

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments: /
Commentaires supplémentaires: **Pagination continue.**

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

1880

L'ALBUM DES FAMILLES

REVUE MENSUELLE.

Littérature, Histoire, Archeologie, Biographie, Voyages et Legendes

5e Année.

Ottawa, 1er Octobre 1880.

Numero 10.

SOMMAIRE.

	PAGES.		PAGES.
Sciences Sacrees.		Archeologie.	
La Création, par A. L. Desaulniers.....	457	La Maison du Centenaire à Pompéi.....	474
Litterature.		La Bastille.....	475
L'Enfant Mystérieux (Roman Canadien). par V. Eug. Dick, (Suite).....	433	Monographies.	
François le Balafre, par Chs. Buet, (Suite)..	441	L'Afghanistan, par J. Carlus.....	463
Blonde et Bruns (Conte Breton), par Ga- brielle d'Étampes.....	454	La Nation Juive.....	465
Poesies.		Maximes et Pensées.	
La vie des champs, par J. Lenoir.....	469	Pensées sur l'oisiveté.....	456
Stances en l'honneur des <i>Noces d'Or</i> de Mgr. Déziel, par Napoléon Legendre..	469	Le luxe de la toilette.....	462
Cantate, par Napoléon Legendre.....	470	Rien, par Regnier Desmarais.....	462
Histoire.		Pensées diverses.....	475
Sacrifices. — Scènes de la Révolution Fran- çaise, par le général Ambott.....	468	Collaboration.	
Le Drapeau de Carillon et la Mère Patrie, par Jules Claretie.....	468	Le Jubilé Sacerdotal de Mgr. J. D. Déziel.	469
Bibliographie.		Colonisation.—Mandement de Mgr. l'Ar- chevêque de Québec.....	470
Le Livre de Famille, par M. Chas. de Rms.....	476	Les Deux Défricheurs, par J. A. Chagnon.	473
Petit Vocabulaire, par M. l'abbé N. Caron..	476	Agriculture.....	473
Vertus et Défauts des jeunes Filles, par le R. P. Champeau.....	477	Varietes.	
Guide de la Jeune Fille.....	477	Une curieuse Ephéméride.....	474
Chronique.		L'Air National Anglais.....	479
Revue des Intérêts Catholiques, par Cara Limpia.....	478	Informations Speciales.	
		Encouragements.....	479
		Changements importants.....	480
		Prime de 1881.....	480
		Aux Retardataires—Prime de 1880.....	480
		Avis aux nouveaux abonnés.....	480
		Avis aux Marchands.....	480

Agents de "l'Album des Familles."

Les personnes dont les noms suivent sont autorisées à recevoir le prix de l'abonnement à cette Publication dans leurs lieux respectifs.

PROVINCE DE QUÉBEC

VILLES.

Québec	Etienne Légaré	378 rue St. Joseph
Montréal	Ignace St. Amour	114 rue Amherst
Trois-Rivières	P. L. Hubert, Notaire	
Notre-Dame de Lévis	Elzéar Bedard	
Rimouski	Alph. Couillard	
Sherbrooke	F. X. Desève	
Sorel	J. O. Weibrenner, jr.	
Saint-Jean Dorchester	Jean Bourguignon	
Saint-Hyacinthe	Louis H. Taché, Jr.	
Chicoutimi	Alf. Godin	

CAMPAGNES.

P. paroisses.	Comtés.	Agents.
Arthabaskaville	Arthabaska	Aimé Dion
Kamouraska	Kamouraska	P. C. Dupuy
Joliette	Joliette	Albert Gervais
La Patrie	Compton	Régis Dumoulin
Longueuil	Chambly	F. X. Valade
Lotbinière	Lotbinière	Maxime Lemay
Maskinongé	Maskinongé	Joseph Déziel
Rivière du Loup	Témiscouata	Victor Chamberland
Rivière du Loup	Maskinongé	L. T. Rivard
Sault-au-Récollet	Hochelaga	J. B. Beauchamp
Sainte-Anne Lapocatière	Kamouraska	Geo. L'Évêque
Saint-Charles	Bellechasse	P. P. Dalaire
Saint-Eustache	Deux-Montag.	Daniël Ethier
Saint-Henri	Lévis	G. Roy
Saint-Hughes	Bagot	E. Lafontaine
Saint-Joseph	Lévis	
Village de Bienville	Lévis	Paullet et Lemieux
St. David de l'Auberivière	Lévis	de N. D. de Lévis.
Saint-Nicholas	Lévis	Louis Fréchette, jr.
Saint-Romuald	Lévis	Joseph Forfin
Sainte-Rose	Laval	A. E. Léonard
Saint-Tite	Champlain	J. N. Buist
Wotton	Wolfe	J. H. C. Lajoie

NOUVEAU-BRUNSWICK.

Shippagan	Gloucester	Henri A. Sormany
-----------	------------	------------------

MANITOBA.

Saint-Boniface	}	A. A. Larivière
Winnipeg		

ÉTATS-UNIS.

Localités.	États.	Agents.
Albany	New-York	Gilb. J. Léveilly 15 North Lansing Str.
Biddeford	Maine	L. N. Chartier
Burlington	Vermont	Israël Couture
Central Falls	Rhode Island	Zoël Choquette
Chicago	Illinois	Louis Vézina No. 309—13th Place.
Chicopee	Massachusetts	Geo. P. Benoit
Chicopee Falls	Massachusetts	Wilfrid St. Amour
Cohoes	New-York	Joseph Desrosiers
Danielsonville	Connecticut	J. T. Bréault
Détroit	Michigan	Ed. Racicot
Fall River	Massachusetts	F. H. Benoit
Hebron	Massachusetts	N. Blais
Holyoke	Massachusetts	Anthime Bourdon
Jeffersonville et Holden	Massachusetts	Louis Demers
Hudson	Massachusetts	T. Lacroix, Boulanger
Keene	N. H.	Gilbert Perry

ÉTATS-UNIS, (Suite.)

Localités.	États.	Agents.
Lawrence	Massachusetts	Dr. Joseph Desmarais 126, Lowell Str.
Lowell	Massachusetts	J. L. Lapiere
Malone	New York	Joseph Ménard
Manteno	Illinois	L. A. Towner
Manchester	N. H.	Michel E. Lusier 841, Elm Street
New-York	New York	Arthur Lamontagne Courrier des États-Unis.
North Adams	Massachusetts	A. N. Gelineau, Agent d'Assurance
North Grosvenordale	Connecticut	L. P. Lamoureux
Northampton	Massachusetts	A. Ménard, 146, Chêne Street
Spencer	Massachusetts	George Fontaine, fils.
Rochester	New-York	Gustave Thibodeau, No. 9, Marshall St.
Salem	Massachusetts	Jules Bouchard, 5, Prince Street
Putnam	Connecticut	Hector Duvert
St. Albans	Vermont	Dr. G. Thibault
Troy	New-York	M. L. Lauzon
Webster	Massachusetts	Christopher Dubé
West Rutland	Vermont	Napoléon Léonard
Willimantic	Connecticut	Ev. F. DeBruycker
Winooski	Vermont	Dlle. Sophie Dofbag
Worcester	Massachusetts	P. J. Martin
Woonsocket et Manville	Rhode Island	C. Thériault

PARIS, [FRANCE.]

A la Librairie Religieuse de M. A. Sauton, 41, rue du Bac

DECISION JUDICIAIRE

Concernant les Journaux.

1o. Toute personne qui retire régulièrement un journal du bureau de poste, qu'elle ait souscrit ou non, que ce journal soit adressé à son nom ou à celui d'un autre, est responsable du paiement.

2o. Toute personne qui renvoie un journal est tenue de payer tous les arrérages qu'elle doit sur l'abonnement; autrement, l'éditeur peut continuer à le lui envoyer jusqu'à ce qu'elle ait payé. Dans ce cas, l'abonné est tenu de donner, en outre, le prix de l'abonnement justifié au moment du paiement, qu'il ait retiré ou non le journal.

3o. Tout abonné peut être poursuivi pour abonnement dans le district où le journal se publie, lors même qu'il demeurerait à des centaines de lieues de cet endroit.

4o. Les tribunaux ont décidé que le fait de refuser de retirer un journal du bureau de poste, ou de changer de résidence et de laisser accumuler les numéros à l'adresse ne constitue une présomption et une preuve *prima facie* d'intention de fraude.

Abonnement

Cette REVUE paraît le 1er de chaque mois par cahier de 48 pages, double colonne. Le prix de l'abonnement est fixé comme suit :

CANADA.....\$2 00
 ETATS-UNIS....\$2 00
 EUROPE.....\$3 00

Payable d'avance

ou dans les trente jours qui suivent la demande ou le renouvellement.

DIEU-PATRIE

ALBUM

DES

FAMILLES

Administration

Tout ce qui concerne la rédaction ainsi que la correspondance se rattachant aux abonnements, envoi d'argent, annonces, etc., etc., doit être adressé franc de port à M. l'Administrateur de l'*Album des Familles*, à Ottawa.

Les lettres d'argent devront être enregistrées.

Littérature, Histoire, Archeologie, Biographies, Voyages et Légendes

Littérature.

[Pour l'*Album des Familles*.]

ROMAN CANADIEN.

L'Enfant Mystérieux

PAR

V. EUGENE DICK.

(Suite.)

TROISIEME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Le contrebandier.



— Oh ! lof !... La barre sous le vent !

— Ça y est, capitaine.

— Bon ! Maintenant, amène le foc et la misaine !

— Tout de suite... le temps de hâler sur les drisses... C'est fait.

— Bien, mes amis. Tenez-vous prêts à amener aussi la grand'voile quand nous serons en plein vent... Amène partout !

— Ohé ! ohé !... Voilà, capitaine.

— Toi, Jean, laisse courir encore un peu... Les autres, attention à l'ancre, et vite !... Une ! deusse ! let go !

— Largue la pioche !

Ces commandements et ces répliques se faisaient entendre pendant la nuit du vingt juillet, à quelques encablures de l'île à Deux-Têtes et à bord d'une goélette lourdement chargée, venue du bas du fleuve.

L'*Espérance*—tel était son nom—après avoir serré successivement toutes ses voiles, avait couru sur son erre l'espace d'une centaine de pieds contre le vent d'Est, puis jeté l'ancre en face de la petite crique où nous avons vu, il y a près d'un mois, Antoine Boust aborder dans son *flat*.

La nuit était noire, et c'est à peine si de la goélette on pouvait distinguer les sombres massifs de la partie nord de l'île, en face de laquelle s'était opéré le mouillage. Il fallait donc que le capitaine connût parfaitement ces parages pour y manœuvrer avec autant d'aisance, en pleine obscurité.

L'*Espérance*, en effet, n'en était pas à son premier atterrissage près des rochers de l'île à Deux-Têtes. Les deux années précédentes, elle avait déjà, par des nuits semblables, jeté l'ancre au même endroit ; puis elle était repartie avant le jour, se dirigeant vers Québec avec un chargement de poisson et d'huile.

Pourquoi ces escales nocturnes et pourquoi ce mystère dans les allées et venues ?

Ah ! dame ! c'est que le Fisc à l'œil aussi vigilant que le bras long, et que l'*Espérance* n'était pas tout à fait en règle avec cette belle institution. L'audacieuse petite goélette, tout en conservant des allures extrêmement débonnaires, n'était rien moins que la plus hardie contrebandière du Saint-Laurent et se moquait sous cape de tous les douaniers de Sa Majesté, en Canada. L'accise ne lui faisait pas peur, et elle se souciait comme de Colin-Tampon de ce monument de sagesse appelé par nos législateurs : *tarif douanier*.

Le gouvernement du Canada avait bien établi le long du fleuve, aux principaux endroits d'escale, des agents du fisc chargés de visiter les vaisseaux suspects et de constater de visu s'ils ne portaient pas autre chose que ce qui était mentionné dans leur acte de connaissement ; mais la goélette endiablée leur glissait entre les doigts comme une anguille

et semblait douée de quelque pouvoir magique qui la rendait invisible aux moments voulus. Fine voilière et d'une solidité de charpente à tenir la mer en tout temps, l'*Espérance* pouvait défier la vigilance la plus active. Quand tous les honnêtes navires prenaient la voie ordinaire, c'est-à-dire longeaient la rive sud pour se rendre à Québec, la contrebandière, elle, se faufileait le long des échancrures de la côte nord, ne marchant que la nuit, se cachant le jour dans les flords ou les baies les plus inexplorées. L'attendait-on au Bic? elle louvoyait par le travers de la baie de Mille-Vaches! Était-elle guettée à la Traverse de St. Roch? on aurait pu la trouver mouillée tranquillement à l'abri des hauts massifs de l'île à Deux-Têtes!

Telle était une de ses courses pleines d'émotions fournies par l'*Espérance*, au moment où, dans la nuit du 20 juillet, nous faisons assister le lecteur à son arrivée.

Comme sa contrebande consistait presque exclusivement en boissons spiritueuses, dont les droits venaient d'être fortement augmentés, nous ne surprendrons personne en disant que, de la quille au pont, de l'étrave aux cabines de l'arrière, elle était bondée de barils et de tonneaux. Il s'exhalait de cette cargaison les odeurs les plus équivoques, les parfums les moins définis. C'étaient des effluves d'huiles, des senteurs de poisson, des arômes de gin—le tout confondu, mêlé, sans caractère précis, à décourcer le nez le plus subtil, même celui d'un douanier.

Un beau désordre régnait dans cette cale à tout mettre; mais ce désordre n'était qu'un effet de l'art; il n'était qu'apparent et servait à masquer une répartition intelligente.

A peine la goëlette fut-elle maintenue par sa maîtresse ancre, qu'une chaloupe s'en détacha et vint atterrir au fond de la crique.

Des trois hommes qui la montaient, un seul sauta à terre, tandis que les deux autres maintenaient la chaloupe à flot.

L'homme qui venait de débarquer—un beau grand garçon de vingt-cinq ans à peu près—s'avança avec précaution vers le tunnel de verdure formé par le ravin entrevu par Antoine Bouet lors de son premier voyage. Il démasqua le foyer d'une lanterne sourde et disparut bientôt sous les rameaux entrelacés des sapins.

Après avoir avancé d'une quinzaine de pas en ligne directe, le visiteur tourna brusquement à gauche et disparut sous une voûte de rochers en surplomb au-dessus du ravin. C'était une sorte de cache naturelle, complètement enseveli et masquée par la verdure environnante. Elle pouvait mesurer huit ou dix verges en tous sens. On eût dit que les eaux du torrent, à une époque reculée, s'étaient rués pendant des siècles sur cette partie du roc, l'avaient entamé, creusé, jusqu'à ce que, rencontrant un granit inattaquable, elles aient dû se frayer un chemin par une autre voie, filtrer à travers les fissures qui béaient encore aux parois, puis se creuser

vers la mer le sillon rocheux que venait de parcourir l'homme à la lanterne.

Celui-ci promena la lumière autour de lui, examina tous les enfoncements et se rendit même compte de la disposition de certaines pierres détachées qui jonchaient le sol. Cela fait, il déposa sa lanterne par terre et se dirigea vers un trou profond s'ouvrant sur la droite de la cache.

Un sourire de satisfaction illuminait sa figure

Arrivé en face du trou, l'homme se baissa et y disparut jusqu'à mi-corps, cherchant avec ses mains quelque chose qu'il s'attendait à rencontrer de suite, sans doute, car il semblait y aller à coup sûr.

Ses mains ne touchèrent que les parois humides de l'excavation!

L'homme retira ses épaules du trou et, d'un bond, se trouva sur pied.

—Quelqu'un est venu! s'écria-t-il d'une voix sourde; nous sommes découverts!

Et, sortant précipitamment de sa cache, il s'engagea dans le ravin pour rejoindre la chaloupe. Mais, à ce moment, une forte détonation réveilla tous les échos du voisinage et une balle vint ricocher sur les pierres à quelques pouces du visiteur nocturne.

Ce coup de fusil semblait partir de la crête même du couloir rocheux au fond duquel cheminait notre inconnu; en juger par la forte odeur de poudre brûlée qui se répandit jusqu'à lui.

—Faut-il être bête pour manquer un homme de si près! ricana-t-il en sortant aussitôt un pistolet de sa poche et tirant au jugé.

Un éclat de rire strident répondit seul à ce nouveau coup de feu. Puis tout rentra dans le silence.

Le marin ne s'amusa pas à attendre la riposte de son mystérieux adversaire. Hâtant le pas, il rejoignit ses camarades de la chaloupe.

Ceux-ci, du reste, avaient entendu les deux détonations et arrivaient au pas de course.

—Qu'est-ce qu'il y a donc? demandèrent-ils à la fois.

—Il y a que notre cache a été découverte et que le découvreur vient de me flanquer un coup de fusil! répondit tranquillement l'homme à la lanterne.

—Vous êtes blessé, capitaine? firent vivement les deux autres.

—Pas le moins du monde, mes amis, répliqua celui que l'on venait d'appeler capitaine—et qui n'était autre effectivement que le commandant de l'*Espérance*.—Le gaillard qui m'a canardé presque à bout portant peut se vanter d'être un fier maladroit...

—C'est fort heureux pour vous, interrompit un des matelots.

—A moins qu'il n'ait trop bu de l'eau-de-vie que nous avions laissée dans la cache, acheva le capitaine.

—Quoi, le petit baril?... ..

—Disparu, enlevé, bu probablement...

—Halloh!... Mais c'est grave, ça!

—Très grave.

—Qu'allons-nous faire !

—Tonnerre d'un nom !... fouiller l'île et nous emparer du curieux.

—Mais s'il y en a plusieurs !... si c'est une famille, par exemple ?

—Nous aviserons avant d'opérer le débarquement. L'essentiel, pour le quart-d'heure, est de savoir à qui nous avons affaire.

—A vos ordres, capitaine.

—Vous allez retourner à bord et dire au second Marcel de ne garder que Jean avec lui et de m'envoyer une couple de fusées, l'une bleue, l'autre rouge. La fusée rouge indiquera que tout va bien sur l'île et qu'il n'y a pas à s'occuper de nous ; la fusée bleue, au contraire, devra le mettre sur ses gardes, et il s'apprêtera à lever l'ancre au moindre indice pour gagner la côte nord, le long des caps. Est-ce entendu ?

—Compris, capitaine.

—Maintenant, allez vite et prenez vos armes à bord. Pour moi, je vais me dégourdir un peu en vous attendant. Vous me trouverez ici ou dans le voisinage.

Les deux matelots s'éloignèrent.

Resté seul, le capitaine se prit à arpenter la petite plage de la crique, réfléchissant à l'étrange événement de tout à l'heure. Il avait beau tourner et retourner dans son esprit la tentative de meurtre dont il avait failli être la victime, aucune explication satisfaisante ne se présentait...

—Bah ! fit-il insoucieusement, quand bien même on découvrirait aujourd'hui le secret de la cache, le mal ne serait pas grand : c'est ma dernière expédition, Dieu merci !... Oui, mais il faut la mener à bonne fin... J'ai là une cargaison qui me coûte les yeux de la tête et qui est toute ma fortune... Si tout cela allait être confisqué !... Brrrou ! rien qu'à y penser, je me sens froid dans le dos et le cœur me chavire... Chère Anna ! elle serait perdue pour moi... oui perdue, car je ne l'épouserai pas sans être moi-même aussi riche qu'elle. Les mauvaises langues de l'île glosaient-elles de la belle façon ! Non, non, la Providence ne m'abandonnera pas au dernier moment et j'arriverai à bon port—à moins de trahison, s'entend.—Mais qui donc pourrait me trahir à Saint-François ?... Je n'y ai pas un ennemi, que je sache. Au contraire, je me sens aimé de tous ces braves gens..... Allons, quelle mouche m'a donc piqué, que me voilà tout songeur, comme si j'avais à mes trousses la légion entière des douaniers de Québec... Chassons ces vilaines idées et pensons plutôt aux joies du retour !

Tout en monologuant de la sorte, le jeune capitaine avait doublé une des pointes qui enserront la crique et s'était engagé machinalement sur la grève qui regarde l'île aux Reaux.

Il continua de marcher ainsi pendant une dizaine de minutes, sans s'apercevoir qu'il s'éloignait notablement de son point de départ.

Un quartier de lune brillait de temps à autre entre de grandes masses de nuages et inondait d'une vague clarté la grève solitaire. Les grands arbres allongeaient leur ombre sur le sable jaune ; et le capitaine prenait un singulier plaisir à rêver ainsi, seul, loin de tout regard importun, à l'objet de ses continels rêves... Et puis, cette douce mélancolie du retour au pays, à la paroisse, au foyer, que chaque voyageur a plus ou moins ressentie, le prenait au cœur et le berçait sur ses vagues langoureuses...

Il marchait, il marchait toujours.

Le sable doux et fin de la plage étouffait le bruit de ses pas. Quant à l'agression de tout à l'heure, il n'y pensait seulement plus—car chez lui l'insouciance du marin s'alliait au courage de l'homme fortement trempé.

Arrivé en face des premiers contreforts méridionaux de l'île, le capitaine fut soudainement distrait de ses pensées par la vue d'une lumière qui brillait à quelque distance en avant de lui.

Cette lumière, bien faible, du reste, semblait filtrer à travers les parois rocheuses de la falaise et projetait une vague traînée blanche jusque sur le sable de la grève.

—Tiens ! les grottes seraient-elles habitées maintenant ? se dit le capitaine en s'arrêtant. Au fait, pourquoi pas ? continuait-il dans sa pensée : il me semble que le coup de fusil n'a pas été tiré par les anges. Voilà justement l'affaire : mon assassin est là !

Aussitôt cette conclusion arrêtée, le marin prit son parti. Il visita soigneusement les capsules de son revolver et se disposa à aller reconnaître son ennemi inconnu.

Mais, à ce moment même, un cri perçant retentit dans les grottes—cri de femme affolée, suprême appel au secours.

Le capitaine tressaillit de la tête aux pieds et s'élança dans la direction des falaises.

CHAPITRE II.

Dans la gueule du lion.

—Cette voix murmurait le capitaine, tout en courant.

Mais il n'eut guère le temps de s'abandonner à ses réflexions, car le trajet était court. En moins d'une demi-minute, le jeune homme avait le nez dans la fissure où tremblait le rayon d'une lumière observé quelques instants auparavant.

De là, il entendit parfaitement une voix irritée qui proférait les plus horribles menaces, auxquelles on ne répondait que par des sanglots.

Evidemment, il y avait là deux personnes, dont l'une semblait être une femme, à en juger par le timbre de sa voix, et l'autre un homme, qui abusait de sa force.

C'en fut assez pour notre chevalier errant.

—Attends un peu, coquin ! grommela-t-il, en cherchant à renverser une lourde pierre qui fermait l'entrée de la fissure.

Mais la pierre ne bougea même pas.

Le marin eut beau redoubler d'efforts, s'arc-bouter de toutes les façons, rien n'y fit : l'énorme bloc demeura immobile. On l'eût dit assujéti à l'intérieur par de puissants étais.

—Tonnerre d'un nom ! comment faire ? se dit le marin. Du train qu'il y va, cet animal est capable de tout, même d'un meurtre.

En effet, comme pour confirmer les craintes du jeune homme, les éclats de voix et les sanglots redoublèrent à l'intérieur, pendant que le mot : *grâce !* retentissait à chaque seconde avec des intonations d'agonie.

—Miserable ! rugit le capitaine, en se précipitant avec une force surhumaine contre la pierre qui le séparait de la femme en détresse, misérable ! que je te rejoigne, et tu vas en voir de belles !

Ses genoux se raidirent, ses bras se crispèrent, sa poitrine haleta, mais l'inférieure pierre tint bon, ne reculant que de quelques lignes.

Il s'arrêta épuisé par un aussi violent effort. La colère et l'impuissance lui donnaient des vertiges.

—Allons ! un peu de calme, se dit-il en s'étreignant le front... ou je vais commettre quelque bonne grosse bêtise.....Mais cette voix ! cette voix !... Oh ! si je ne la savais pas en sûreté chez son père adoptif, je jurerais que c'est elle !.....Quelle folie ! Allons encore une fois, du calme, tonnerre ! il y a là une femme en péril, qu'il faut sauver.

Renonçant alors à l'idée de pénétrer par la force jusqu'à la malheureuse qui appelait au secours, le capitaine colla son œil contre la fissure et chercha à voir ce qui se passait dans les grottes.

Une étroite ouverture triangulaire, non obstruée par la pierre servant de porte, lui permit d'embrasser la première de ces grottes. Elle était vide.

La seconde, au contraire, laissait échapper des gerbes lumineuses par le couloir de communication.

C'était là que se passait le drame, là que se mêlaient les cris et les sanglots. Mais ni l'un ni l'autre des acteurs ne se voyaient.

Le commandant de l'*Espérance*, rendu prudent par l'inutilité de ses efforts, passa le canon de son revolver dans le trou resté libre, le dirigea vers le couloir lumineux et demeura immobile, attendant une occasion favorable.

—Montre-toi seulement le bout du nez, mon animal, et ton affaire est faite ! disait-il mentalement au brutal inconnu.

Cependant, le tapage continuait dans la grotte du fond. Le mari ou l'amant de la femme éplorée avait toup à tour dans la voix des accents de prière et de féroces intonations de commandement. La femme ne faisait que gémir et ne répondait pas. Ce qui semblait exaspérer son compagnon et le faisait se griser avec ses propres imprécations.

Entre autres phrases débitées d'une voix sourde, le capitaine saisit celles-ci, qui furent pour lui un trait de lumière, un véritable coup de foudre :

—Mais, ne sais-tu pas, jeune fille, que je suis seul au monde à connaître ta retraite !... que tes parents, tes amis de Saint-François te croient morte depuis le jour où tu as disparu !... qu'on a fait inutilement toutes les recherches possibles pour te retrouver !... Ignores-tu cela ?... Tu n'existe plus que pour moi : il faut que tu sois la femme de Tamahou.

—Jamais ! se récria la voix féminine ; jamais ! je me tuerais plutôt.

—Ecoute, reprenait l'homme avec irritation : je t'ai respectée, je t'ai nourrie, je t'ai logée jusqu'à présent, sans compensation de ta part.....C'est fini : je te veux et je t'aurai ! Mes nerfs étaient amollis par la fatigue et la crainte, mais le baril d'eau-de-feu que j'ai volé ce matin à ton amoureux m'a remis du cosur au ventre. Me voilà redevenu le Tamahou d'autrefois, le terrible Tamahou des rives de la Mistassin.

La jeune femme avait poussé un cri étouffé, qui eut un effrayant écho en dehors des grottes.

Tamahou poursuivit avec un sinistre ricanement :

—Quant à cet amoureux qui cache sa contrebande dans les trous les plus misérables de l'île à Deux-Têtes et sur lequel tu as jeté ton dévolu, n'y compte plus, ma fille, car je viens de lui flanquer un coup de fusil, comme il débarquait de sa goëlette. Il est là-bas, couché dans le ravin du nord de l'île.

En entendant ces cruelles paroles, Anna— que tout le monde a reconnu, sans doute—poussa un cri terrible et perdit connaissance.

Un hurlement de rage lui répondit du dehors, accompagné d'une forte détonation et de coup furieux sur le bloc de granit qui fermait l'entrée des grottes.

Le capitaine avait reconnu, dans la femme agonissante, son Anna bien-aimée ! Il se ruait comme un fou sur les pierres de la falaise, déchirant ses poings aux arêtes, bondissant comme un lion en cage.

—Ah ! maudit ! maudit ! haletait-il, que j'arrive à toi, que je brise cette pierre, et nous allons rire !..... Attends ! attends ! il faudra toujours bien que j'entre d'une manière ou d'une autre !

Un cri aigu : " Charles ! " lui répondit de l'intérieur, pendant que Tamahou passait comme la foudre dans la première grotte et s'emparait de son fusil.

—Oui, Anna, c'est moi !... Ne crains rien, j'arrive ! exclama le capitaine Hamelin, redoublant d'efforts impuissants.

Un sinistre ricanement, suivi d'un coup de fusil presque à bout portant, fut la réponse à ces efforts.

La balle alla s'aplatir contre la pierre d'entrée, et une épaisse fumée satura l'air des grottes.

Le commandant de l'*Espérance* riposta avec son revolver, mais sans effet, lui aussi, car Tamahou s'était effacé le long de la paroi latérale.

Il y eut une courte trêve—les deux ennemis reconnaissant, l'un, qu'il était inexpugnable, l'autre, qu'il n'arriverait jamais à percer le lourd bloc de granit derrière lequel il trépinait.

Ce fut le Sauvage qui, le premier, reprit les opérations :

—Eh bien ! mon brave capitaine, dit-il avec un ricanement goguenard, qu'attends-tu pour arriver jusqu'à ta belle fiancée, comme tu viens de le promettre ? Je suis ici pour te faire les honneurs du logis. Mais hâte-toi, car je connais une certaine Tamahou, fort joli garçon, qui pourrait bien te couper l'herbe sous le pied. Imagine-toi que ce gaillard-là est tombé amoureux, lui aussi, de la jolie fille de Saint-François et qu'il a poussé l'indélicatesse jusqu'à l'enlever et la transporter dans sa cabane !... Fi ! le vilain séducteur !... Enfin, que veux-tu, beau capitaine ?... je l'aimais comme la prunelle de mes yeux,—et ce que le libre enfant des bois convoite, il le lui faut ! Vous autres, chiens de blancs, vous n'êtes que de vieilles femmes et vous tremblez sans cesse... Allons, dépêche-toi, craintif amoureux, car si, dans cinq minutes, la petite face pâle n'est pas en ton pouvoir, je m'en empare, foi de montagnais !

Toute cette tirade fut débitée d'une voix narquoise, presque aimable, mais elle cachait une ironie terrible. Tamahou, sous l'influence des spiritueux, n'était jamais plus à craindre que lorsqu'il badinait.

Heureusement, le bouillant capitaine n'entendit rien de cet odieux persiflage. Dès les premiers mots du Sauvage, il avait escaladé la falaise comme un chat, s'aidant des pieds et des mains, s'accrochant aux saillies du roc, se suspendant aux racines, en proie à une idée qui venait de surgir dans son cerveau enflammé.

—Un levier ! s'était-il dit, si j'avais un levier, cette maudite pierre céderait !

Et il avait aussitôt grimpé tout droit au-dessus de lui, en vrai gabier qu'il était.

Une fois sur le plateau, il avisa une forte branche sur un des cinq bouleaux que le lecteur connaît. Elle se trouvait bien à une dizaine de pieds du sol, mais cette circonstance n'embarrassa pas le capitaine. Il se hissa rapidement sur le tronc lisse du bouleau, atteignit la branche, s'y suspendit par les mains et en gagna l'extrémité libre, une fois là, il se haussa jusqu'à mi-corps par un brusque effort des poignets, puis se laissa retomber à la longueur de ses bras.....

L'effet attendu se produisit : la branche cassa près du tronc ; mais un autre effet—inattendu, celui-là—se produisit en même temps : c'est que le capitaine, en touchant le sol, s'y engeuffra, comme si une trappe se fût dérobée sous ses pieds.

Absolument comme dans les contes de fées !

Par un étrange hasard, le commandant de l'*Espérance* venait de choir justement dans le trou ouvert par Antoine quelque temps auparavant. Or, les branchages et le gazon que Tamahou avait disposés à la hâte sur cette fosse endiablée n'avaient pu résister au choc, et le capitaine venait tout bonnement de passer à travers.

Charles Hammelin fut quelque temps avant de se remettre de cette chute inattendue. Il ne comprenait absolument rien à ce qui venait de lui arriver et se demandait sérieusement s'il ne rêvait pas.

Cependant sous l'influence du cauchemar ou éveillée, il ne perdit pas la tête. Etendant les mains en avant de lui, il hasarda quelques pas dans le sombre boyau où s'était engagé le beau parleur après une déconfiture semblable.

Le résultat fut le même, c'est-à-dire que le capitaine se vit bientôt arrêté par le fond du cul-de-sac. Mais, ce que n'avait pu voir Antoine et ce qu'il distingua parfaitement, lui, ce fut une vague lueur estompant à ses pieds la lourde obscurité du boyau.

Hamelin se baissa et se mit à sonder ce qui lui semblait être une percée à travers la falaise. C'était bien une ouverture, et une ouverture suffisante—on l'a vu—pour livrer passage à un homme de taille ordinaire..... Seulement, au lieu de conduire à l'air libre, ce nouveau boyau s'enfonçait dans l'intérieur du cap.

Le capitaine, n'ayant pas le choix, s'y laissa hardiment glisser et déboucha en un clin-d'œil dans la caverne où, quelques instants auparavant, il aurait donné sa vie pour arriver.

C'était là que gisait, garrotée et presque évanouie, la malheureuse Anna !

Deux cris, mêlés de joies et de douleur, s'échangent..... Mais avant qu'une seule autre parole ait été prononcée, Tamahou surgit de la grotte voisine. Comme un furieux, il se rue sur le capitaine Hamelin, le frappe violemment à la tête, le renverse... Alors courbé sur son adversaire vaincu, l'écrasant de son genou, l'étouffant de sa main gauche, il tire un poignard de sa ceinture et le tenant levé au-dessus de la poitrine du marin :

—J'ai ta vie ! hurle-t-il.

—Pas encore ! réplique le capitaine, cherchant à prendre son revolver.....

Mais l'arme a roulé à terre pendant la lutte ; elle git à trois pieds de là, trop loin pour être atteinte, trop près pour ne pas être aperçue du Sauvage.

Tamahou, qui a vu le geste et le désappointement de son ennemi, fait entendre son ricanement diabolique :

—Aoh ! tu vois bien que tu es à ma merci et que tu vas mourir !... et mourir sous les yeux de ta belle, encore !

Et il brandit son poignard, comme pour frapper.

Anna pousse un cri déchirant..... Le

capitaine ferme involontairement les yeux... Mais le poignard ne s'abaisse pas... Une idée infernale a traversé la tête de Tamahou.

— Aoh ! fait-il de nouveau, s'adressant à la jeune fille toute pâle d'effroi, veux-tu sauver la vie de cet homme ?

— Oui, oh ! oui !... que faut-il que je fasse ? Dites ! répond avec précipitation celle-ci.

— Me jurer que tu seras ma femme.

— Jamais.

— Alors, il va mourir.

Et le poignard dessine dans l'air une menaçante arabesque.

— Arrêtez ! arrêtez ! s'écrie Anna, foile de terreur.

Le Sauvage se retourne à demi et, sans déranger son arme.

— Consens-tu ? demande-t-il.

— Anna, je vous défends de dire oui ! articule fortement le capitaine. Aussi vrai que je m'appelle Charles Hamelin, si vous consentez à une pareille monstruosité, je me tuerais sous vos yeux.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! sanglote la malheureuse enfant, se tordant dans ses liens.

Cette fois, rien ne pouvait sauver le capitaine.....

Le poignard s'abat, rapide.....

Cependant, il n'atteignit pas encore son but.

Par un effort surhumain, le commandant de l'*Espérance* venait de dégager son bras gauche et d'arrêter net le poignet de Tamahou dans son puissant essor...

Mais la lutte ne pouvait être longue...

Le montagnais, fou de rage, hurlant comme un possédé, retint le bras droit du capitaine sous son genou gauche et unit ses deux mains pour vaincre la résistance de sa victime.

Le poignard s'abaissait, s'abaissait, lentement, irrésistiblement... Une sueur abondante coulait des tempes du capitaine, dont les veines saillaient comme un réseau de cordes.....

Anna, la langue paralysée, se sentait mourir.....

— A moi ! à moi ! cria le malheureux Hamelin, dans un suprême effort.

Miracle !..... Comme si cet appel d'agonie eut été entendu du dehors, la pierre d'entrée de l'autre grotte fut violemment renversée, et trois hommes, trois démons, bondirent sur Tamahou, qui fut saisi, arraché, réduit à l'impuissance, en moins de temps qu'il ne nous en a fallu pour l'écrire ;

C'étaient les marins de l'*Espérance* qui arrivaient à la rescousse.

CHAPITRE III.

Ou Tamahou l'échappe belle.

Le capitaine Hamelin, passablement malmené, mais sans blessures sérieuses, se releva aussitôt.

Après quelques mots de remerciement à ses braves matelots, son premier soin fut de couper les liens qui garottaient sa fiancée et de lui procurer les secours que nécessitait son état.

La pauvre jeune fille était complètement brisée par la douleur physique et par l'effroyable scène de tout à l'heure. Elle essaya pourtant de se mettre sur son séant, mais elle dut y renoncer, mouluë qu'elle était par tout son corps. Le capitaine et ses matelots se dépouillèrent d'une partie de leurs habits et lui improvisèrent une couche plus confortable que son grabat—ce qui parut lui procurer un peu de soulagement.

Elle put alors répondre d'une voix entrecoupée aux mille questions qui se pressaient sur les lèvres de Charles Hamelin. Celui-ci agenouillé près de sa couche, lui tenait les mains et l'enveloppaient d'un regard où se lisaient les sentiments les plus divers : tendresse, colère et, par-dessus tout, stupéfaction.

— Anna, Anna, disait-il, c'est donc bien vous ! c'est donc bien toi que je retrouve ici !... Ta voix ne m'a pas trompé ! mes yeux ne m'abusent pas !

— Hélas ! oui, c'est bien moi ! gémit la malheureuse... En quel lieu et en quel état nous revoyons-nous !

— C'est à n'y pas croire... Je me figure que nous faisons tous deux un mauvais rêve et que nous allons nous éveiller, moi dans la cabine de ma goëlette, vous dans votre jolie chambrette de chez ce bon père Bouet.

— Si c'est un rêve, voilà bien longtemps qu'il dure ! sanglota la jeune fille... Il me semble que je n'ai pas vu la lumière du jour depuis des mois...

— En effet, comment se fait-il ?... depuis quand êtes-vous ici ?

— Depuis le 24 juin.

— Et nous sommes au 20 juillet ! Ah ! le misérable qui a commis une action aussi infâme, il me faut tout son sang ! Je veux lui arracher moi-même le cœur et me repaître de son agonie !... Je veux...

— Attendez, mon ami, fit doucement la jeune fille, en retenant le capitaine prêt à bondir sur Tamahou : laissez-moi tout vous dire, tout vous raconter, avant de prendre une résolution.

— Soit, Anna, parlez ; ne me cachez rien.

La fille adoptive de Pierre Bouet fit alors le récit de ses aventures, depuis la soirée du 24 juin, où elle fut enlevée, jusqu'à l'arrivée de son courageux sauveur. Elle glissa légèrement sur les souffrances de toutes sortes qu'elle eut à endurer de la part de Tamahou ; mais elle ne voulut omettre aucune des circonstances relatives aux démarches faites par les gens de Saint-François pour la retrouver.

Hamelin l'interrompit à cet endroit de son récit :

— Vous dites, ma chère Anna, que vos amis de l'île d'Orléans sont venus jusqu'ici même, sur le plateau qui domine ces grottes ?

—Oui, il y a environ quinze jours.

—Comment se fait-il qu'ils n'aient pas exploré les grottes ?

—Oh ! l'ouverture en était adroitement dissimulée et à l'abri de toutes les recherches.....

—Pourquoi n'avez-vous pas crié, appelé à secours, révélé votre présence d'une façon ou d'une autre ?

—Tout cela m'était impossible : j'étais liée et baillonnée solidement.

—Oh ! le bandit !... Mais, alors, ce monstre de sauvage s'attendait donc à des perquisitions !

—Oui, quelqu'un l'avait prévenu dans la nuit !

—Quelqu'un de Saint-François ?

—Mon Dieu, oui... Je l'ai cru, du moins.

—Avez-vous reconnu cet homme... Voyez, ma chère Anna, il est très important que vous rappeliez vos souvenirs, car l'individu en question a dû être l'instigateur de votre enlèvement.

Anna ouvrit la bouche pour parler, mais, faisant un violent effort sur elle-même, elle garda le silence.

—Eh ! quoi ! Anna, vous vous taisez ! vous ne voulez pas nommer le traître qui est venu de nuit avertir votre bourreau !

—J'ai pu me tromper, j'ai dû me tromper : ce serait trop horrible.

—C'est donc un ami, un parent, peut-être ?

—Mon Dieu ! cet homme, qui ne savait pas être entendu de moi, apportait une si affreuse nouvelle—la mort de ma mère adoptive—que j'en perdis presque la tête le reste de la journée... Si bien qu'au départ des gens de Saint-François, quand il vint dire à son complice par une fissure de la porte : Nous partons, tu peux être tranquille ! j'ai dû me tromper sur le timbre de sa voix.

—C'est possible. Mais, enfin, dites toujours....

—Non, décidément, je ne puis faire part de mes soupçons avant qu'ils se confirment... Je me reprocherais toute ma vie une erreur qui entacherait la réputation d'un homme que je dois respecter, si je ne l'aime pas.

Le capitaine eut un geste d'impatience.

—Voilà de la générosité bien mal placée, ma chère Anna, je le crains. Peu importe, je n'insiste plus, et, tout en vous admirant, je ne puis m'empêcher de vous blâmer, car le nom de ce misérable simplifierait beaucoup les recherches... Quoi qu'il en soit, nous finirons bien par débrouiller cet écheveau, quand toute ma petite fortune devrait y passer.

—A quoi bon ! répliqua en joignant les mains la pieuse jeune fille : remercions plutôt la Providence qui me tire de cette douloureuse épreuve.

—Anna, répondit le marin ému, vous êtes une sainte et je devrais m'agenouiller devant vous ; mais je ne suis, moi, qu'un mortel ordinaire, sujet aux passions qui bouleversent l'âme, et j'ai bien peur de ne pouvoir, comme

vous, étouffer la voix qui gronde dans ma poitrine et me crie : vengeance.

—Mon cher Charles, la vengeance appartient à Dieu : lui seul sait manier cette arme redoutable.

Le capitaine ne répondit pas. Se penchant vers un des matelots confiés à la garde du prisonnier, il lui dit quelques mots à voix basse. Puis tout haut :

—Mes amis, il s'agit maintenant de confectionner une sorte de brancard pour transporter cette jeune dame jusqu'à la chaloupe. Je compte sur votre habileté.

—Oh ! capitaine, nous ferons de notre mieux, soyez-en sûr.

—Bien. Allez, mes marsouins : je vous rejoindrai tout à l'heure.

Les matelots obéirent, emportant maître Tamahou, qui n'avait encore ni bougé, ni desserré les dents.

Charles et Anna restèrent seuls. Pendant une bonne demi-heure, ils s'entretenaient, passant en revue les événements extraordinaires survenus depuis peu : l'apparition de ce Sauvage inconnu de tous, le rapt accompli selon toute apparence pour le compte d'un autre, la mort de Marianno arrivée comme un coup de foudre, enfin les recherches opérées jusque sur des îlots déserts...

Tous deux demeurèrent convaincus que le vrai coupable ne pouvait être Tamahou, que ce dernier n'avait été que le bras qui exécute, tandis que la tête, l'auteur de l'enlèvement, restait à trouver... Mais quel était ce mystérieux ennemi ?... Qui avait intérêt à ce qu'Anna disparût ?...

Chacun des deux interlocuteurs avait, sans nul doute, ses soupçons plus ou moins fondés là-dessus ; mais, par une entente tacite, ni l'un ni l'autre ne s'en ouvrit et ne laissa rien percer de ce qu'il pensait.

Quand cette conversation fut épuisée, le capitaine sortit des grottes, priant la jeune fille de l'attendre quelques minutes, pendant qu'il irait donner ses derniers ordres pour le retour à bord.

Il pouvait être trois heures du matin. L'obscurité, moins profonde, se laissait pénétrer par cette vague clarté qui précède l'aube. La mer, tout à fait haute, battait la grève de ses grosses volutes blanches, tandis qu'au large la brise fraichissante la faisait moutonner comme si elle eût été en ébullition.

—Hem ! toussa le capitaine, une belle nuit pour l'Espérance ! Décidément ; j'avais tort de m'alarmer.

Tout en faisant cette réflexion, Hamelin se dirigeait rapidement vers le nord, longeant le pied de la falaise. Il arriva bientôt à un coude du rocher, formant saillie. Derrière cet angle se tonaient les matelots, avec leur prisonnier. Une torche de sapin, fichée dans le sable, éclairait la scène.

—A-t-il parlé ? demanda rapidement le capitaine.

—Pas un traître mot, répondit un des ma-

rins : c'est à le croire muet comme une écrivisse.

—Ah ! ah ! voyons si je serai plus heureux.

S'approchant de Tamahou :

—À nous deux, coquin ! lui dit-il les dents serrées par une colère soudaine. Les rôles sont changés ; c'est toi maintenant qui est en mon pouvoir... Je t'avertis que tu n'as plus affaire à une jeune fille sans défense et que si tu barguines le moindrement.

Un geste de menace acheva la phrase.

Tamahou croisa son regard dédaigneux avec celui du marin, mais il ne tressaillit même pas.

—Quand je vous disais que ça n'a pas de langue, ce chien de mer là ! fit observer le matelot qui avait déjà parlé.

—Je la lui délieraï bien, moi, la langue ! riposta Hamelin. Puis, s'adressant de nouveau à l'impassible Sauvage :

—Assassin ! bandit ! lui cria-t-il d'une voix sifflante qui trahissait une rage concentrée, avant de mourir, il faut que tu parles, que tu dises pourquoi tu as volé cette jeune fille.

—Pourquoi je l'ai volée ! ricana Tamahou, encore abasourdi par les fumées de l'ivresse... Hé ! mais, apparemment parce qu'elle m'avait tombé dans l'œil....

—Infâme !

—Et que j'en voulais faire l'ornement de ma cabane.

—Tu mens, misérable ! Cette jeune fille, tu ne l'avais jamais vue... Tu n'as commis une action aussi lâche, que parce qu'une personne de Saint-François t'en avait chargé... Le nom de cet homme !

Le Sauvage garda le silence, trop fier pour mentir, trop brave pour trahir.

—Parleras-tu ? rugit Hamelin, bondissant sur le prisonnier et le secouant rudement.

—Frappe, frappe, noble capitaine : il n'y a pas de danger ! se contenta de répondre Tamahou, montrant ses mains liées.

Le capitaine, un peu honteux, se releva d'un saut et se mit à arpenter la plage pendant une minute.... Puis revenant vers les matelots :

—Pas de niaiserie, dit-il, et pas de fausse générosité ! il faut que cet homme parle, il nous faut le nom de son complice.

—C'est cela : oui, oui ! firent les marins ; nous allons lui délier la langue.

—Avez-vous un moyen ?

—Nom d'un cabestan ! ce serait beau de voir que les gabiers de l'*Espérance* n'eussent pas, dans leur soute deux idées, de quoi faire parler les muets ! répondit un des matelots, grand gaillard efflanqué comme un poteau de télégraphe et, pour cette raison, surnommé la Gaffe.

—Eh bien ! la Gaffe, je te donne carte blanche.

—Ça va être vite fait. Approche ici un peu, Francis. As-tu les fusées ?

—Oui.

—Arrache une des mèches.

—Voilà.

—Bien. Insinue moi-la délicatement entre les pouces de ce gentleman.... Y es-tu ?

—J'y suis.

—C'est bon. Quelques tours de ficelle maintenant pour épicer ces deux bouts d'amarre là.....

—Ça y est.

La Gaffe sortit alors de sa blague à tabac un étui de fer-blanc dans lequel il prit une allumette, puis simulant le geste de la frotter sur sa cuisse, il dit au Sauvage toujours impassible :

—Le nom de ton complice ?

Pas de réponse.

—Une ! fit la Gaffe, en frictionnant son allumette. Puis il répéta :

—Le nom de ton complice ?

Même silence.

—*Deusse !* articula le matelot, en approchant le souffre enflammé de la mèche.

Saisissant alors de la main gauche les bras liés de Tamahou, il demanda une dernière fois :

—Qui t'a chargé d'enlever la jeune fille?... Le nom?... Parle et tu aura la vie sauve.

Les sourcils du Sauvage se froncèrent, une légère rougeur envahit sa figure, mais il demeura immobile et aucun son ne s'échappa de ses lèvres.

—Tant pis, tête de loup marin ! gronda la Gaffe.. Fallait parler !.. *Troisse !*

Et il mit le feu à la mèche, qui se prit à siffler.

Au même instant, une voix de femme cria :

—Arrêtez ! arrêtez !

Toutes les têtes se retournèrent. Anna surgit du coude de la falaise et se précipitant sur la mèche enflammée, la vaillante fille l'arracha d'un seul coup.

—Ah ! Charles, dit-elle, vous m'avez trompée !... Comment pouvez-vous avoir le cœur de torturer un de vos semblables, un homme sans défense !

—Ma chère Anna, répondit le capitaine, vous oubliez que j'étais sans défense, moi aussi ; il n'y a pas une heure !... D'ailleurs, il est des circonstances où la générosité est hors de mise.....

—Jamais !

—Et où l'on doit savoir hurler avec les loups.

Cet homme possède un secret qu'il nous faut lui arracher coûte que coûte... Il s'agit de votre bonheur à venir, de votre honneur, peut-être, mademoiselle ! acheva le jeune homme un peu dépité.

—Ne m'en voulez pas, mon bon Charles, si j'insiste ; mais abandonnez cet homme à la justice de Dieu, qui saura bien l'atteindre tôt ou tard... Fuyons cette île maudite et rendez la liberté à ce malheureux. Il a été dur pour moi, sans doute ; il m'a souvent

fait peur avec ses éclats de voix et ses menaces... Mais, au moins, ajouta-t-elle plus bas, il m'a respectée !... N'est-ce là rien, Charles !

— Vous le voulez, Anna ?

— Je vous en supplie.

— C'est bien : vous allez être obéie ! déclara le capitaine avec une politesse un peu froide. Matelots, déliez ce misérable et... qu'il aille se faire pendre ailleurs !

Puis il ajouta, s'adressant à Anna :

— Pussions-nous ne pas avoir à nous repentir de notre générosité !

Les matelots obéirent à contre-cœur et mirent Tamahou sur ses jambes. Cela fait, la Gaffe, qui jurait tout bas comme un payen, le conduisit un peu à l'écart et lui cria dans les oreilles :

— File, et plus vite que ça, mon visage de cuivre !... Si jamais je te rencontre !...

Un grand coup de pied acheva la phrase.

Tamahou se retourna comme un tigre, prêt à bondir... Mais il se contint, et, faisant un geste de suprême menace, il disparut dans la nuit sombre.

— Maintenant, à la chaloupe, mes amis ! cria le capitaine : nous n'avons pas une minute à perdre. Quand on s'empare d'une bête féroce et qu'elle nous échappe, il n'est pas bon de muser et d'attendre son retour.

— Vous avez raison, capitaine, grommela la Gaffe : ça me dit que nous avons fait là une bonne grosse bêtise... Décampons, c'est le plus sûr.

Anna, fatiguée par l'exploit qu'elle venait d'accomplir, fut déposée sur le brancard construit par les matelots, et la petite troupe se mit en marche vers le nord, longeant les arbres qui bordent la grève.

Vingt minutes plus tard, on débouchait dans la crique où les matelots avaient pris terre.

La chaloupe n'y était plus !

Machinalement, tous les regards se portèrent vers l'endroit où l'*Espérance* devait se balancer sur ses ancres, à quelques encablures au large.

Mais la goëlette, comme la chaloupe, avait disparu !

En escaladant les rochers, les marins purent voir, à un mille de là, filant, vent arrière et les voiles en ciseaux, dans la direction de Québec.

Alors un même cri s'échappa de toutes les poitrines :

— Trahis !... nous sommes trahis !

(A continuer.)

[Par Permission Spéciale.]

FRANÇOIS LE BALAFRÉ.

(1562-1563.)

PREMIERE PARTIE.

LES AVENTURES DE COQUELUCON,

XII.

DE L'INCONVENIENT QU'IL Y A A CHANGER TROP SOUVENT DE NOM.



gnés était debout, les bras passés autour du cou de Blonique et la tête appuyée contre son épaule : son visage d'ange blond, qu'une pâleur naquée envahissait peu à peu, ressortait étrangement auprès de la figure énergique de la vieille femme, dont les yeux noirs, sous leurs sourcils en brou-

sailles, dardaient une flamme sombre.

Sidoine, accoudé à la crédence, ne détournait son regard d'Enguerrand l'Hermitte que pour le porter, avec une expression de pitié profonde, sur la frêle enfant qu'il aimait.

Le cordelier avait un air de dignité grave et triste. Les mains enfoncées dans ses manches, la tête penchée en avant, il ressemblait, dans son froc aux plus rigides, à l'une de ces statues d'ermites que le ciseau réaliste du moyen-âge sculptait au porche des églises.

Il y eut un moment de silence solennel.

— Monsieur, dit tout à coup l'armurier en s'adressant à Villegomblain, sachez d'abord que je ne me nomme point Enguerrand l'Hermitte. Je suis Pierre d'Allinges, baron de Coudrée, seigneur de Montjoyé, avoyer de Payerne et bailli du pays de Vaud... Je suis ! s'exclama-t-il amèrement : je devrais dire j'étais, car voici vingt ans que j'ai testé en faveur de mon neveu François, et depuis lors je n'ai plus quitté le nom de l'Hermitte... Pourquoi me suis-je ainsi retranché du nombre des vivants ? Vous allez le savoir.

— Mon frère Jean vivait avec son aïeul, le sire de Montfort. J'étais seul à la maison avec ma sœur, enfant de la vieillesse de mon père, plus jeune que moi de vingt ans. Eliane était la joie du vieux donjon, plein jusqu'au faite de trophées de chasse, où les hauts barons des anciens temps menaient joyeuse vie, toujours l'estoc ou l'épieu à la

main, ne cessant la guerre pour la chasse et la chasse pour la guerre, confinant leurs châtelaines dans leurs retrais.

“ Les abois des chiens, les hennissements des chevaux, le tumulte d'une armée d'hôtes et de serviteurs remplissaient constamment la solitude du manoir, perché sur son rocu, dominant une plaine de forêts et de pâturages, comme une île de rochers émergeant des flots de la mer.

“ Au loin bleuissait le grand lac, bordé de crêtes dentelées : tout ce pays était à nous, autrefois !

“ Je ne quittai ma demeure que pour guerroyer sous la Croix-Blanche de Savoie, quand mon seigneur le duc appelait sa noblesse. Je ne voulus point prendre femme n'avais-je pas cette douce et tendre affection de ma sœur Eliane ? Elle était la châtelaine de Coudrée, et jamais châtelaine ne fut plus honorée de ses vasseaux.

“ On parlait de sa charité, de son amour des pauvres, de la sagesse d'Eliane et de sa beauté, dans tous les châteaux et dans toutes les chaumières, à vingt lieues à la ronde. Combien de seigneurs, barons ou comtes, Viry, Blonay, Menthon, Pontverre, la virent demander en mariage !... Elle refusa les plus nobles, les plus riches, les plus beaux...

“ Je me reposai des fatigues endurées pendant la campagne des gentilshommes de la Cuiller, dont j'étais avec Pontverre, la Sarraz et tous mes pairs, fidèles à Dieu et à Savoie, lorsqu'un jour des paysans apportèrent au manoir un gentilhomme grièvement blessé, qu'ils avaient trouvé gisant sur les pierres du chemin. Attaqué sans doute à l'improviste par une bande de partisans, il n'avait pu se défendre.

“ Eliane, la savante, à l'exemple de notre mère, s'installa au chevet du blessé, le soigna et le guérit.

“ Il se nommait Jean de Beurepos, bon gentilhomme d'Anjou. A peine hors de page, il voyageait avec son gouverneur pour achever son éducation, nous dit-il. Il laissait ce gouverneur à Genève, et il courait le pays, cherchant aventures. Quatre ou cinq routiers l'avaient assailli à cent pas de Coudrée, où il venait me rendre visite.

“ M. de Beurepos me plut par son air de franchise, sa fierté juvénile, sa verve. Je l'invitai à demeurer quelque temps avec nous. Il écrivit à son gouverneur de continuer seul son voyage, et pendant un mois nous vécûmes ensemble dans une parfaite intimité.

“ Que vous dirai-je maintenant ? poursuivit le baron de Coudrée en poussant un soupir. Mon hôte, devenu mon ami, m'avoit un jour qu'il aimait Eliane, ma sœur, de cette tendresse infime que Tobie éprouva pour la fille de Raguel. Eliane, la pure enfant, ne répondit pas lorsque je l'interrogeai, mais son noble sourire fut plus éloquent que ses paroles.

“ Beurepos n'avait ni parents, ni famille ;

il était libre. J'envoyai un messager en Anjou. Ce messager revint après un mois d'absence et me rapporta des parchemins, des actes réguliers, des renseignements, qui confirmaient tout ce que Beurepos m'avait dit.

“ Les formalités d'usage accomplies, le mariage fut célébré dans l'oratoire de Coudrée, par mon chapelain. Il n'y eut point de cérémonie, point de fêtes, pour obéir au désir d'Eliane. La semaine suivante, les nouveaux époux partirent tous les deux pour Paris, escortés de pages et d'écuyers. M. de Beurepos voulait présenter sa femme à la cour.

“ Un an s'écoula. Je reçus deux lettres de ma sœur. Dans la première, elle me peignait en traits de feu ses félicités d'épouse. Pas un nuage n'avait troublé jusqu'alors ce parfait contentement. Elle n'avait point vu le roi ni la cour. Son mari sollicitait une charge : elle vivait dans la solitude, absorbée dans son bonheur.

“ La seconde lettre vint longtemps après. Elle trahissait une profonde amertume, de secrètes douleurs. Brève, du reste, entrecoupée, pleine de réticences, d'aveux inachevés. Cependant elle m'annonçait une grande nouvelle. Eliane allait devenir mère.

“ Je fis aussitôt mes préparatifs de départ : je voulais savoir.

“ Un ordre de notre duc Charles III me retint au manoir. On projetait une prise d'armes contre les Français qui, depuis neuf ans, tenaient le pays en servage.

“ Un matin de décembre mon écuyer vint m'avertir qu'une mendiante, qu'il ne connaissait pas, demandait à me voir sur-le-champ :

“—Elle est exténuée de fatigue, me dit-il, et si pâle !... si pâle ! Elle a un petit enfant dans ses bras. Je l'ai fait entrer dans la salle basse, où se chauffent les pages de mon seigneur.

“ Je descendis aussitôt.

“ Cette femme, couverte de haillons, hâve, blême, décharnée, se souleva péniblement à mon approche... Hélas ! je la reconnus... C'était Eliane.

—Ma mère !... interrompit Agnès, en exhalant un sanglot.

—Votre mère !... Votre mère qui vous pressait sur sa poitrine tarie... Moi, le rude soldat, je pleurais... Elle me tendit son enfant... Elle me dit, d'une voix brisée :

“—Frère, il m'a outragée, il m'a frappée, il m'a chassée !... Je suis venu en demandant l'aumône le long des routes !... Il a volé jusqu'au nom qu'il porte !... J'ai voulu mourir où je suis née... Ma douce Agnès n'a plus que toi...

“ Et je l'écoutais en frissonnant de terreur, en frémissant de colère. Je saisis la pauvre enfant qu'elle me tendait avec une ardente supplication. Alors Eliane s'affaissa, me sourit encore, leva les yeux vers le ciel, prononça le nom de Jésus, et rendit le dernier soupir. Voilà comment mourut Eliane de Coudrée.

“ Quelques mois plus tard, ayant mis ordre à mes affaires, je quittai la Savoie, n'emmenant avec moi que Monique, la nourrice d'Eliane que Beaurepos avait refusé au grès de garder auprès de lui, sans doute parce qu'il ne voulait pas de témoin gênant.

“ Je vins en Anjou, et durant deux années je fouillai toute la province : le dernier seigneur de Beaurepos était mort depuis longtemps, vieux et sans postérité. J'eus la preuve que mon messenger, gagné par le misérable qui me trompait, m'avait menti. Ma sœur avait été victime d'une odieuse trahison.

“ Quel était le nom de cet homme infâme ? Je ne pus le savoir : il avait disparu sans laisser aucune trace.

“ Ce fut alors que je vins à Paris. Je fis serment de consacrer ma vie à chercher le bourreau de ma chère Eliane... Le baron de Coudrée fit place à l'armurier Enguerrand l'Hermitte. Je me mis de tous les complots, de toutes les intrigues. J'allai en Espagne, en Italie, partout où je pouvais rencontrer des aventuriers français... La Providence finira par me mettre face à face avec cet homme : je veux du moins que sa fille, devenue la mienne, sache quel nom elle doit porter !..

— Et maintenant, monsieur de Villegomblain, ajouta le noble gentilhomme en achevant ce récit d'une voix brisée par l'émotion, vous savez la vérité tout entière : non-seulement Agnès n'a pas de dot, mais encore elle n'a pas de père, elle n'a pas de nom !

— Monsieur de Coudrée, ce que vous venez de me dire n'a rien changé à mes sentiments, à mes résolutions. Vous étiez un seul pour mener à bien votre mission. D'accord, si vous le permettez, nous serons deux.

— Hé ! hé ! dit dom Thierry en regardant Sidoine, voilà un jouvenceau qui sera un homme !

Coqueluchon s'était mis à la recherche de son ami Sidoine. On ne lui barrait plus le chemin. Fier comme Artaban, il allait droit devant lui, le nez au vent, frôlant du coude les bourgeois que sa casaque orange autant que son allure arrogante esbaudissaient. Il revit Bobigny, aux prises avec un parti de commis marchands qui l'accablait d'invectives, et ne se dérangea point, cette fois, pour lui porter secours.

Le tumulte augmentait de plus en plus. Royalistes, guisards, écoliers, apprentis, gens de métiers, commères délurées, tous s'en donnaient à cœur joie, ivres du bruit qu'ils faisaient. Ainsi qu'il arrive toujours, ceux qui criaient le plus fort ne savaient pas pourquoi ils criaient. Personne, du reste, ne pensait plus à M. de Condé, aux huguenots, à la guerre civile. On commençait à se fatiguer, c'est-à-dire à s'amuser. Les soldats du roi, de la reine-mère, de M. de Guise, du connétable Brûle-Bancs, et même du *Pape Transit*

pin, comme on appelait le cardinal de Lorraine, s'étaient mis de la partie.

Lo mulâtre s'isola de la populace : il cheminait paisiblement le long des maisons, très-occupé de ses grandeurs futures. Comme il dépassait l'angle de la rue des Billettes, il vit à quelque pas de là un moine que cent émeutiers escortaient, répétant sur tous les tons cette phrase

— Un sermon, frère Thierry, un prêche !

Le cordelier, souriant, se défendait du geste et de la voix :

— Demain, bons amis... Demain, chers enfants ! L'heure est tardive et mon père gardien me grondera si je rentre au couvent passé le couvre-feu. Jo ne suis pas en humeur de pindariser... Ne vous échauffez pas en votre harnais, mes Parisiens, et rentrez au logis vous coucher : la nuit est faite pour dormir. *Somnus per membra qualem irrigat*, dit Lucrèce, de *Natura rerum*.

— Restez avec nous, frère, lui cria un écolier des Quatre-Nations, fâché d'un moine, jamais abbaye ne chôma.

— Gare, mon mignon, c'est ici diable de langage hérétique, *flâgionus nebulô* ! Vas apprendre chez maître Ramus à écôrcher le latin et la philosophie !

Coqueluchon alla se camper devant le religieux, qui, le voyant, l'apostropha d'une voix courroucée :

— Te voilà ! païen !.. te voilà, amalécite !.. *Juvenes nequam*. C'est ainsi que tu abandonne tes amis ? Dans quel lieu de perdition as-tu déchiré ta fraise et ta veste ? Dans quel ruisseau as-tu vautre ton grand corps qui ne vaut pas un sol !..

— Frère Thierry, ce sont vos bons amis, vos chers enfants qui m'ont ainsi malmené, repartit le jeune homme du ton le plus tranquille. Et si quelqu'un a manqué de charité, c'est Villegomblain qui m'a laissé aux griffes de ces manants pour courir je ne sais où.

— Je le sais, moi, philistin ! Monsieur de Villegomblain est un honnête seigneur qui ne s'expose pas à des querelles avec le populaire. Ça ! viens avec moi jusqu'au pont, et me contes les sottises équipées de ta journée, fainéant ! Dieu, vous donne la bonne réponse, mes ouailles !

Dom Thierry, ayant achevé ce discours, entraîna Coqueluchon dans une rue déserte, enchanté d'échapper ainsi à l'ovation que lui décernait la multitude.

— Eh bien ! mon pauvre Améric, reprit-il alors en changeant de ton, ne te corrigeras-tu jamais ? Qu'est-ce que ce duel qu'on m'a conté ce soir ? Le sang sur les mains empêche d'entrer en paradis... !

— Tout doux ! interrompit Coqueluchon, railleur, Monseigneur Saint-Pierre y est bien, lui qui coupa une oreille à Malchus.

— Il y est, dit le moine, mais derrière la porte ! Crois-tu qu'il s'amuse, à parlementer l'éternité durant avec les âmes qui viennent toquer à l'huis !

— Vous avez donc vu Villegomblain, mon révérend !

— Hé ! je viens de bénir l'anneau de ses fiançailles.

— Ah ! fit Coqueluchon en s'arrêtant soudain.

Il poursuivit, d'une voix altérée :

— Maître Enguerrand a consenti... Demoiselle Agnès se marie !

— Accordaille ne sont pas mariage !

— Dieu les bénisse ! murmura d'un ton ému Coqueluchon, qui poussa un profond soupir.

— Tu gémiss, Améric !

— Non ! mon père... Je rêvais... et je m'éveille.

La voix de dom Thierry prit un accent de tendre compassion.

— Pauvre enfant !... on m'a dit que monsieur de Guise te prend à son service, reprit-il. Sais-tu ce que tu devrais lui demander, Amérique Nord'hù ?

— Toujours demander !

— Le pays où tu es né, où s'est écoulée ton enfance, n'est pas froid, brumeux et triste comme le nôtre, où le soleil est avare de ses rayons, et le ciel, de son azur. N'as-tu jamais eu le désir de revoir ta patrie, ses jardins enchantés, ses forêts mystérieuses, ses fleuves moirés d'or ? N'aurais-tu pas là-bas, avec le souvenir de tes amis d'aujourd'hui, des affections nouvelles ?

— Je comprends ! répondit le mulâtre avec amertume : c'est parmi mes pareils que je dois choisir mes amis. Ici, l'Indien serait condamné à l'isolement. Fils de la race noire, cherche une compagne dans ta caste marquée du sceau de la réprobation :... Ah ! qu'importe ! Exilé je suis, exilé je veux vivre et mourir.

— Il faut espérer contre toute espérance...

— Poursuivre des chimères ?... Je suis seul en ce monde, seul... seul ! J'espère au lendemain de la mort.

— Trêve de pensées tristes ! s'interrompit tout à coup le jeune homme, dont la voix reprit son accent d'insoucieuse raillerie. Nous voici à l'entrée du pont, mon révérend, et je vous quitte. Le duc m'a ordonné de rentrer de bonne heure à l'hôtel, et le digne seigneur n'est pas de ceux qui plaisantent sur la consigne.

— C'est un héros de Plutarque !

— Qu'est-ce que Plutarque, je vous prie ? Monsieur de Guise m'a ramassé dans la misère, et si mes aïeux, à moi, étaient esclaves par force, moi, je me fais son esclave par plaisir. Viens l'occasion ! je montrerai quo j'ai le sang rouge, si noire que j'aie la peau... Adieu, mon père.

— Viens au bout du pont. Je vois là un *quidam*...

Dom Thierry n'eut pas le temps d'achever. Un homme, qui venait en sens inverse s'arrêta soudain, et, distinguant la robe grise et le froc du moine, il s'approcha de lui et le salua :

— Mon révérend, dit-il, n'êtes-vous pas frère Thierry ?... Eh ! mais, je ne me trompe pas, continua ce personnage en s'adressant à Coqueluchon, c'est bien vous qui ce matin avez si galamment tailladé le bras de l'estimable capitaine Guérazac !

— Monsieur Polrot de Méré ! s'écria Coqueluchon, qui l'avait déjà reconnu.

— Quo puis-je pour votre service, mon gentilhomme ? demanda le cordelier, assez surpris d'être accosté en ce lieu et à cette heure tardive.

— Ah ! par ma foi, je vais vous le dire, mon révérend, car il faut que j'aille au Louvre sur le-champ. Je viens de votre couvent...

— Au revoir, mon père, dit Coqueluchon en faisant un mouvement pour s'éloigner.

Polrot de Méré le retint :

— Non, restez, vous me pouvez servir vous êtes des gens de monsieur de Guise, comme le révérend est de ses conseillers, m'a-t-on affirmé. Je desire entrer dans la maison de monsieur de Guise, et je comptais demander au respectable dom Thierry de me recommander au duc...

— Les capitaines se recommandent par leurs services, répondit le cordelier de plus en plus étonné, et que les manières et le langage de cet homme impressionnaient désagréablement. Un fils indigne de saint François n'est guère expert aux choses de la guerre, et monsieur le duc me renverrait bien vite à mon rosaire et à mes *oremus*.

— Que non pas ! objecta Polrot, tenace. Ce brave compagnon ne peut-il me présenter à son maître et l'assurer que vous lui parlerez de moi ? J'ai quarante ans : je me nomme Jean Polrot, seigneur de Méré. Il ne me reste rien de mon petit patrimoine... J'ai fait la guerre en France, en Allemagne, en Italie...

— En Italie ? répéta le moine machinalement.

— Je commandais une compagnie d'estradiots au siège de Mets, en 1553 ; j'avais cent piquiers sous mes ordres à la bataille de Saint-Quentin ; Je conduisis une troupe de reître allemands au duc de Parme, notre allié. Il est vrai que, selon l'usage, on m'appelait d'un autre nom que le mien : ici, le capitaine Rustique ; là, le capitaine au Court-Mantel ; ailleurs Sanche Pinto...

— C'est beaucoup de bonnets pour une seule tête, remarqua le moine.

— Enfin, au temps de ma jeunesse, je m'en rôlai dans la garde palatine du feu pape Clément VII. Allez à Rome et l'on vous parlera encore des promesses de Beaurepos, gentil-homme français.

— Beaurepos ! s'écria dom Thierry, effaré.

— Oui, ce nou vous est connu, je le gagerais !

— Peut-être, murmura le cordelier. Beaurepos !

— Jean de Beaurepos, s'il vous plaît. En ce temps-là j'étais riche....

Dom Thierry le regardait avidement.
— Eh bien ! monsieur de Méré ou monsieur de Beurepos, lui dit-il après un instant de réflexion, venez en ma cellule, demain, après la messe, et nous causerons.

XIII

OU SIDOINE EXPLIQUE AU CAPITAINE GUÉRAZAC CE QUE C'EST QUE LE JEU DE *reversis* ET *quinola*.

— Quel jeu vous plaît davantage, monsieur de Guérazac, le *passedix* ou le *reversis* ?

— Ni l'un ni l'autre, monsieur de Villegomblain.

— C'est donc que vous aimez le *brelan* ?

— Pas davantage.

— Le *hoc* ?

— Je ne le connais point.

— Les échecs !

— Je suis nat au troisième coup.

— Par les trois merlettes ! monsieur de Guérazac, vous me scandalisez ! Un capitaine qui dédaigne les cartes ! un Gascon méprisant les dés ! C'est du nouveau ! Cependant, il fait un froid de loup, et comme on livrera bataille demain matin, il se faut distraire un moment. Une partie de *reversis*, hein ?

— Je ne sais pas jouer.

— Tant mieux, puisque c'est le seul jeu où l'on joue à qui perd gagne : *la gana pierde* ! disent nos amis les Espagnols. Il s'agit de ne faire aucune levée, et d'avoir *quinola*.

— *Quinola*, monsieur de Villegomblain ! Quel diable est-ce là !

— C'est le valet de cœur, tout simplement.

— Va pour *quinola* : vous me gagnerez mes dernières pistoles, et cela m'est bien égal, puisque je serai tué demain !

— Qui vous l'a dit ?

— Humph ! un pressentiment qui ne m'a jamais trompé. Si on retrouve ma carcasse, monsieur de Villegomblain, faites qu'on donne ma dague et mon gorgerin à ce joli garçon qui me gratifia d'un si beau coup d'épée le jour où je secondais le sire de Méré : je l'insultai mon légataire universel.

— Dites-le donc à lui-même, car le voici qui s'approche. Hé ! Coqueluchon.

Ce dialogue avait lieu, le 18 décembre, dans un petit bois, sur une hauteur, derrière le village de Blainville, à peu de distance de Dreux, où les huguenots avaient été bloqués par les armées du connétable de Montmorency et du duc de Guise.

Sidoine et M. de Guérazac étaient assis sur des quartiers de roche ; un tambour leur servait de table. Quelques officiers les écoutaient en se chauffant à un grand brasier, allumé au pied d'un chêne énorme, dont les plus hautes branches servaient de mâts de vigie à deux sentinelles.

Les flammes bleuâtres jetaient d'étranges reflets sur ce groupe d'hommes convertis d'acier, qui devisaient gaiement, et regardaient

le sourire aux lèvres, le jeune page et le grave Gascon, tout ainsi que s'ils eussent été blottis sous le manteau d'une cheminée, dans la salle bien close d'un manoir, au lieu de se trouver, par dix degrés de froid, en rase campagne à quelques portées de fusil de l'ennemi.

La nuit était fort claire : une de ces belles nuits de décembre, où le ciel se pare de toutes les pierreries de son écrin, où les étoiles scintillent sur un azur velouté ; où la lune, ronde et brillante, se balance dans l'espace comme un disque d'argent.

Les arbres du petit bois, trembles grêles, chênes robustes, hauts peupliers, formaient un réseau de dentelle grossière, un lacis inextricable de rameaux, emperlés de grains de givre, entre le sol et le firmament.

De distance en distance s'épanouissait une gerbe de lumière, un feu pétillant qu'entouraient les soldats, occupés à faire bouillir la marmite. Là, on riait aux éclats, on chantait à cœur joie, et nul ne songeait à ce triste lendemain, où tant de braves gens seraient couchés dans le sang, sur la terre détrempée.

Les tentes se dressaient dans les clairières, pressées les unes contre les autres, bâties à la hâte, abri réservé aux plus fatigués des sept journées de marche forcée que l'on avait faites depuis Paris.

On entendait le bruit sourd et continu de pas pesants, le roulement des chariots d'artillerie, de temps à autre, une détonation.

La ville endormie apparaissait, énorme masse noirâtre, avec ses tours et ses clochers, sombre, semblable à une nécropole.

Le pavillon du duc de Guise s'élevait au centre d'un plateau, que bordait une palissade rapidement établie par les goujats de ses troupes. C'était une élégante construction revêtue au dehors de grosse toile à voile, mais tendue à l'intérieur de draperies luxueuses, de tapis et de fourrures. Un grand nombre de gentilshommes allaient et venait autour du pavillon ducal couronné de l'étendard de Lorraine, et dont plusieurs pages défendaient les abords tandis que deux lansquenets, la hallebarde au poing, en gardaient l'entrée.

Villegomblain et son partenaire jouaient précisément à l'angle du plateau, à portée de la voix des pages. Coqueluchon s'avança et les salua.

— Tiens ! dit Guérazac en défilant un chaquet de ses jurons de Gascogne, quand on parle du loup on en voit...

— Le museau ? interrompit Coqueluchon. Gagnez-vous, capitaine ? Aux innocents les mains pleines, affirme le proverbe. Votre bras est guéri ?

— Vous l'avez orné d'une superbe cicatrice, mon ami. Sans rancune, *cadédis* ! Vous êtes un vaillant !... Non, je ne gagne pas...

— C'est que Villegomblain a un *ballénaï*. Sais-tu la nouvelle, petit page ?

— Monsieur de Coqueluchon, repartit Sidoine en colère, je suis hors de page depuis

dix jours et tu me feras plaisir de t'en souvenir ! ou par les trois merlettes, je te mettrai sur le corps une douzaine de cicatrices pareilles à celle qui fait l'orgueil de monsieur de Guérazac. Voyons-ta nouvelle.

—Te rappelles-tu Bobigny ?

—Attends donc !... Ah ! ce robin qui se donnait pour gentilhomme ?

—Celui qui tierçait le sire de Méré le jour que je le secondais ? intercala Guérazac.

—Justement. Et bien ! son père le greffier prêtait de l'argent, paraît-il, au maréchal de Saint-André, constamment besoigneux. Or Perdriel, ayant acheté la terre de Bobigny, s'imagina avoir acquis la noblesse, et dernièrement il eut l'effronterie de demander en mariage une des nièces du maréchal.....

—Qui chassa l'impudent ? s'écria Ville-gomblain.

—Qui le chassa, répéta le mulâtre. Bobigny, par surcroît, fût souffleté par le baron de Saint-Sornin.

—Celui qui vient d'être tué ?

—C'est Bobigny qui furieux des refus de Saint-Sornin de se rencontrer avec lui, l'a guetté au détour d'un chemin et l'a assassiné. Puis il a rejoint monsieur de Condé, et lui a offert d'introduire les huguenots à Dreux, par une grange, qui est à son père et qui communique avec une des portes de la ville.

—Et comment sais-tu cela, toi, Améric ?

—Je le sais parce qu'avec monsieur de Rostaing et cinquante Gascons nous avons fait échouer l'entreprise de ce traître. Je l'ai fait prisonnier de ma main. Si bien, ajouta Coqueluchon en faisant le geste de friser sa moustache, qu'après avoir eu la chance de n'être pendu qu'en effigie, ce pauvre Bobigny aura le désagrément d'être pendu jusqu'à ce que mort s'en suive.

—Et tu n'as pas conté l'aventure à monseigneur ?

—Monsieur de Rostaing est chez lui. D'ailleurs, voici deux courriers qui arrivent : il y a d'autres nouvelles.

En effet deux cavaliers, courant à bride abattue, s'arrêtaient court à la brèche des palissades ; ils échangèrent le mot d'ordre avec les sentinelles et mirent ensuite pied à terre à dix pas du pavillon de M. de Guise.

Celui-ci, anxieux, consultait des plans et des cartes établis devant lui, et ne répondait que par de brèves paroles au récit que lui faisait Rostaing. Un écuyer entra :

—Qu'est-ce, Varicarville ? demanda le duc.

—Monseigneur, messieurs de Castelnau et de Losse.

—Ah ! s'écria le duc, relevant la tête vivement... Ils se sont fait attendre. Un instant, mon cher Varicarville ; que fait monsieur le connétable ?

—Monseigneur, il surveille l'armée qui passe la rivière et prend position entre le village d'Épinay et Blainville.

—Bien ! Monsieur de Moutmorency est

mon chef. Il engagera la bataille ; monsieur de Saint-André le soutiendra. Moi je ne veux commander que mes compagnies, cinq cents hommes : nous verrons ce que le connétable fera avec sa cavalerie et ses seize mille fantassins. Mon fils dort !

—Pas encore, monseigneur.

—Je le verrai tout à l'heure. Amenez-moi Losse et Castelnau.

L'écuyer obéit. Les deux gentilshommes entrèrent, couverts de poussière, souillés d'écume.

—Vous vous suiviez de près, leur dit François, en se levant pour les accueillir. J'étais impatient de connaître le résultat de votre message. Eh ! bien Castelnau, vous qui êtes parti le premier, parlez le premier. Que vous a répondu la reine-mère ?

Castelnau était un bel officier, à la prestance martiale.

A la question de M. de Guise il sourit, puis il répondit laconiquement :

—J'ai exposé à Sa Majesté que l'on ne tirerait le canon que sur un ordre formel. Alors Sa Majesté a appelé la nourrice du roi, qui se trouvait là, et lui a dit : " Nourrice le temps est venu que l'on demande aux femmes conseil de livrer bataille. Que vous en semble ? "

—Et qu'a dit la nourrice ? demanda encore le Balafre, sans se départir de son sang-froid.

—Elle a dit que puisque les huguenots—elle même est de la religion prétendue réformée,—ne voulaient pas entendre raison, il les fallait pourfendre !

—Et là-dessus on vous a congédié ?

—Sans ajouter une parole, monseigneur.

—Bien ! murmura le duc, qui n'éleva pas la voix.

Mais ses yeux lançaient des éclairs. Il reprit en s'adressant à M. de Losse.

—Et vous, monsieur de Losse, avez-vous été plus heureux que Castelnau ?

—Oui, monseigneur. La reine-mère a pris l'avis de monsieur le chancelier, du prince de la Roche-sur-Yon, de messieurs de Vieilleville, de Cipierre et de Carnavalet, puis Sa Majesté m'a ordonné de vous dire qu'elle s'en rapportait à votre prudence sur le choix des moyens qui seraient les plus opportuns.

" Ah ! pensa le duc, femme astucieuse et sans foi ! C'est bien là une réponse digne d'une politique toujours prête à se retrancher derrière une équivoque afin de pouvoir se retourner vers le parti qui favorisera le mieux son ambition ! "

Il reprit à voix haute :

—Puisque Sa Majesté s'en remet à nous, messieurs, je pense que le connétable et le maréchal sont aussi disposés que moi à livrer bataille. Je vais me rendre auprès d'eux, et nous agirons de concert. Allez vous reposer, messieurs. Rostaing, qui m'accompagne, vous cédera sa tente. Et demain, vive Dieu ! vous serez de la fête !

Castelnau et son compagnon se retirèrent après avoir salué le duc, qui leur tendit familièrement la main.

— Rostaing, dit-il ensuite au capitaine, qui était le plus intime de ses lieutenants, demain sera une grande journée : nous jouons la couronne de France contre la tête de monsieur de Condé. Je vais embrasser mon fils. Endosse un casaque noire sur ton buffle et fais préparer mes chevaux.

— Qui prendrez-vous avec moi, monseigneur ?

— Villegomblain et Coqueluchon. Qu'est-ce encore, Varicarville ? poursuivit François, en parlant à son écuyer, qui soulevait la portière et entraînait dans le pavillon.

— C'est L'Estang, qui prétend que vous avez accordé audience à un sien ami...

— Oui, oui, je sais, reprit le Balafre, dont le visage se rembrunit. L'Estang m'a tant supplié que je n'ai pu refuser. Faites entrer L'Estang et son ami, et qu'ensuite on me laisse tranquille, j'ai quelques avis à donner à mon fils.

M. de L'Estang, vassal et serviteur fidèle de la maison de Guise, entra presque aussitôt, précédant un capitaine richement vêtu, et qui s'inclina jusqu'à terre devant le duc.

— C'est vous, lui dit celui-ci brièvement et sans préambule, c'est vous qui êtes Poltrot, sire de Méré.

— Oui, Altesse.

— Vous êtes de l'Anjou ?

— De l'Angoumois, rectifia l'aventurier.

— Vous avez été page du vicomte d'Aubeterre ?

— Monseigneur est bien renseigné.

— Vous avez servi, en Italie, en Espagne, en Allemagne ?

— Pendant vingt ans.

— Vous êtes, m'a-t-on dit, un catholique... fougueux ?

— Je ne comprends pas l'épithète... Monseigneur veut dire un catholique fervent.

Ce ton déplut à M. de Guise :

— La Sourre, mon secrétaire, vous recommande à moi, reprit-il sèchement. Que me voulez-vous donc, monsieur de Méré ?

— Je voudrais avoir l'honneur de commander une compagnie sous les ordres de monseigneur.

— Nous verrons cela demain, monsieur. Prenez rang dans mon escorte : l'ennemi battu, j'aviserai.

— Monseigneur daigne agréer mon respectueux hommage ?

— Bonsoir, bonsoir, monsieur. L'Estang, occupez-vous de ce gentilhomme.

Sur ces mots, Poltrot sortit, après avoir, d'un coup d'œil, examiné soigneusement François le Balafre.

Le duc, poussant un soupir de soulagement, souleva un rideau de velours, qui séparait son pavillon d'un compartiment plus petit où il y avait deux lits : un pour lui, un pour le jeune prince de Joinville.

Henri causait d'une façon très-animée avec

Varicarville, lorsque son père entra :

— Hé ! de quoi devisez-vous ? demanda François. Couches-toi et dors, mon petit Joinville. Il s'agit de se lever avant l'aube, et ta première journée de guerre sera rude, je crois ! Tes armes sont-elles en état ?

— Oui, mon père, répondit l'enfant d'un ton joyeux.

— Nous assisterons à la messe avant le combat, et je recevrai la sainte communion. Prie Dieu qu'il nous donne la victoire, mon fils : le salut du royaume en dépend !

— Monsieur, Varicarville veut vous demander une faveur, mais il n'ose pas, reprit le petit prince.

— Il n'est donc timide que devant ses amis ? Car il n'a peur de rien devant l'ennemi.

— Vous vous taisez, Varicarville ?

— Ma foi ! s'écria l'écuyer, puisque monsieur de Joinville m'y pousse... Et bien ! monseigneur, je suis de la même taille que vous. Permettez-moi de prendre des habits semblables aux vôtres... Vous aurez peut-être besoin de dépister un parti de huguenots. On me prendra pour vous : je donnerai le change.

— Et vous recevrez peut-être, ajouta le duc attendri, quelque mauvais coup destiné à votre maître. Non, Varicarville, je n'accepterai pas ce dévouement.

— Soit ! j'ai l'honneur d'être Lorrain, monseigneur : ce que j'ai mis sous mon bonnet...

— Faites donc, mon ami. Seulement, ne vous exposez pas. N'allez pas vous jeter dans la mêlée. Vous m'aidez seulement à jouer un bon tour à Daudelot !... Allons ! Henri, les oraisons. Vous le ferez dormir, Varicarville : Je vous le confie. Pour rien au monde ne le quittez d'un instant !

François serra dans ses bras l'enfant qui l'embrassa à pleines lèvres. Après quoi, il mit ses gants de daim, s'enveloppa d'un manteau, se coiffa d'une toque sans plume, et revint dans le pavillon, où il trouva Rostaing, prêt à partir.

— Où est Villegomblain ?

— Il joue au *passé-dix* sur un tambour avec Coqueluchon.

— Je t'avais chargé de les prévenir.

— Ils sont tout prêts, monseigneur. Mais ce sont des enragés. Les voyez-vous ? poursuivit Rostaing en écartant les plis de la tapisserie. Ils ont passé leur bras gauche dans la bride de leurs chevaux, et ils jettent les dés de la main droite. Cet homme qui les contemple avec une si majestueuse mélancolie, c'est Guérazac, qu'ils ont dépouillé de son dernier sol...

— Ils sont jeunes ! murmura le duc en souriant. Laisse-les s'amuser, Rostaing !

— Messieurs, en selle ! cria le capitaine.

Sidoine et son ami jetèrent dés et cornets. et, s'enlevant d'un bond, furent aussitôt en selle.

— Eh bien ! garçon, dit à Coqueluchon le

Balafré, auquel Rostaing tenait l'étrier, tu ne perds pas tes loisirs ?

—Barbe de bouc ! le métier de soldat n'en donne que tout juste, riposta le mulâtre en assurant les rênes dans sa main. On a les plaisirs qu'on peut, et si cela m'est égal de remuer les cartes sur la peau d'âne d'un tambour, je sais quelqu'un qui aimerait mieux se promener...

—Chût ! reprit M. de Guise qui vit rougir Villegomblain. Toi qui aimes les proverbes, Améric Nord'hù, rappelles-toi qu'il ne faut jamais glisser son doigt entre l'arbre et l'écorce !

XIV

OU LE ROMANCIER CÈDE, POUR UN MOMENT, SA PLUME AUX HISTORIENS.

Les plans dont François le Balafré avait indiqué les bases à Catherine de Médicis, dans leur entrevue chez l'armurier Enguerand, avaient été exécutés de point en point.

Au commencement de novembre, le prince de Condé ralliait les forces de Duras et de Dandelot ; il s'emparait de Pluviers, et forçait plusieurs autres places à capituler, puis il continuait sa marche sur Paris. Le 17 novembre il mettait le siège devant Corbeil, se dirigeait ensuite sur Villejuif, toujours négociant avec la reine-mère à l'insu de Guise. Le 28, il commençait le siège de Paris, installant ses troupes au-dessus de Montrouge, et sur les routes de Bourg-la-Reine de Vaugirard, de Genlis et d'Arcueil. Mais le Balafré fit une sortie qui jeta l'alarme dans l'armée de son rival.

Le prince et les autres chefs réformés, comprenant qu'ils avaient commis une grosse faute en voulant assiéger Paris, abandonnèrent le 10 décembre leurs positions. Ils reprirent aussitôt le chemin de la Normandie, pour reprendre Rouen d'abord, et ensuite pour ne pas laisser couper leurs communications avec les secours qu'ils attendaient d'Angleterre.

Aussitôt le duc de Guise fit sortir de Paris l'armée royale et se mit à la poursuite de l'ennemi, afin de saisir l'occasion favorable de le battre en rase campagne.

"Tandis que Condé suivait sa marche par Abli, Ganardon, Maintenon et Auneau, ayant Dreux à sa droite et Châteauneuf à sa gauche, l'armée royale faisait de son côté un circuit analogue. Mais les tentatives que les huguenots furent obligés de faire contre Etampes et Chartres, et le temps qu'ils perdirent pour passer l'Eure à Mézières, permirent à l'armée royale de gagner tout un jour, et de venir camper sur une petite colline plantée de vignes et voisine de la ville de Dreux, barrant ainsi le chemin à Condé. Dans la nuit du 18 décembre, Montmorency avait fait passer la rivière à son armée en deux endroits, ainsi qu'à toute son artillerie, Condé, pris à l'improviste, ne put même pas

faire reconnaître l'armée royale, ni se rendre maître d'aucun des villages construits sur la rive de l'Eure. Les deux armées étaient en présence, et la bataille décisive, depuis si longtemps attendue, était désormais inévitable (1)."

Dès l'aube, l'armée catholique s'ébranlait, aux lueurs pâles d'une aurore d'hiver. De larges bandes rouges sillonnaient le ciel d'un gris clair, et piquaient d'étoiles les perles du givre qui poudraient les arbres et le sol.

Au quartier du duc de Guise, on fut debout aux premiers sons du clairon. Les rideaux de la tente ducale s'écartèrent, et le duc parut, armé de pied en cap d'une riche cuirasse milanaise damasquinée d'argent, sur laquelle flottait une cotte en treillis noir.

Son écuyer Varicarville était vêtu exactement comme lui.

Un autel avait été dressé sous un pavillon formé de drapeaux et d'étendards. Un chapelain y célébra la messe, et le duc communia ainsi que plusieurs de ses officiers : touchante et noble coutume des grands généraux de l'ancien temps, qui savaient bien que Dieu seul donne la victoire, et qu'il faut toujours être prêt "car nul ne sait ni le jour ni l'heure."

Sidoine de Villegomblain vint s'agenouiller auprès de son maître, et le capitaine Guérazac, ce vieux débris des guerres du siècle, non plus hargneux et arrogant, mais calme et fier, reçut aussi le pain des forts.

Coqueluchon, ému, contemplait cette scène superbe : cet autel, fait de tréteaux et de planches, ce tabernacle de drapeaux déchirés ; ces soldats agenouillés, ces capitaines dévotement recueillis ; ce prêtre, à la figure martiale qui, le ciboire entre ses mains, allait de l'un à l'autre, offrant l'hostie à ceux qui se préparaient à bien mourir...

Enfin les clairons et les tambours retentirent, une immense clameur monta vers le ciel : on sonnait le boute-selle, et, comme le soleil s'irradiait à l'horizon, le premier engagement eut lieu.

Quoique plus forts par le nombre, les catholiques se présentaient avec un grand désavantage : l'infériorité relative de leur cavalerie. Cette troupe, formée par petits détachements, avait été répartie entre les bataillons d'infanterie. Le connétable de Montmorency commandait le corps principal, et sur un même front marchait l'avant-garde, aux ordres du maréchal de Saint-André, ayant sous lui le duc d'Aumale et M. d'Anville. L'infanterie espagnole formait l'aile droite, protégée par quatorze pièces de canon, couverte par quelques charettes placées en avant, et appuyée par Saint-André ; les Suisses occupaient la gauche, défendue par huit

(1) *Vie de François de Lorraine, duc de Guise, par Charles Cauvin. C'est à cet excellent ouvrage, ainsi qu'à celui de M. H. Forneron, les Ducs de Guise, et à l'Histoire des ducs de Guise, de M. René de Bouillé, que l'auteur emprunte les éléments de ce chapitre.*

autres pièces, et en arrière de laquelle se tenait le duc de Guise.

Pendant deux heures on s'observa, sans escarmouches des deux côtés, avant d'en venir aux grands combats.

Le prince de Condé, d'après l'avis de Dandelot, qui était allé reconnaître l'armée royale, tâchait bien d'éviter la bataille et, en appuyant à droite, de se porter au midi, sur Tréon, où il espérait pouvoir se retrancher ; mais par cette manœuvre il découvrit son flanc. L'amiral de Coligny, à ce moment, donnait ses ordres pour la retraite, mais il se vit forcé d'accourir au secours de Condé avec tant de précipitation que plusieurs de ses gentilshommes n'eurent pas le temps de revêtir leurs armures, et durent combattre en pourpoint.

Le connétable vit ces hésitations, ces allées et venues dans l'armée ennemie, pendant que ses boulets enlevaient quelques files dans les rangs huguenots ; il jugea, avec sa présomption accoutumée, qu'une seule charge culbuterait des gens déjà troublés et mal en ordre. Dans sa hâte d'en finir avant l'approche du duc de Guise, il fit cesser le feu, et partit au galop avec toute sa cavalerie derrière lui ; les Suisses doublèrent le pas et le suivirent en rangs serrés.

La canonnade commence ; l'avant-garde de Condé, commandée par Coligny, fond sur le centre qui s'avance vers la direction de Montmorency. Le prince lui-même, qui fait face avec son corps de bataille à Saint-André et à l'avant-garde, néglige de les attaquer, les laisse sur sa gauche, porte tous ses efforts sur le corps principal des catholiques, engage imprudemment ainsi toute sa cavalerie, et pénètre jusqu'aux enseignes suisses, inébranlables devant ce terrible choc.

Malgré le conseil du duc de Guise, qui recommande de laisser passer cette furie, d'Anville accourt contre Condé, avec trois compagnies d'hommes d'armes et les cheval-légers ; bientôt entouré par la cavalerie allemande, il est contraint de se replier sur l'aile droite. Le connétable, de son côté, opposa une énergique résistance à l'attaque de son neveu Coligny.

Au milieu de cette effroyable mêlée, malheureux comme à Saint-Quentin, Montmorency sent tomber son cheval, tué entre ses jambes ; il en monte un autre, mais lui-même, blessé d'un coup de pistolet à la mâchoire, demeure aussitôt prisonnier.

Autour de lui ont succombé M. de Montberon, son quatrième fils, MM. de Beauvais et de Givry. Le duc d'Aumale, frère de Guise, combattant avec la plus vive ardeur, renversé à terre par les fuyards, rudement froissé, foulé aux pieds des chevaux, a eu l'épaule brisée, l'os du bras presque mis à nu. Tout le corps de bataille, une partie de l'avant-garde sont en déroute complète ; l'artillerie qui les couvrait tombe au pouvoir de l'ennemi ; cinq mille Suisses, promptement ralliés, font encore bonne contenance.

Ce désastre est la faute de Montmorency : l'outrecuidant vieillard a voulu attaquer trop tôt les huguenots, dont il est maintenant prisonnier.

La victoire des protestants semblait si complète, qu'une panique inexprimable saisit les vaincus. L'un d'eux, le brave d'Aussun, vétéran des guerres d'Italie, dont l'intrépidité était renommée parmi les soldats, s'enfuit au galop jusqu'à Chartres, s'arrêta, et, affranchi tout à coup de cette peur étrange, tomba mort de honte et de rage.

Cette déroute et la prise du connétable n'étaient que le commencement de la bataille. Les Suisses continuaient à s'avancer en bon ordre ; ils furent traversés quatre fois par la cavalerie huguenote, hachés, dispersés. En les voyant ainsi débandés, les lansquenets luthériens crurent qu'ils devenaient une proie facile, et se ruèrent sur eux pour les massacrer. Entre les Suisses et les Allemands, vivait toujours la vieille haine.

À l'aspect de ces ennemis indignes d'eux, les Suisses du roi serrèrent les rangs, marchèrent droit aux lansquenets et les mirent en fuite. Il fallut que la cavalerie de Condé s'abattit de nouveau sur ces malheureux régiments suisses ; cinq nouvelles charges les exterminèrent à peu près. Quelques survivants n'avaient plus que des pierres pour se défendre, et faisaient l'admiration des protestants, en se retirant lentement, toujours en bon ordre, vers un petit taillis où les chevaux ne pouvaient pénétrer.

Condé restait maître du champ de bataille, les réformés se proclamaient vainqueurs. Mais l'amiral de Coligny, montrant dans le lointain le petit corps d'armées du duc de Guise, s'écria, sans cesser de mâchonner le cure-dents qu'il avait sans cesse entre les lèvres :

— Nous nous trompons, car bientôt nous verrons cette grosse nuée fondre sur nous.

Jusqu'à cette heure, en effet, le duc de Guise avait assisté à l'action, sans y prendre part, comme l'avait fait huit ans plus tôt le connétable à la bataille de Renty. Il semblait indifférent : il n'avait pas reçu d'ordres.

Par une modération qui ne pouvait préjudicier à son influence réelle, ou par un sentiment de fierté bien calculée, il n'avait voulu prendre dans cette journée d'autre commandement que celui de sa compagnie d'hommes d'armes et de quelques volontaires, parmi lesquels Poltrot de Méré, qui s'étaient joints à lui.

Ainsi que la Brosse il se trouvait modestement placé à la réserve et dissimulé aux yeux de l'ennemi par des positions, derrière le village de Blainville, et par une masse d'arbres qui couvraient sa petite troupe ; il jugeait avec raison que l'éclat de son rang, de ses talents, de sa renommée, le faisait paraître plus grand en combattant comme un simple volontaire que comme lieutenant du connétable, et qu'en dépit des ombres sous lesquelles il s'effaçait en apparence chacun

ne reconnaîtrait pas moins en lui le véritable général de l'armée catholique.

Du reste les huguenots ne s'y trompaient nullement. Coligny voyait bien que la bataille allait recommencer, et qu'aux troupes fraîches du duc de Guise il ne pouvait plus opposer que des soldats dont l'ardeur s'était usée contre la résistance héroïque des Suisses.

Les gens de François étaient impatients de se mesurer contre les réformés : le petit prince de Joinville, à cheval, et placé entre MM. de Rostaing et de l'Estang qui avaient charge de veiller en lui, se rongait les lèvres de colère, et donnait de l'éperon tant qu'il pouvait, faisant piaffer et se cabrer son beau palefroi.

—Barbe de bouc' jurait Coqueluchon. Voici le moment venu. Sidoine Y sommes nous ?

—En avant pour Dieu et le roi ! murmura Villegomblain qui brûlait de tirer l'épée.

Le capitaine Guérazac frisa sa moustache et le regarda de travers : on était bien pressé de courir à la boucherie !

Lorsque François de Lorraine eut reconnu la témérité avec laquelle les huguenots, poursuivant les conséquences d'une victoire dont ils ne doutaient plus, s'exposaient à un retour de fortune, il saisit le moment opportun, détacha sur sa droite deux cents chevaux avec quelques arquebusiers, sous les ordres de la Brosse, pour entamer la charge, et lui-même, attentif à recueillir le fruit de sa patience et de sa sagacité, s'avança d'abord au pas, afin d'arrêter et de rallier les fuyards.

—Allons, compagnons, dit-il à ses soldats, tout est à nous ; la bataille est gagnée !

Entraînant alors l'avant-garde entière, rejoint par le maréchal de Saint-André et par Danville, formant une sorte de croissant avec les Espagnols et les Gascons, qui s'appuyèrent sur ses deux ailes, Guise se découvrit tout à fait à l'ennemi ; il marcha fièrement contre les bataillons des réformés, impuissants à soutenir le choc, et dont l'infanterie allemande est également défaits ensuite.

Guérazac, Villegomblain et Coqueluchon ne s'étaient point séparés. Ils se battaient comme des diables—révérence parler.

Couverts de sang, le visage noir de poudre, les habits en haillons, l'épée fumante, ils tombèrent comme la foudre au beau milieu d'une compagnie de reîtres, et là, étourdis, ivres de carnage, ils se mirent à frapper d'estoc et de taille sur les lourdes masses de chair de ces Germains.

Sidoine, légèrement blessé à l'épaule, harcelé par cinq ou six fantassins, enfonce l'éperon dans le flanc de son cheval, qui l'emporta, ventre à terre, dans une autre direction.

Au moment où une poignée de gentilshommes accouraient prêter main-forte à Coqueluchon qui criait : Lorraino ! Lorraino ! un reître, visa de son long pistolet le capitaine Guérazac et lui fracassa le bras, tandis qu'un piquier lui crevait la poitrine avec sa pique.

Hola ! murmura le Gascon, holà ! je vous l'avais bien dit, que je mourrais aujourd'hui !

Il se retourna prit sa dague de la main gauche, la plongea jusqu'au manche dans le cou du piquier, puis se redressant, il sourit à Coqueluchon, ferma les yeux, et, se laissant aller, s'étendit mort sur un monceau de cadavres.

Dandelot, retenu par la fièvre hors de la scène du combat, s'aperçut néanmoins le premier de la gravité de son issue. Dépouillé de ses armes, vêtu d'une robe de chambre fourrée, il s'élança pour contribuer à arrêter la déroute, et, considérant le bon ordre qui régnaît dans la réserve de Guise :

—Voilà, s'écria-t-il, une queue qui sera bien difficile à écorcher !

Le prince de Condé cherchait vainement à rallier sa cavalerie que paralysait le feu continu de huit cents arquebusiers postés par le maréchal de Saint-André.

Le carnage devient effroyable : Coire perd son cheval, tué d'une balle, et, à l'instant où il veut en changer, blessé à la main droite, enveloppé par le marquis d'Elbeuf, il est contraint à se rendre au fils du connétable, d'Anville, ardent à venger son père.

Le maréchal de Saint-André, qui n'avait pas quitté le duc de Guise pendant toute la journée, s'avisant sur le soir d'attaquer avec une cinquantaine de cavaliers une troupe de huguenots battant en retraite, et que commandait justement Perdriel de Bobigny, évadé quelques heures plus tôt du camp des catholiques où Coqueluchon, après l'avoir fait prisonnier la veille, l'avait laissé sous la garde de quelques bandouilliers.

Les huguenots, enragés de bataille, se jettent sur l'escorte du maréchal, repoussent ses gentilshommes, et s'emparent de lui.

Pour l'empêcher d'échapper, Bobigny l'obligea à quitter ses éperons et à l'accompagner sur un cheval de suite.

Désespéré d'être pris ainsi, le soir d'une victoire, en poursuivant des fugitifs ; inquiet de se voir aux mains d'un homme qu'il a cruellement outragé, le maréchal appelle à grands cris le prince de Porcien, qui passe non loin de là et lui déclare que c'est à lui qu'il se rend.

Trop petit compagnon pour disputer au prince de Porcien son illustre captif, Bobigny prend son pistolet et casse la tête à Saint-André !

Parvenu à rallier quinze ou seize cents chevaux dans un petit rallon, à la faveur d'un bois taillis, l'amiral de Coligny était revenu à la charge avec fureur dans l'espoir de délivrer Condé et de rompre les escadrons de Guise. Celui-ci l'attendait avec deux mille arquebusiers. La rencontre fut terrible ; la cavalerie du duc plia d'abord ; lui-même courut les plus grands dangers ; mais le feu des fantassins protégea le ralliement des escadrons et força l'amiral à mettre fin,

par une retraite régulière, à cette lutte acharnée qui durait depuis midi. D'ailleurs, ses reîtres allemands prétendirent que leurs pistolets avaient besoin de réparations, que leurs chevaux étaient déferrés, et qu'eux-mêmes préféraient se porter sur les riches abbayes du Berri, où ils pourraient recueillir, sans risque et sans danger, du butin pour leurs chariots.

Ainsi fut terminée cette mémorable bataille, que Montmorency avait failli perdre par son ineptie, et dont le gain demeura incontestablement au duc de Guise, le prudent capitaine. Elle décidait du sort de la France. Mais on ne prévoyait pas encore l'avenir, et l'arquebuse de Poltrot allait une fois encore tout remettre en question.

Dans cette journée, remplie par un drame sanglant dont les deux actes furent si opposés et le résultat si peu attendu, les réformés perdirent trois ou quatre mille hommes, la plus grande partie de leur artillerie, les enseignes de leur infanterie, et enfin leur général. Les pertes des catholiques n'étaient pas moins considérables, encore que le champ de bataille et la victoire leur demeurassent.

XV

LE SOIR DE LA BATAILLE.

Il faisait nuit noire lorsque le duc de Guise regagna ses campements.

Le petit plateau, entouré de palissades, où s'élevaient son pavillon et les tentes de ses officiers, était illuminé par l'ardente lueur de grands feux allumés sur divers points.

Les gentilshommes se reposaient, se chauffant à ces brasiers, et discourent insouciamment des péripéties de la journée.

M. de Guise ne s'arrêta qu'un instant pour féliciter ceux qu'il avait particulièrement distingués, et rentra chez lui.

Il se fit d'abord enlever l'armure pesante sous le poids de laquelle il étouffait ; il endossa une casaque de velours bleu, fourrée de zibeline, puis il se fit apporter un flacon de vin d'Espagne.

—Maintenant, dit-il à Varicarville, je suis un peu reposé, et je puis recevoir monsieur de Condé. Rude journée, mon ami ! . . . A vous nous perd beaucoup de monde ?

—Monseigneur sait que monsieur le maréchal a été tué ?

—Oui. Qu'on recherche ce Bobigny ; nous avons assez d'arbres par ici pour le pendre haut et court. . . Le pauvre maréchal aurait mieux fait de lui donner sa nièce, à ce robin coussu d'or. Et la Brassé ?

—Mort !

—Le duc de Nevers ?

—Il a eu la cuisse cassée. M. d'Annebaut est mort.

—Et tu es fallu mourir, mon brave Varicarville. . . .

—Mais notre ruse a bien réussi monsei-

gneur, car lorsque l'amiral vous vit apparaître à la fin de la journée, il s'écria, m'ont rapporté ses officiers. "Voici ce matois dont nous avons poursuivi l'ombre. Nous sommes perdus, la victoire va nous tomber des mains."

—Sait-on où s'est réfugié monsieur de Coligny ?

—Il gagne Neuville avec quelques pièces de canon : il prendra sans doute la direction de Beaugency.

—Nous le retrouverons ! Entends-tu la trompette ! . . . C'est d'Anville qui m'amène son prisonnier. . . . Mort de moi ! à pareille capture il faut faire honneur. Allons au devant de lui, Varicarville.

En effet, sur le plateau retentissant des fanfares, et la foule des gentilshommes se pressait sur le passage de M. de Montmorency d'Anville, qui cheminait escorté d'anspessades, et précédé à quatre pas du prince de Condé, petit homme bossu, blond, aux yeux bleus, à la paupière clignotante, qui portait néanmoins son infortune avec une grande majesté.

—Monsieur, dit le duc de Guise en s'avançant à la rencontre du prisonnier qu'il salua profondément, monsieur, je regrette d'avoir l'honneur de vous recevoir ici : il n'a pas tenu à moi que nous nous vissions autrement. . . .

—Et de plus près, l'interrompit Condé avec hauteur. Ne vous ai-je vu dans la mêlée, monsieur, et je voulais vous joindre. Vous auriez pu vous venger !

—Monsieur, je n'ai pas à me venger de vous ! Le sort des armes vous a été contraire ; je le déplorerais si je ne mettais au-dessus de l'intérêt de nos personnes, la grandeur et la prospérité de mon pays.

—Qu'allez-vous faire de moi ? demanda le prince un peu radouci, par le ton d'extrême déférence que prenait le Balafre en lui parlant.

—Monsieur, le roi décidera : je ne suis que son très-humble serviteur, et ne veux point me permettre de m'immiscer dans ses affaires de famille. Si vous daignez, monsieur, en attendant, accepter mon hospitalité, vous me ferez honneur. Je n'ai pas grand'chose ! Vos Allemands ont pillé mon argenterie et mes bagages. Mais il me reste un lit, et c'est le seul, je crois, qu'on trouverait dans le village. . . .

—Je l'accepte, dit gracieusement M. de Condé, dont le visage se dérida soudainement : je l'accepte, à la condition que nous le partagerons, mon cousin.

—Votre Altesse doit être fatiguée ; je vais donner l'ordre qu'on prépare son souper.

—Tout-à-l'heure, je vous prie. Nous nous assiérons à la même table, cousin, et ce sera la première fois depuis bien longtemps. Ce garçonnet que je vois à vos côtés n'est-il pas votre fils Joinville ?

—Oui, monseigneur. Henri, poursuivit le duc, en prenant l'enfant par la main sou-

venez-vous qu'il vous a été donné en ce jour si malheureux, de fléchir le genou devant un descendant du roi saint Louis. Triste exemple pour nos enfants ! reprit François en s'adressant à Louis de Bourbon. Ce n'est pas dans les rangs ennemis qu'il devraient admirer le courage et l'intrépidité de la grande race de nos rois. Ah ! monseigneur... comme il m'eût été plus doux de vous présenter mon fils au Louvre, où est votre place, aux côtés de Charles IX :

— Hélas ! répondit Condé avec mélancolie, cette place que j'avais sur les marches du trône, vous me l'avez prise aujourd'hui, mon cousin ! Nous y serons côte à côte, je l'espère, quand ce pays sera pacifié.

— Vous seriez donc disposé : . . .

— Nous causerons tantôt, reprit le prince en faisant un signe de la main. Pour l'instant, je ne veux point vous arracher à vos affaires, mon cher duc. Au soir d'une bataille... d'une victoire ! insista-t-il en se repronant, on a tant de choses à ordonner. Faites donc, je vous prie. Si vous le permettez—et si monsieur d'Anville le permet, ajouta Condé avec une nuance de raillerie, en se retournant vers le seigneur auquel il s'était rendu,—je m'entretiendrai quelques instants avec ceux de mes compagnons que je vois là-bas, fraternisant avec vos gentilshommes, et discutant, sans doute, de leur rançon. J'aurai grand'peine à négocier la mienne !

— Monseigneur est libre sur sa parole, dit M. d'Anville en s'inclinant. Et quant à la rançon de Son Altesse, elle sera celle qu'on nous demandera pour monsieur le connétable, mon père.

Le prince, ayant serré la main de François de Lorraine se dirigea vers un groupe de seigneurs huguenots, qu'entouraient les officiers de M. de Guise, et qui, noirs de poudre et de fumée, rouges de sang, buvaient en riant avec leurs ennemis, déployant cette verve élégante et cette politesse raffinée qu'on admirait alors à la cour des Valois.

Le duc entra dans sa tente, où il retrouva Varicarville. Les autres écuyers s'empressaient auprès de M. de Condé, et les pages, fatigués, jouaient au *passé-dix* pour se distraire, en attendant le souper.

— Varicarville, dit François, veillez à ce qu'on nous serve de bonne heure : envoie un courrier à Dreux, et qu'on rapporte tout ce qu'on trouvera de meilleur dans la ville : quand on a pour prisonnier de guerre un prince de sang royal, il faut le traiter en roi. Pour ce soir, tu prendras mon fils Henri sous ta tente.

— Et monseigneur prétend rester seul avec monsieur de Condé ?

— Crains-tu qu'il ne m'assassine ?... Vas !... le fer qui me doit tuer n'est pas encore forgé. Tu m'enverras Améric Nord'hù, ce mulâtre, mon nouvel écuyer, et tu ne laisseras entrer ici personne.

Varicarville obéit. Quelques instants plus tard, Coqueluchon pénétrait dans le pavillon

ducal, et, debout devant Guise, le regardant avec un fin sourire, attendait les ordres de son maître.

— Eh bien ! garçon, interrogea le duc en portant à ses lèvres un vaste hanap d'argent ciselé, que dis-tu de la journée ?

— Moi ? rien. Ce n'est pas mon métier d'apprécier les événements historiques.

— Tu es prudent !

— Quelquefois. Quand c'est mon intérêt, surtout.

— Je suppose que tu es content du résultat final ? Voici les huguenots en déroute...

— Parfaitement ! C'est une bonne journée pour la couronne de France. Elle est meilleure pour vous, repartit Coqueluchon, avec son rire silencieux.

— Baste ! Meilleure ?

— Hé ! ce me semble !

— Pourquoi donc ?

— Votre Altesse le demande ?

— Laissons-là mon Altesse, et parles franc.

— Est-ce la mode ? Depuis quand la franchise règne-t-elle en souveraine à la cour !... Votre Altesse commande, j'obéis. La journée est bonne pour le roi qu'elle délivre d'une poignée de sujets factieux. Elle est meilleure pour vous, qu'elle délivre de rivaux dangereux. Monsieur le connétable est prisonnier, c'est bien ! Le maréchal de Saint-André a été occis, c'est mieux... Vous voilà seul... Donc, vous voilà maître !... s'il vous plaît.

— Tu raisones juste, garçon ! répliqua froidement le Balafre. Montmorency et Saint-André sont là où je les voulais. Ton avis ?

— Sur quoi, monseigneur !

— Sur ce qu'il faut que je fasse.

— Heuh ! je ne sais.

— Encore !

— Tout doux ! ne vous fâchez pas : je suis donneur d'avis de mon métier. Eh bien !...

— Eh bien ?

— Les forgerons ont coutume de dire qu'il faut battre le fer quand il est chaud.

— De sorte que... .

— Si j'avais l'honneur d'être monsieur de Guise, je poursuivrais dare dare, l'épée dans les reins, monsieur l'amiral de Neuville à Beaugency et de Beaugency à Orléans.

— Comment sais-tu que Coligny marche sur Orléans ?

— C'est que je lui prête autant d'esprit que j'en ai. Où irait-il ?

— Connais-tu un certain capitaine d'aventures du nom de Poltrot de Méré ?

— Barbe de bouc ! s'écria le mulâtre, c'est celui qui buvait au cabaret de la *Boine Femme*, le soir où nous y fûmes... Et le capitaine Bonnegarde, que je navrai le même soir d'un grand coup d'épée, me recommanda, en mourant, de le serrer de près. Cet homme en veut à votre vie, monseigneur.

— En vérité, reprit Guise en souriant, on dirait que je suis à l'agonie, à vous entendre tous : on ne tue pas un Guise sans que cela fasse du bruit !

—Cela fera du bruit, monseigneur ! Il y en a tant de par le monde, qu'un peu plus un peu moins....

—Ce Méré, poursuivit le duc d'un ton sérieux, a combattu près de moi tout le jour, et j'ai cru, un moment, m'apercevoir d'une distraction : il fondait sur moi l'épée haute, me prenant pour un huguenot.

—Vous voyez bien !

—To tairas-tu, bavard ? Il a disparu ce soir, et je voudrais savoir où il est allé.

—A la suite de monsieur l'amiral.

—On prouve ces choses-là, quand on les avance ?

—Que monseigneur me fasse donner un cheval frais....

—Moins de zèle, ami Nord'hà ! Le zèle excessif gâte les bons serviteurs.

—Alors ?

—Alors, tu vas, en effet, prendre un cheval frais et te mettre à la poursuite de monsieur l'amiral, ou plutôt de ce Poltrot. Il y a cent pistoles dans cette bourse... Tu trouveras quelque part un habit moins reluisant que ta casaque jaune et ton collet cramoisi. Je te donne congé d'aller où tu voudras, seulement....

—Seulement ! interrogea Coqueluchon dont les regards pétillaient d'intelligence.

—Si tu rejoins l'amiral, saches ce qu'il fait, où il va, ses projets, ses plans, ses accointances. Et si le Poltrot est mêlé à tout cela, reviens me le dire.

—Où, monseigneur ?

—Oh ! tout près d'Orléans : j'y serai bientôt.

—J'ai compris, dit hardiment Coqueluchon.

—Par la messe ! répondit le Balafre en riant, t'en aurais-je tant dégoisé si je n'avais compris que tu comprendrais ? Au revoir, garçon.

Coqueluchon baisa la main que lui tendait M. de Guise et part aussitôt.

Le duc vint au sud de la tente, et de là, cria très-haut :

—Villegomblain !

Le jeune homme, assis sur une souche de frêne, près d'un grand feu rêvait. Il leva la tête en s'entendant appeler, et reconnaissant qui l'appelait, se hâta.

—Venez ça, Villegomblain. Seriez-vous fâché de retourner à Paris, mon ami ? demanda François en souriant.

—Fâché ! répéta le jeune homme en tréssaillant.

—Faisons chacun nos affaires, reprit le duc avec sa cordiale bonhomie. Vous allez partir sur le champ pour Paris, Villegomblain, et vous rapporterez à madame la reine-mère ce que vous avez vu éans aujourd'hui. Voici une lettre pour Sa Majesté : quand votre mission sera remplie, vous irez saluer de ma part mon compère l'armurier Eugèr-rand l'Hermitte, et vous direz à sa fille, demoiselle Agnès, que je vous donne une de mes compagnies à commander.....

—Oh ! exclama le jeune homme, suffoqué par la joie.

—Cela intéressera l'un et l'autre, si je ne me trompe. Je vous autorise à mettre quarante-huit heures à expliquer à demoiselle Agnès comment il se fait qu'on parte page et qu'on revienne capitaine. Allez et faites diligence !

Ivres de joie, Sidoine prit la lettre que lui présentait M. de Guise, l'enferma sous son pourpoint qu'il boutonna rapidement, et sortit aussitôt de la tente, huant M. de Rostaing qui y entra.

—Rostaing, dit le duc à celui-ci, vite, vite à cheval, et que dans huit jours je sache par où l'on puisse attaquer Orléans, et quels sont les meilleurs moyens d'y entrer, car le bon Dieu ne fera pas de miracle pour nous comme il le fit pour Jeanne d'Arc, et je veux qu'Orléans soit au roi... Et maintenant vois si le maître-queux a quelque chose sur ses fourneaux car je défaille, et monsieur de Condé, tout captif qu'il est, soupèra volontiers.

Aux palissades, Coqueluchon, Villegomblain et Rostaing, peu d'instants plus tard, sellaient leurs chevaux, tout près les uns des autres.

—Hé ! monsieur Améric, dit le capitaine, vous parlez donc ?

—Oui, répliqua le mulâtre, je vais me promener du côté de je ne sais où, prendre l'air, comme on dit.

—Hum ! resserrez la boucle de votre sangle.

—Et vous, monsieur de Rostaing ?

—Moi je m'ennuie, et fantaisie m'a pris de chevaucher à travers la forêt.

—Bonne idée ! Et toi, Sidoine !

—Oh ! moi je vais à Paris, faire mettre une broderie à mon justaucorps ; ces brutes de réformés ont déchiré celle-ci. On tâte les gens, on ne les déshabille pas !

—Eh bien ! reprit Coqueluchon en riant sous sa capote, bonne promenade, monsieur de Rostaing, et prenez garde de rencontrer des loups !

—Amuse-toi de ton mieux, Coqueluchon, dit à son tour Sidoine, et si tu trouves en ton chemin quelque cimetière un peu gai, note-le en ce qui te reste de cervelle, nous y porterons ce pauvre Guérizac si par hasard on retrouve son cadavre.

—Bon voyage, monsieur de Villegomblain, s'écria Rostaing, et tâchez de nous dire à votre retour, si les crevés se font en satin rose ou en soie blanche, et si l'on porte des fraises gauderonnées ou des collets rabattus à l'italienne.

Sur quoi rassemblant les rênes de la main droite, et piquant des deux, chacun s'élança sur un chemin différent.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

(A continuer.)

BLONDE ET BRUNE.

(CONTE BRETON.)



Il y avait autrefois au pays de Bretagne deux jeunes sœurs, pauvres toutes deux, mais toutes deux bonnes et belles.

L'une se nommait Annik, l'autre se nommait Reine.

Reine avait de grands yeux noirs d'où jaillissaient des étincelles, et, sur son front haut et fier, s'enroulaient en diadème deux nattes plus noires que ses yeux.

Annik avait un regard doux et rêveur qui vous allait à l'âme, et une chevelure dorée que le souffle de la brise faisait retomber, tout bouclée, sur sa colerette de toile.

En menant paître les troupeaux des riches fermiers de Kervelis, que faisaient-elles toutes deux !

Annik tournait sans relâche un fuseau léger, qui se chargeait d'un fil fin et uni, que les métayers employaient de préférence à tout autre.

Reine, la brune Reine, qui ne rêvait qu'affinets et toilette et qui eût voulu devenir riche afin de se parer à son aise, s'assoyait sur l'herbe fleurie, aux côtés d'Annik, et essayait de mille façons différentes d'embellir ses pauvres habits. Elle tressait des guirlandes qu'elle disposait en festons tout autour de sa jupe en rayures, elle retirait sa petite coiffe bretonne et jetait à profusion parmi ses belles tresses noires des touffes de bruyères, de bluets ou de coquelicots.

Annik la regardait souriante : parfois, pour mieux l'admirer, elle déposait son fuseau.

— Que tu es belle, ma Reine ! s'écriait-elle avec ravissement. Sous ces fleurs, tes beaux cheveux ont plus d'éclat, on te prendrait pour une grande dame.

— Et les tiens, ma douce Annik, étincellent au soleil, ils mettent autour de ton front un cercle d'or qui te fait ressembler aux saintes devant lesquelles nous prions à l'église de Kervelis.

— Oh ! reprenait Annik, c'est pour me consoler que tu dis cela, Reine. Mais, rassure-toi, va, sœur, cela ne me fait pas de peine de penser que de nous deux, tu es la plus belle.

Reine souriait avec orgueil et conrait se pencher à la fontaine voisine. A sa manière, l'eau limpide et claire dans laquelle la jeune fille voyait se refléter son image, lui disait sans doute : *Tu es la plus belle !* car Reine, en revenant de la fontaine, bondissait sur

l'herbe et battait joyeusement des mains, comme une folle qu'elle était. Et Annik, que sa tendresse pour sa sœur avenglait, trouvait que cette animation l'embellissait encore.

II

Un dimanche, Annik et Reine, au sortir de la messe, se croisèrent avec Yves Lobosec, le riche meunier de Pelliven.

Yves regarda Annik, puis Reine, et une naïve animation se peignit sur ses traits.

Reine, ce jour-là, était bien belle. Elle avait revêtu ses plus coquets habits et ajouté à sa toilette les colifichets dont Annik, à force de travail, était parvenue à réunir le prix. En longeant la haie du sentier qui conduisait à l'église, Annik avait cueilli une églantine, encore humide de la rosée de la nuit, elle l'avait placée à son corsage : c'était toute sa parure.

— Comme Yves Lobosec a embelli durant les quelques années qu'il a passées loin de nous, dit Reine à sa sœur.

— Oui, répliqua faiblement Annik.

— Au regard qu'il a jeté sur nous en passant, j'ai compris qu'il en pensait autant de nous, reprit Reine.

— De toi, sœur, dit Annik.

A partir de ce moment, je ne sais si Reine et Annik revirent le beau meunier, mais elle n'en parlèrent plus. Peut-être l'avaient-elles oubliés !

III

Un bruit terrible qui remplit de stupeur les habitants de Kervelis se répandit soudain dans le pays.

Pendant une violente tempête, plusieurs barques avaient été jetées à la côte, les pêcheurs qui les montaient n'avaient pas reparu. Ce fut une grande désolation. On voyait errer sur le rivage des femmes, des enfants versant des larmes amères, et demandant à grands cris ceux qu'ils ne devaient plus revoir, mais la mer, encore agitée par un vent furieux, leur répondait seule d'une voix sourde qu'il ne restait plus d'espoir ! Et quand vint la nuit noire et profonde, à travers les rafales du vent et le bruit lointain des vagues, on entendait s'élever des plaintes et des sanglots déchirants. Cette pauvre mère, dont les enfants se pressent autour d'elle pour se disputer le dernier morceau de pain qu'elle pourra leur donner ! Oh, qu'elle souffre ! Chose affreuse, parfois elle se demande s'il ne vaudrait pas mieux les voir couchés tous sous la terre du cimetière que livrés à de tels tourments. Du moins, le lendemain, ils se réveilleraient beaux anges là-haut, et leurs petits visages pâles seraient colorés par les roses du paradis...

Voici donc qu'à Kervelis, la misère s'en vint prendre possession de plus d'une demeure qui avait jadis abrité cette aisance

douce et joyeuse qui est le fruit du travail.

Les dernières ressources, péniblement amassées, s'épuisèrent, un jour vint où les dernières provisions de la huche s'épuisèrent aussi.

Il fallut mendier.

Quelques bonnes âmes s'émurent de pitié à la vue de ces femmes en deuil, traînant après elles des pauvres orphelins, et qui allaient, en dévorant leurs larmes, solliciter sur un seuil plus fortuné, une aumône qu'elles n'eussent jamais refusé, au temps prospère, au mendiant ou au pèlerin.

On résolut de faire pour les tristes veuves une quête générale, et ce fut à qui s'offrirait pour parcourir le pays. Il y a bien des cœurs généreux dans notre Bretagne. On y sert fidèlement le bon Dieu, et on y chérit les pauvres. Ah ! puissent la charité et la foi ne pas s'éteindre de sitôt dans notre bien-aimé pays !

IV.

Reine et Annik étaient seules dans leur petite chaumière ; elles se disposaient à partir pour les champs.

Annik garnissait sa quenouille, et Reine, placée devant un petit miroir, achevait de nater ses beaux cheveux, dont elle ne se lassait pas d'admirer la souplesse.

— Coquette ! murmura Annik avec un sourire qui corrigeait la rudesse de ce reproche.

— Coquette, toi-même, Annik, répliqua brusquement Reine. Autrefois tu te contentais de passer le peigne dans ta chevelure blonde qui se bouclait d'elle-même, maintenant, je te vois, chaque matin, rouler sous tes doigts ces anneaux qui s'échappent de ta coiffe, abondants et pressés. Autrefois, j'étais la seule à me regarder dans les miroirs et dans l'eau des fontaines, maintenant Annik tu fais comme moi. Pourquoi as-tu ôté de ton chapelet la croix bénite que te donna notre mère, et l'as-tu suspendue à ton cou par un ruban noir ? Pourquoi attaches-tu, soir et matin, à ton corsage une fleur d'églaïtier, si ce n'est que, dans ta pensée, cette fleur te rend plus belle ? Non, tu n'étais pas coquette, Annik ; mais tu l'es devenue, et tu n'as rien à me reprocher.

Ces paroles firent poindre une larme dans les yeux d'Annik. Reine n'y prit pas garde. Elle retourna à son miroir, mais son front était sombre et boudeur, elle se trouva presque laide.

V.

Annik passait sa quenouille dans la chambrière de ruban éclatant retenue par une épingle à son casquin rouge. Reine élargissait le plus qu'elle le pouvait du bout de ses doigts mignons ses épaisses tresses brunes. Les deux sœurs ne se parlaient plus.

Un troisième personnage entra sans céré-

monie et salua les jeunes filles d'un bonjour amical.

C'était une femme dont la mise, quoique fort simple, annonçait une personne d'une condition distinguée. Elle tenait à la main une bourse brodée qu'elle tendit aux deux jeunes filles.

— N'avez-vous rien à donner pour les pauvres familles des naufragés, mes chères enfants ? dit-elle.

Annik et Reine étaient toutes deux charitables et bonnes, elles se regardèrent avec consternation.

— Mademoiselle Odile sait bien que nous sommes nous-mêmes bien pauvres, dit Reine, qui se remit la première de son trouble ; nous ne gagnons notre vie qu'en louant nos bras aux paysans qui nous emploient dans leurs fermes, ou nous envoient par les prairies garder leurs troupeaux.

— Si, du moins, ce lin était filé, dit Annik jetant un triste regard vers sa quenouille dont elle roulait distraitemment le fuseau.

— Vous ne manquez de rien, vous, pourtant, dit Mlle. Odile d'un ton qui se faisait sévère ; on remarque même ici bien des inutilités... Notre Maître nous a pourtant donné l'exemple du dénuement... Que ne vendez-vous cette croix d'or, Annik ? C'est plus par coquetterie que par dévotion que vous la portez.

— C'est ma mère qui me l'a donnée et ma mère n'est plus, dit Annik d'une voix mal assurée.

Mais déjà Mlle. Odile s'était tournée vers Reine.

— Les beaux cheveux ! s'écria-t-elle. Ceux qui viennent au pays de Bretagne acheter les chevelures des jeunes filles pour les revendre aux grandes dames de Paris, les paieraient une fortune.

Je ne veux pas vendre mes cheveux, s'écria la jeune fille toute tremblante.

Et, arrachant vivement ses nattes des mains de la quêteuse, elle s'enfuit vers l'extrémité de la chambre.

— Oh ! dit-elle, comme je serai laide dépouillée de mes cheveux ! Yves Loboëc ne me reconnaîtrait pas.

— Les meilleures âmes ne savent plus faire de sacrifice, murmura Mlle. Odile ; la charité est morte.

Annik se rapprocha timidement.

— Mademoiselle, trouvez-vous que mes cheveux à moi soient beaux ? demanda-t-elle en enlevant rapidement sa coiffe de toile et en soulevant d'une main tremblante les flots de ses boucles blondes.

— Oui, certes, ils sont beaux dit la vieille demoiselle dont la physionomie se radoucit aussitôt, car elle devina ce qu'allait faire Annik. Mais pour elle qui dépensait toute sa petite fortune en bonnes œuvres, elle ne comprenait pas qu'on reculât devant un sacrifice quelconque pour faire un peu de bien et, selon elle, c'était un bien petit sacrifice que celui de quelques boucles de cheveux.

Cependant la bonne volonté de la jeune fille la toucha.

Annik prit sur une table voisine une paire de ciseaux et les presenta à la quêteuse.

— Coupez, dit elle, s'efforçant d'assurer sa voix.

D'un bond, Reine fut près de sa sœur

— Je ne veux pas ! allait-elle s'écrier.

Mais une mauvaise pensée vint comprimer son élan fraternel.

— Cette fois, je serai vraiment la plus belle, se dit-elle.

Les boucles dorées s'abattirent sous les ciseaux de l'impitoyable quêteuse, pas une mèche ne trouva grâce devant eux.

— Ce sacrifice vous sera méritoire devant Dieu, Annik, dit Mlle. Odile se retirant chargée de son soyeux trophée.

Reine sentit un remords lui étreindre le cœur à la vue de sa sœur dont les cheveux, coupés un peu au-dessous de l'oreille, ondu-laient légèrement sur les tempes mais restaient plaqués le long de la figure à laquelle ils donnaient un aspect des plus singuliers.

— Ma pauvre sœur ! fit Reine.

— Je suis laide, n'est-ce pas, dit Annik, qui cachait une larme derrière un sourire. Que veux-tu, sœur, nous ne pouvions pas faire l'aumône autrement. Mes cheveux pousseront, et, en attendant, je songerai, pour me consoler, aux pauvres à qui ils auront donné du pain. Sous ma coiffe, du reste, cela paraîtra peu ; seulement je ne pourrai pas faire de chignon comme les autres jeunes filles du pays.

VI

Le lendemain était un jour de fête, les deux sœurs n'allèrent pas aux champs.

Grand fut leur étonnement en voyant entrer dans leur cabane Yves Lebosec, le riche meunier. Après quelque préambule il expliqua le sujet de sa visite.

— Je n'ai dans le monde ni parents ni ami, ni rien qui m'attache à la terre et je viens vous demander, Reine et Annik ; à l'une de vous de devenir ma femme, à l'autre d'être ma sœur. Le voulez-vous, dites ? J'ai quelque fortune et je ne suis pas un méchant garçon.

Reine et Annik gardèrent le silence. Elles attendaient qu'Yves s'expliquât plus clairement.

Son regard franc et joyeux alla tout droit vers Reine, le jeune homme fit un pas de son côté mais il s'arrêta soudain. Ses yeux venaient de rencontrer la figure douce et mélancolique d'Annik qui, à ce moment, était dépouillée de sa petite coiffe bretonne. Yves crut la voir pour la première fois.

— Est-ce bien vous Annik ? dit-il.

— Oui, c'est moi, Yves, vous ne me reconnaissez pas avec mes cheveux coupés comme ceux d'un garçon ?

— C'est donc vous qui... hier !... Ah ! Annik, c'est bien ce que vous avez fait là... Voulez-vous devenir ma femme !

Annik, avant de répondre, se tourna vers Reine. Reine avait les larmes plein les yeux et le front empreint de tristesse ; mais elle avait aussi un air de douceur qui ne lui était pas habituel.

Elle s'approcha des deux jeunes gens, et avant qu'ils eussent eu le temps de prononcer une seule parole, elle mit la main d'Annik dans la main d'Yves.

— Vous avez bien fait de la choisir, Yves, dit-elle, car elle vaut mieux que moi et sûrement, elle est plus belle. Regardez-là !

Le soleil précipitait ses rayons à travers l'étroite fenêtre de la chaumière. Le visage d'Annik, placé dans la partie du logis qu'ils illuminaient, rayonnait d'un doux éclat, et ces mille petits cheveux rebelles qui voltigeaient autour des têtes bouclées mettait sur son front un nimbe de l'or le plus pur.

Reine se jeta dans les bras de sa sœur.

— Oh ! oui, tu es belle et bonne comme les saintes des images pieuses, et Mlle. Odile avait bien raison de dire que ta bonne action te porterait bonheur.

Annik a épousé Yves, ses cheveux sont revenus plus abondants et plus bouclés que jamais. Reine n'est plus coquette, toutefois elle assure qu'elle ne pourrait jamais se résigner à faire ce qu'a fait sa sœur. Du reste toutes deux sont assez riches aujourd'hui pour soulager les infortunes qui les entourent sans être obligés de livrer leurs têtes aux ciseaux d'une impitoyable quêteuse.

Reine est aussi bonne que sa sœur. Elles sont toutes deux si charitables, si généreuses, que leurs deux noms, également aimés et également bénis, ne sont jamais oubliés dans les prières de tous ceux qu'elles ont déjà consolés.

GABRIELLE D'ÉTHAMPES.

Pensees sur l'oisivete.

L'oisif est tout prêt à s'aigrir aux moindres incidents qui se produisent autour de lui ; l'homme actif ne s'en aperçoit pas, ou il en fait peu de cas.

De quoi vais-je être malade aujourd'hui ?
— Telle est la question que se pose volontiers l'homme oisif.

L'oisiveté émousse la sensibilité de l'homme pour les nobles causes : il faut des extravagances pour émouvoir un oisif.

L'oisif plaint les hommes actifs qui sont autour de lui, et les croit malheureux : ceux-ci sont contents, pendant que lui-même est dévoré par l'ennui.

Sciences Sacrees.

[Pour l'Album des Familles.]

LA CREATION⁽¹⁾



L'HOMME sur la terre ayant une mission toute spéciale à remplir, avant d'entrer dans l'immensité de son éternité, doit considérer attentivement ce qu'il est. Rien n'est plus propre à le lui faire comprendre que les réflexions qu'il peut faire sur l'origine de toutes choses, la création du monde, ce phénomène que l'esprit humain admire, sans ne jamais pouvoir se l'expliquer.

Si nous examinons un instant le monde et tout ce qu'il renferme, nous sommes naturellement portés à nous demander à nous-mêmes, quel est l'auteur de cet Univers si bien formé et de l'ordre qui y préside.

L'erreur a voulu nous l'apprendre. Un grand nombre d'hommes, se décorant du titre fastueux de philosophes, ont prétendu que le monde est éternel ; qu'aucun pouvoir ne le gouverne, et, en un mot, qu'il n'y a aucune Providence.

Epicure, aussi faux dans ses principes que ridicule dans leurs conséquences, explique l'origine du monde en disant que de toute éternité les atomes étaient agités dans un vide immense, que leurs mouvements irréguliers et leurs formes diverses les firent accrocher les uns aux autres, et qu'ils formèrent ainsi les corps dont le monde est composé.

Plusieurs autres philosophes ont cherché, dans le vague de leur imagination, la cause de cet admirable univers, mais c'est en portant nos regards sur les écrits de Moïse que nous reconnaissons la faiblesse de l'esprit humain abandonné à lui-même.

Comment ne pas apercevoir dans ce patriarche de la révélation, les signes éclatants de sa mission divine ?

Il domine au-dessus des générations comme une colonne impérissable de la vérité. Touchés de la beauté et de la fidélité de ses écrits, la foi religieuse triomphe, et frappée de leur lumière, l'incrédulité chancelle.

Si nous élevons nos regards vers le ciel, nous apercevons une infinité d'étoiles brillantes qui président à la nuit comme au jour et nous sommes forcés d'admirer leurs mouvements et leurs révolutions ; si nous les abais-

sous vers la terre, cette foule d'animaux, ces plantes, ces métaux, tous nous étonnent et nous jettent dans l'admiration. Si nous considérons l'homme lui-même, ce chef-d'œuvre de la puissance divine, ce corps si bien fait, ces organes, ces viscères, ce sang qui coule dans ses veines, cette force d'âme qui médite sur le passé et qui, quelques fois, prévoit même l'avenir ; si depuis les anges que Dieu forma dans le ciel, nous descendons jusqu'au dernier des moucheron, jusqu'au plus petits des atomes, nous ne voyons partout que grandeur, merveilles et harmonie. C'est alors que nous sommes obligés de nous écrier avec Saint-Augustin :

Creavit Deus angelos in celis, in terra vermiculos, nec major in illis, nec minor in istis. Dieu créa les anges dans le ciel, les vermineux sur la terre, et sa grandeur ne se manifeste pas moins dans les uns que dans les autres.

* * *

Dans les cinq livres qui forment le Pentateuque, Moïse nous a transmis les détails de la création ; mais comme il n'assigne au monde qu'environ cinq mille ans d'antiquité avant la naissance de Jésus-Christ, plusieurs ont rejeté ces écrits comme faux et ont prétendu que le monde existe depuis des myriades d'années.

Les principales objections qui sont dirigées contre les écrits de ce saint patriarche, sont que les premiers qui ont étudié la géologie ont constaté que la couche primaire du globe terrestre ne contient que du granit, sans aucun mélange de pierre calcaire ; que la couche secondaire s'est formée par le mélange et le limon des restes de certains animaux, de poissons et de coquilles, et qu'enfin l'autre couche s'est ensuite formée. On prétend qu'il a fallu des millions d'années pour cette composition et cette décomposition de matières et l'on croit avec cela renverser un monument aussi solide que la Pentateuque.

On oppose encore aux écrits de Moïse la haute antiquité des Egyptiens et les nombreuses dynasties de rois qui ont gouverné ce peuple.

Les premiers astronomes Egyptiens donnent aussi au monde une antiquité prodigieuse et deux zodiaques, qui ont été trouvés au milieu des ruines de Denderah, dans un temple qui paraissait être un modèle d'architecture Egyptienne, furent un vrai triomphe pour les incrédules, car on prétendait y lire que le monde existait depuis plus de quinze mille ans. Mais au milieu de cette joie presque universelle de l'impiété, où l'on ne daignait plus répondre aux meilleurs arguments que par de fades railleries, Champollion le Jeune, dont le nom seul fait l'éloge, vint ouvrir les yeux à cette multitude aveugle et démontra que ces zodiaques étaient du temps des Empereurs Romains. A la première objection nous pouvons répondre

(1) Conférence, par A. L. Desaulniers, Ecr., des Trois-Rivières.

qu'elle n'est point du tout contre le récit de Moïse, qui fait clairement entendre qu'il ne parle pas de l'homme, en n'assignant au monde que cinq mille ans d'antiquité, car par ces mots : *In principio Deus creavit celum et terram*, dans le commencement Dieu fit le ciel et la terre, il nous transporte en imagination bien avant la création de l'homme. Nous pouvons donc dire avec un écrivain célèbre, que les incrédules, en fouillant les entrailles de la terre pour chercher des armes contre la révélation, n'ont trouvé que ce qui est écrit à la première page du premier volume du premier des livres.

En vain Manéthon, écrivant pour ainsi dire sous la dictée de Ptolémée Philadelphe, suppose-t-il, pour discrediter le récit de Moïse, une longue dynastie de rois Egyptiens qui se succédaient les uns aux autres, car l'étude de l'histoire de ce peuple démontre clairement qu'ils ont presque tous existé en même temps et non successivement.

Les zodiacques dont j'ai parlé ne furent qu'un triomphe momentané pour les incrédules qui prétendaient donner un démenti au récit de Moïse. Dieu infiniment provident, ne pouvait permettre que les écrits de son serviteur fussent ainsi méconnus et calomniés. Champollion le Jeune pénétra en Egypte et, après des travaux incroyables, il peut lire ces vieilles hiéroglyphes, et annoncer et démontrer à la France entière, attentive à son retour, que leur antiquité tant pônée, ne remontait qu'au règne de Tiber ou de Néron.

On prétendait encore que Moïse s'est contredit en disant que la terre était couverte de ténèbres et qu'au premier jour Dieu fit la lumière, tandis qu'il ne parle du soleil qu'au quatrième jour ; mais on ne fit pas attention que la saine physique considère la lumière comme un corps existant entièrement séparé du soleil. Cette lumière, dit-il, était répandue autour de toute la terre encore toute couverte d'eaux qui commencèrent à se dessécher.

D'ailleurs les jours dont parle Moïse peuvent être bien différents et beaucoup plus longs que nos jours, qui consistent dans le tour que fait la terre sur elle-même dans un espace de temps marqué, et le mot employé dans le récit de Moïse ne signifie rien autre chose en Hébreux, qu'un certain espace de temps, de sorte que les six jours de la création peuvent désigner plusieurs années. C'est ainsi qu'on peut répondre aux partisans de l'incrédulité qui prétendent convaincre Moïse d'ignorance à force de se tromper eux-mêmes.

Au second jour, Dieu fit le firmament, c'est-à-dire cet immense étendue d'air qui enveloppe la terre et dans laquelle nous voyons le soleil, la lune, les planètes et les étoiles.

Rien n'est plus beau que le firmament

pendant une belle nuit claire. Notre œil se fatigue, sans cesser de contempler et d'admirer cette innombrable multitude de globes célestes, dont l'éclat est plus éblouissant que celui des plus beaux diamants.

Cette terre que nous habitons, ce globe qui nous paraît si considérable, dont la moindre partie, un petit royaume et même un petit domaine, sont souvent acheté au prix de tant de sacrifices, n'est cependant que la quatorzième millième partie du soleil, dont elle est éloignée d'environ trente quatre millions de lieues, de sorte qu'un boulet lancé avec la vitesse de trois lieues par minute, mettrait vingt cinq ans à franchir cet espace. Cependant cette grande distance n'est encore pour ainsi dire qu'un point comparée au vide immense qui reste encore au delà de ce corps lumineux.

Notre imagination suppose et suppose encore et finit par se perdre dans un vide infini qui s'étend bien au delà des étoiles fixes les plus éloignées.

Qu'est-ce donc que l'homme comparé à ces globes ? Il n'est pas même un point, à peine est-il un atôme. Qu'il est petit cet être qui se croit si grand, quelques fois parce qu'il a quelques pouces de plus en longueur que son semblable, ou parce qu'il possède quelques qualités que le créateur ne lui a accordées que pour lui en faire rendre un jour un compte exact et rigoureux.

Pendant le créateur, du haut de son trône, le considère et l'aime, et il ne tombe pas un cheveu de sa tête sans sa permission.

Dieu, en formant le firmament, sépara les eaux supérieures des eaux inférieures. Les eaux supérieures forment ce qu'on appelle l'atmosphère de notre globe, l'air répandu autour de la terre, qui forme une masse d'environ une lieue et demie, qui est composé de gaz oxigène, azote et d'une petite partie d'acide carbonique, et qui est le principe de la vie animale et même de la vie végétale.

Dieu, toujours admirable dans ses œuvres, a voulu que l'air, fluide très pesant, au lieu d'être incommode à l'homme, par son poids, lui fut agréable, utile et même nécessaire.

Bien au-delà de notre atmosphère nous apercevons ces globes innombrables lancés dans l'espace, ce nombre d'étoiles dont l'œil le plus perçant ne voit pas la millième partie. Plusieurs astronomes prétendent que la voie Lactée n'est qu'une multitude d'étoiles placées à une distance si éloignée, qu'elles ne paraissent être qu'un léger nuage blanc.

L'air, en demeurant toujours le même, serait devenu malsain et nous aurait incommode, mais par un mouvement d'un pôle à l'autre, son choc et son électricité font naître quelques fois la pluie ou la neige qui le purifie et le rendent plus salubre.

Le serein, la rosée, le vent, la tempête, tout donc a son utilité et concourt d'une manière particulière au bien, à la santé et à la conservation de l'homme.

Quoique la pesanteur d'un pied cube d'air

soit de soixante-et-dix livres, et qu'un homme de taille ordinaire supporte continuellement un poids de 33,600 livres, cette énorme pesanteur ne se fait pourtant pas sentir, parce que la pesanteur de l'air atmosphérique pousse en tous sens, à la manière des liquides, et que ce poids est d'ailleurs contrebalancé par la densité des fluides et des liquides qui entrent dans l'organisation de l'homme.

* * *

Le troisième jour, Dieu sépara la terre d'avec les eaux ; il commanda au lit de la mer de se former, et la terre s'abassa à l'endroit où les eaux devaient se rassembler et de chaque côté parut la terre ferme. L'écriture dit qu'elle était alors aride et ne présentait qu'une surface dépouillée de verdure et de toute sorte d'ornements, et Dieu, pour la rendre agréable et même utile à l'homme, la couvrit de verdure, fit croître des arbres, les multiplia, leur fit porter des fruits et des semences pour l'agrément et l'utilité du genre humain.

Cependant cette immense étendue d'eau qui se trouve dans les mers, les fleuves et les rivières, et qui couvre les deux tiers du globe, si elle était demeurée stagnante, se serait sans doute corrompue, et pour obvier à cet inconvénient, un sel abondant répandu dans les mers en rend les eaux beaucoup plus limpides et s'oppose à leur corruption.

La limpidité des eaux est telle que quelques fois l'on peut apercevoir de petits objets à plusieurs brasses de profondeur.

La mer est remplie d'une immense quantité de poissons de toute espèce, qui servent à la nourriture de l'homme et à d'autres fins ; tous les ans on tire de son sein des milliers et des milliers de poissons et tous les ans des centaines de vaisseaux vont sur les côtes de Terre-Neuve et ailleurs s'encombrer de ces habitants des eaux, pour les distribuer à tous les peuples, sans cependant ne jamais en diminuer le nombre. Un autre phénomène non moins admirable, est le flux et le reflux de la mer, qui s'effectue continuellement, dans un temps marqué ; toutes les six heures, l'eau s'élève et s'abaisse et laisse quelques fois à sec des espaces de deux ou trois lieues qu'elle recouvre ensuite pour les abandonner de nouveau.

Dans quelques baies, telle que celle de Fondy, elle s'élève jusqu'à la hauteur de soixante pieds, de sorte que de gros vaisseaux qui y voguent en pleine liberté, se trouvent littéralement à sec après quelques heures ; mais dans d'autres mers comme dans la Méditerranée, ces changements sont beaucoup moins considérables. Le flux et le reflux produisent des courants contraires qui sont d'un grand avantage pour la navigation quand on veut remonter les fleuves, et produisant aussi quelques effets sur les eaux pour les conserver exemptes de corruption.

La grandeur, la sagesse et la providence

de Dieu ne se manifestent pas moins dans les arbres, les plantes et les herbes que dans les autres choses, et avant de créer l'homme il voulut couvrir de verdure la terre qui était encore aride et déserte. La production est vraiment admirable, une petite graine renferme dans son sein le germe d'une grande plante et quelques fois d'un gros arbre.

Cette graine souvent seule, abandonnée, foulée aux pieds, semble annoncer tous les symptômes d'une mort prochaine ; mais la Providence veille sur elle, une goutte d'eau vient la rafraîchir, elle prend de la vigueur, un germe se forme, croît et s'allonge et la tige d'une plante paraît ; elle grandit, nourrie par les sucs qu'elle tire de ses racines, et des nœuds se forment de distance en distance pour lui donner plus de force et le soutenir. Bientôt apparaissent des feuilles dont la beauté et la régularité étonnent notre imagination. La partie supérieure de ces feuilles est très-unie afin de mieux absorber les rayons du soleil qui tombent sur sa surface ; au contraire la partie qui regarde la terre est couverte d'une espèce de cheveux qui sont troués et attirent la fraîcheur et les gaz qui doivent vivifier cette plante.

Telle est la rose qui, après quelque temps, forme un bouton renfermant dans son sein l'embryon qui doit produire de nouvelles fleurs. Ce bouton grossit, la première écorce se fend, les feuilles s'ouvrent peu à peu, communiquent un souffle d'air à l'embryon et lors que l'heure est arrivée, la rose s'épanouit.

Plus tard la fleur commence à s'incliner vers la terre comme pour dire un dernier adieu et annoncer qu'elle est au bout de sa carrière, puis elle meurt ; la graine tombe et l'année suivante elle commence encore à produire de nouvelles plantes. Jamais les plus riches parures des monarques de la terre n'ont égalé l'éclat du velour délicat de la pensée. On s'étonne, en examinant la structure de la fleur du chardon ; cette plante qui paraît si horrible et si nuisible, se charge d'un duvet très-léger qui est transporté par le vent sur toutes les parties de la terre. Mais enfin, laissons là toutes ces merveilles dont les détails sont infinis.

* * *

Le quatrième jour, Dieu voulut que le globe terrestre sortit des ténèbres où il était enseveli ; il commanda au soleil de paraître et cette masse rayonnante se fixa dans l'espace et commença à communiquer sa lumière et sa chaleur à la terre, qui tourne autour du soleil et lui présente alternativement ses côtés opposés et amène ainsi le jour et la nuit dans l'espace de temps qu'il lui faut pour faire un tour sur elle-même, ayant en même temps un autre mouvement dont la révolution ne s'opère que dans le cours d'une année.

Le volume du soleil est d'environ un mil-

lion trois cent mille fois celui de la terre.

Lorsqu'on examine le soleil avec de puissants télescopes, garnis de verres fortement colorés pour préserver la vue contre l'ardeur de ses rayons, on observe fréquemment à sa surface, dans une région qui ne s'étend guère qu'à trente degrés de part et d'autre de l'équateur solaire, des taches obscures entourées d'une sorte de bordure moins sombre appelée *pénombre*.

Ces taches du soleil ne sont pas permanentes. D'un jour à l'autre et même d'heure en heure elles semblent s'élargir ou se resserrer, changer de forme, puis disparaître tout-à-fait, ou reparaître dans d'autres parties de la surface où il n'y en avait pas auparavant.

Herschel paraît expliquer d'une manière assez satisfaisante les diverses apparences que présentent les taches du soleil. Il suppose que cet astre se compose d'un noyau solide obscur, entouré d'une atmosphère assez dense, d'une grande étendue, qu'enveloppe enfin la substance lumineuse et colorifère.

Les flammes les plus vives et les corps solides dans l'état d'ignition ne paraissent plus que comme des taches noires sur le disque du soleil, quand on les place entre ce disque et l'œil.

Il pourrait donc se faire que le noyau solide du soleil soit dans un état d'ignition très-intense, quoiqu'il nous paraisse obscur quand il est vu au milieu des taches.

On est réduit à des conjectures pour expliquer la puissance calorifique et lumineuse des rayons solaires. Cependant on est généralement porté à l'attribuer à des causes susceptibles de les reproduire indéfiniment, telles que le frottement ou l'excitation produite par une décharge électrique, plutôt que par une véritable combustion de matière.

La terre fait aussi partie d'un système de corps dont le soleil occupe à peu près le centre.

Ces corps, qui présentent de nombreuses analogies avec la terre, sont, à partir du soleil, Mercure, Venus, la Terre, Mars, Junon, Cérés, Pallas, Vestas, Jupiter, Saturne et Uranus.

Outre ces planètes, il y a des *satellites*, qui tournent autour d'une planète principale. Ainsi la terre est accompagnée, dans son mouvement de translation, par la Lune, qui tourne autour de la terre et sur elle-même.

Jupiter a quatre satellites; Saturne en a sept, et de plus un anneau; Uranus a six satellites.

Quant aux étoiles fixes, elles sont séparées de nous par des distances qui effrayent l'imagination.

Quoique la lumière qu'elles nous envoient parcourt plus de trois cent mille kilomètres par seconde, cette lumière n'emploie pas moins de neuf à dix années à nous parvenir, en partant de celles dont nous sommes le plus rapprochés; et on ne peut douter qu'il y en

ait dont la lumière ne nous arrive qu'au bout de cent ans, de mille ans et peut-être davantage.

Quelques physiiciens ont prétendu que le Soleil est habité et qu'il est composé d'une matière peu différente de la terre, qu'il est environné d'une atmosphère et que les rayons calorifiques qui réchauffent notre globe, ne viennent pas immédiatement du soleil, mais de cette atmosphère.

La lune communique à notre globe une lumière qui dissipe en partie les ténèbres de la nuit, mais cette lumière ne vient pas immédiatement de la lune elle n'est que la réverbération des rayons du soleil.

Elle procure le grand avantage de rendre les nuits beaucoup plus agréables et présente aux habitants de la zone torride, la facilité de se livrer à leurs travaux pendant la nuit, quand la chaleur excessive du jour les a retenus loin de leurs occupations.

Sans la lune, les étoiles et les planètes, nos soirées et nos nuits les plus agréables et les plus magnifiques ne seraient plus qu'un obscur labyrinthe où nous ne marcherions qu'à tâtons.

* * *

Le cinquième jour, Dieu voulut que les mers, les fleuves et les rivières fussent peuplés de poissons et que les airs eussent aussi leurs habitants. On trouve dans certains lacs des poissons qui paraissent isolés et n'avoir jamais eu aucune communication avec les autres fleuves, comme sont les lacs situés sur le sommet des montagnes et comme on en voit quelques uns même à une petite distance des Trois-Rivières. On suppose que le poisson a commencé à y exister du moment que ces lacs ont été formés, que lorsque les fontaines supérieures se furent réunies aux fontaines inférieures, pour me servir du langage de l'écriture, les parties les plus élevées de la terre s'abaissèrent, que ce qui était la terre sèche devint le lit de la mer, en s'abaissant, et que là où était la terre, la mer apparut.

On prétend que les poissons se sont ainsi trouvés dispersés dans toutes les mers, les fleuves et les lacs, ou bien que la puissance de Dieu les a ainsi placés en les créant.

De tous ces poissons, les uns sont ovipares et les autres vivipares; les premiers ont soin de déposer leurs œufs sur le bord du rivage, le soleil les échauffe et donne ainsi la vie au germe qu'ils renferment. Ces œufs sont presque semblables à ceux des grenouilles, que l'on voit dans presque tous les marais du Canada et ailleurs.

D'autres poissons, comme la baleine, sont vivipares. La baleine montre généralement le même attachement pour ses petits que la mère la plus tendre pour ses enfants, et elle se laissera quelquefois percer de coups plutôt que de les abandonner.

Elle les nourrit soigneusement de son lait,

qu'à ce qu'ils soient capables de chercher eux-mêmes leur subsistance. On ne peut s'empêcher d'admirer, en considérant comment Dieu a su départir à chacun de ces animaux les facultés requises pour n'être pas détruit par son semblable ; les uns ont la grosseur et la force en partage, les autres la petitesse et l'agilité.

L'immense baleine ne peut pas demeurer continuellement au fond de l'eau, elle vient de temps à autre à sa surface pour respirer l'air et dans ces moments elle fait toujours trois plonges consécutives et ensuite retourne dans la profondeur des eaux. Cet énorme poisson, qui a quelquefois cent pieds de long, peut lancer à une assez grande hauteur des chaloupes pesantes et tout ce qu'elles contiennent, par l'effort unique de sa queue qui a quelquefois jusqu'à quinze pieds de largeur. Cependant, malgré sa force étonnante, la baleine craint la présence de l'homme et quoi qu'elle puisse avaler des poissons d'une grosseur considérable, elle choisit presque toujours les plus petits pour sa nourriture. Chose admirable, les poissons qui pourraient souffrir du froid, lorsque l'eau est à une température un peu basse, en sont préservés par une espèce d'huile dont ils sont couverts et qui les exempte du contact de l'eau ; d'autres, comme la perche, la carpe, etc., etc., sont couverts d'une écaille disposée avec beaucoup de symétrie et bigarée de couleurs dont la beauté surpasse celle de l'or et des diamants.

Jamais ni l'art ni la peinture ne pourront imiter parfaitement les couleurs variées qui brillent sur ces poissons, qui, quoique très petits, ont aussi leurs moyens de défenses ; la vitesse avec laquelle ils se meuvent leur fait éviter en un instant la présence de leurs ennemis, ils peuvent aussi s'avancer près du rivage et leur couper ainsi chemin. D'autres sont pourvus de nageoires qu'ils déploient au besoin et qui leur servent d'ailes pour s'élever dans l'air, où ils demeurent jusqu'à ce qu'elles soient séchées, et se transportent ainsi à plusieurs pieds de distance.

Ce fut aussi dans ce jour que Dieu créa les oiseaux qui sillonnent les airs, peuplent nos déserts et nos forêts et souvent servent à la nourriture de l'homme. Ce fut aussi en ce jour qu'il fit les reptiles et les insectes qui rampent sur la terre.

* * *

Le sixième jour, Dieu créa les animaux dont les uns sont d'une grandeur presque démesurée, tandis que les autres sont d'une petitesse presque infinie ; mais le plus petit comme le plus grand est doué du sentiment de la vie. L'immensité de l'air, qu'on ne peut mesurer, est comme le premier anneau d'une chaîne qui diminue graduellement jusqu'au plus petit des insectes.

L'homme et les animaux sont comme les anneaux de cette chaîne, les uns ont la force

en partage, les autres la ruse et l'adresse. Quelques-uns ne peuvent vivre que dans certains climats, d'autres sont comme le chien, le fidèle compagnon de l'homme, qui peut le suivre dans les glaces de la Laponie, jusqu'au pôle même et revenir ensuite habiter les sables brûlants de l'Afrique. Le chien aime l'homme, il le sert et le délivre quelques fois des plus grands dangers.

La race bovine, dont la femelle est si utile à l'homme, par le lait, le beurre, et autres aliments qu'elle lui procure, sert encore à transporter de lourds fardeaux à de grandes distances et après sa mort sa peau et sa chair sont encore utiles à l'homme.

Quelques animaux que l'homme est parvenu à dompter, comme le bœuf, le cheval, le chien, etc., etc., paraissent être destinés à le servir d'une manière particulière ; d'autres au contraire semblent ne devoir habiter que les forêts, tels que le lion, le tigre, l'ours, etc., etc.

Tous les animaux sont doués d'un instinct naturel. L'araignée, par exemple, qui nous paraît si méprisable, a cependant assez d'instinct pour former des filets qui doivent lui procurer sa proie, elle les construit avec une régularité géométrique, elle se place dans la partie la plus retirée et l'attend, aussitôt qu'elle se présente, elle se jette sur elle et la dévore en un instant.

Ensuite Dieu créa l'homme à son image et à sa ressemblance ; je ne parle pas d'une image naturelle et physique, car Dieu est un pur esprit, mais d'une image spirituelle. L'homme est capable de sentir, d'aimer, de haïr, de juger et souvent même de prévoir l'avenir ; cette intelligence qui paraît dans tous ses procédés, lui donne une ressemblance à Dieu même et l'élève indéfiniment au-dessus de la brute. L'homme a de plus le beau privilège de la liberté de ses pensées, de ses desirs, de ses paroles et de ses actions ; il est libre d'agir ou de ne pas agir, de faire le bien ou de faire le mal ; que les tyrants le menacent, que les bourreaux étalent à sa vue leurs instruments de mort, pour lui faire commettre le crime, l'homme sage, fort et courageux pourra rester inébranlable ; on lui déchirera les membres, on le chargera de chaînes, on le menacera d'arracher une langue obstinée à dire la vérité, mais on obtiendra jamais de lui un mensonge sans sa volonté.

Un célèbre poète païen, Horace, qui vivait quelques années avant la naissance de Jésus-Christ, comprenait si bien cette force morale de l'homme au milieu du danger, qu'il dit dans une de ses odes admirables :

Iustum, ac tenacem propositi virum,

*Si fractus illabatur Orbis,
Impavidum ferient ruinae.*

Quand même le monde entier s'écroulerait, l'homme plein de droiture et de fermeté

serait frappé de ses ruines, mais non pas ému.

Après avoir créé l'homme, Dieu le plaça dans un lieu de délices, appelé le Paradis Terrestre, où régnait un printemps continu et où il jouissait en paix des beautés et des dons que la nature lui prodiguait d'elle-même. Les anges, ces purs esprits que Dieu avait créés dans le ciel pour exécuter ses volontés, semblaient porter envie à son bonheur.

Il conduisit devant Adam tous les animaux afin qu'il les connût et les nommât : chacun d'eux était alors fidèle à la voix de l'homme qui était son maître sans être son bourreau. Il était le roi de la nature et tout était soumis à sa voix.

Après avoir appelé les cieux, la terre et les ondes, lorsqu'il eût élevé les montagnes et étendu les guérets, lorsqu'il eût ombragé les forêts de leurs panaches verts, après avoir fait l'homme le spectateur et le roi de l'Univers, Dieu, pour mettre le comble à son bonheur, pour son dernier ouvrage, fit la beauté, la femme qu'il donna à l'homme pour lui servir de compagne. On sent qu'à ce chef-d'œuvre il dût s'arrêter.

En effet, que pouvait faire de plus la puissance divine !

Cependant Dieu voulut que l'homme lui fût soumis : il avait placé dans le Paradis Terrestre un arbre, appelé l'arbre de la science du bien et du mal, il lui défendit, ainsi qu'à Eve, de manger de son fruit ; mais Eve, tentée par le serpent, désobéit à Dieu, mangea de ce fruit et en présenta à Adam, qui, par complaisance pour sa femme, en mangea de même, et tous deux, s'étant rendus coupables, devinrent malheureux, eux qui, sans ce péché, devaient vivre exempts de tous maux, de toutes maladies, de toutes peines, de tous remords et vivre toujours dans une jeunesse perpétuelle.

L'homme était alors bien différent de ce que nous sommes aujourd'hui, avant qu'il eût péché et qu'il fût déchu de sa grandeur, il était doué d'une intelligence presque divine, il connaissait Dieu intuitivement, il pouvait s'entretenir avec lui comme un serviteur avec son maître.

Les peines, les chagrins, les dou'eurs et la mort ne se présentaient à son esprit que comme l'idée du néant. Toujours content, toujours heureux, voilà donc ta destinée, ô père du genre humain ! Mais non, il méconnaît son bonheur, il veut l'augmenter, il le perd entièrement et sa chute entraîne avec elle toute sa postérité.

Dieu le chasse du Paradis Terrestre et y place un ange avec une épée flamboyante pour en défendre l'entrée ; il perd dès ce moment sa haute intelligence et toutes ses belles prérogatives, il est condamné à gagner son pain à la sueur de son front, il est sujet à la concupiscence, c'est-à-dire enclin au mal, ne pratiquant la vertu qu'en se faisant une continue violence. Sa situation était donc des plus

pénibles, il ne pouvait plus s'entretenir qu'avec son épouse, pour pleurer ensemble leur commun malheur ; s'il jetait encore un regard en arrière, ce n'était que pour se rappeler sa faute, et alors il entreprit une pénitence qui dura autant que sa vie.

O père des hommes, ta beauté va s'effacer, ton cœur va sentir un vide immense, éprouver des désirs insatiables qui ne pourront jamais être remplis ! Tu vieilliras, les fleurs qui te couvraient vont se flétrir et tu mourras.

Depuis ce temps tous les maux, comme un orage impétueux, ont fondu sur sa tête, il a méconnu son créateur, il lui a désobéi, il s'est livré au crime et à l'idolâtrie, et sa vie est devenue plus affreuse que la mort.

Déjà il ne possède plus qu'un débile embryon de cette sublime intelligence dont il jouissait, sa vie n'est plus qu'un triste songe et sa mort le soir d'un jour de tempête.

A. L. DESAULNIERS.

Le luxe de la toilette.

L'amour du luxe naît dans le cœur de la jeune fille avec sa première pensée ; il est une sorte de péché originel, et la vanité qui lui sert d'aliment croît, à ses yeux, lui ôter ce qu'il a de ridicule, sous le nom de propreté, d'ordre, de bonne tenue. Il n'y a qu'un seul remède à l'envahissement de ce défaut, qui fait perdre à l'âme son innocence et ôte même à l'extérieur cette grâce pleine de fraîcheur qui fait tout le charme de la jeunesse : ce remède, c'est l'attention à écouter la voix de la conscience, qui dit : "Tu fais mal," et le soin minutieux d'enlever de son âme tout ce qui blesse le regard de l'ange gardien.

RIEN.

Qui vit content de rien
possède toute chose.

BOILHAU.

Dans un lieu du bruit retiré,
Où, pour peu qu'on soit modéré,
On peut trouver que tout abonde.
Sans amour, sans ambition,
Exempt de toute passion,
Je jouis d'une paix profonde ;
Et pour m'assurer du seul bien
Que l'on doit estimer au monde.

Tout ce que je n'ai pas, je le compte pour Rien.

RÉGNIER DESMARAIS.

Monographie.

L'AFGHANISTAN.



U moment où l'Angleterre paraît plus engagé que jamais avec les Afghans, on ne lira peut-être pas sans intérêt quelques détails sur ces vieux ennemis de l'empire britannique dans l'Inde et le pays qu'ils habitent. J'ai cherché à résumer ce que j'ai trouvé de nature à mériter l'attention du lecteur dans les plus récents voyages russes et anglais.

Il n'est pas inutile de faire remarquer avant tout que l'Afghanistan est depuis longtemps déjà le champ clos des intrigues multipliées de ces peuples qui tous deux rêvent la domination de l'Asie centrale, et que si les Russes ne cessent de pousser des pointes armées dans cette direction, les Anglais, de 1839 à 1842, ont essayé d'augmenter du royaume de Kaboul leurs possessions indiennes. On sera ainsi en mesure d'apprécier l'insurrection afghane et la répression qu'on lui prépare.

L'Afghanistan est divisé en trois royaumes ou sultanats : Kaboul, Kérat et Kandahar (1). Il comprend encore au sud-ouest le Seistan, région presque partout déserte.

Les forces anglo-indiennes ont pour objectifs Kaboul et Hérat, c'est-à-dire qu'elles marchent du nord-est au nord-ouest de l'empire. Quelques mots sur ces deux villes.

Kaboul est la capitale de l'Afghanistan. Elle est située à 1950 mètres au-dessus du niveau de la mer sur la rivière du même nom, le Cophés des anciens, dont la source est à 2560 mètres d'élévation, au confluent du Logar, dans une vallée que domine l'Hin-

(1) La ville de Candahar, où les troupes britanniques jouent en ce moment une si rude partie, forme un grand rectangle. Deux côtés, ceux du nord et du sud, mesurent 1,400 mètres de longueur, et les deux autres environ 2,000. Elle est entourée de hautes murailles en terre, surmontées de tours rondes distantes entre elles de 200 mètres, et coupées de six portes. La citadelle qui est au nord, est également entourée de hautes murailles; l'eau y manque, d'après une dépêche du général Primrose, mais le *Daily Telegraph* croit savoir que plusieurs petits cours d'eau, qui sont alimentés par des sources, traversent la ville et que si l'ennemi les détournait, la garnison, à moins d'être bloquée dans la citadelle, trouverait encore de l'eau dans les bassins.

don Kouch, grande chaîne de montagnes couverte de neiges éternelles et dont les pics atteignent 6000 mètres de hauteur. Les Anglais l'ont assiégée en 1839 et 1842. C'est une ville animée et tumultueuse, aux rues étroites comme dans tout l'Orient. Les maisons sont en pierres brutes, en terre ou en briques crues. Elle est entourée de trois côtés par un demi-cercle de collines peu élevées, sur le sommet desquelles se développe un mur. L'ouverture qui existe à l'est est protégée par un rempart. Au nord, sur une hauteur, est le Bala-hissar ou palais du roi, espèce de citadelle à demi-ruinée. Les bazars sont célèbres par leur disposition et leur richesse. Aux environs, des jardins et des vergers immenses offrent un aspect enchanteur. Kaboul est par excellence la cité des fleurs, et ses fruits dans tout l'Indoustan. Ses habitants sont au nombre de 60,000.

Hérat a le même chiffre de population. Elle existait du temps d'Alexandre. Elle fut la capitale de l'empire transmis par Tamerlan à ses fils et passa aux Persans, auxquels les Afghans l'enlevèrent. Ses rues sont tortueuses et sales, mais elle a de nombreux bazars, des mosquées, des bains, des caravansérails, un collège et un monastère. Elle fait un commerce important de tapis, d'armes et d'eau de rose. La belle et vaste plaine au milieu de laquelle elle est située a de nombreux canaux d'irrigation. C'est un point commercial et stratégique important, et l'objet de l'envie des Russes et des Anglais, pour lesquels elle deviendra inévitablement dans un avenir peu éloigné la pomme de discorde. Aussi ces derniers annoncent-ils l'intention de ne l'occuper que temporairement. Il ne faut pas réveiller le chat qui dort, et, quand il ne dort pas, une extrême prudence est encore plus nécessaire. La citadelle et les fortifications, criblées par l'artillerie afghane en 1863, ont beaucoup de pittoresque, mais laissent la porte de l'Asie centrale, comme on appelle Hérat, à la merci du premier venu.

Les Afghans ne sont pas un peuple vulgaire. Ils ont un grand esprit d'indépendance et beaucoup de bravoure. Hérodote les désigne sous le nom de Pakh touxe. Les historiens d'Alexandre les appellent *Assakènes*, nom de formation sanscrite. Le Vêda les signale 1800 ans avant l'ère chrétienne. Cyrus les soumit et ils formèrent deux satrapies sous Darius. Ptolémée appelle Kaboul. *Cabura*. La dénomination actuelle du Seistan rappelle l'invasion, 16 ans avant Jésus-Christ, de hordes tibétaines que les auteurs grecs et latins nomment Indo-Scythes. Ces conquérants furent eux-mêmes chassés au sixième siècle par un des nombreux rameaux de la race turque. Il ne paraît pas que les tribus du Kaboulistan, retranchées au fond de leurs montagnes, aient subi les révolutions qui avaient donné aux populations du pays ouvert les Grecs, les Perses, les Indo-Scythes.

les Turcs et, dès le premier siècle de l'Hégire, les Arabes musulmans, successivement pour maîtres. Quoi qu'il en soit, la race afghane, lassée d'être conquise, devint conquérante à la fin du dixième siècle et fit d'heureuses expéditions dans la Perse et surtout dans l'Inde, où elle a dominé depuis le commencement du douzième siècle jusqu'au quart du seizième. En 1584 elle possédait encore le royaume de Bengale. En 1722 elle conquérait toute la Perse. Gazna ou Ghisneh, qui n'est plus qu'une ville en ruines avec à peine 12,000 habitants, fut autrefois la capitale d'un empire qui s'étendait des rives du Tibre à celles du Gange, et des bords de l'Oxus aux côtes du golfe Persique.

L'ère politique actuelle de l'Afghanistan date de 1747, époque vers laquelle les Afghans furent rejetés dans leur véritable pays.

Ils sont partagés en trois branches principales : Berdourahnis, Youssoufzais, Dourahnis, subdivisées en un grand nombre de tribus.

Les Berdourahnis au nord-est et les Youssoufzais à l'est comprennent les Kattaks, les Otmankhials, les Turcolanis, et de plus les Chironis et les Visiris qui habitent les montagnes du Kouch-Soleyman par où débouchent les colonnes anglaises, et qui courent du nord au sud parallèlement au Sindh ou Indus. La partie septentrionale de ces monts se contourne de l'ouest à l'est pour encaisser au sud la rivière de Kaboul. Elle forme entre Kaboul et Peichawer un passage très difficile où une poignée d'hommes pourrait arrêter une armée. Il est resté célèbre par la retraite et la ruine de l'armée anglaise en 1842.

Aux Dourahnis, à l'ouest, se rattachent les Ghiljison Ghildehs qui habitent au centre, les Nassirs qui sont nomades, les Hazarehs et les Eymaks, au nord-ouest, et les Nourzis.

Chose remarquable, Youssoufzais forment des petites républiques avec lesquelles l'autorité souveraine ne manque pas d'occupation. Où le chaos se complique, c'est que ces républicains ont des esclaves qui cultivent la terre au profit de leurs maîtres, dont ils ont reçu la dénomination de fakirs. On peut battre et tuer son fakir sans que la justice vous cherche noise.

Sir Mountstuart Elphinstone, lui, classe les tribus afghanes en quatre divisions auxquelles il rattache toutes les autres : Les Dourahnis, les Berdourahnis, les Ghildjis et les Kakhers.

Enfin, une division usuelle simplifie la question en partageant les Afghans en Barafghan ou Afghans d'en haut pour les tribus du plateau de Kaboul ; et Larafghans ou Alghans d'en bas pour le pays du sud-est, sans se perdre dans un classement par origine de tribus diverses qui s'élèvent au moins à trois cent quatre-vingt-quinze.

On trouve aussi dans l'Afghanistan ; des

Persans à l'ouest, des Béloutchis au sud, des Hindous à l'est, des Turcs et surtout des Juifs, riches et gémissants, un peu partout.

Les Afghans proprement dits se nomment eux-mêmes Pouchtaneh ; les Hindous les appellent Patans. Leur langue, désignée sous le nom de pouchtou, a beaucoup d'analogie avec le persan.

La population des trois royaumes est évaluée à quatre millions d'habitants.

L'Afghanistan a une superficie à peu près égale à celle de la France. Un géographe l'a défini un plateau montagneux. C'est la moitié orientale du plateau de l'Iran dont la Perse occupe la moitié occidentale. Les eaux courantes y sont rares. On n'y signale qu'un seul lac de quelque importance au sud-ouest, le zarèh dans lequel se perd l'Helménd. Ce lac est l'Aria-Palus des anciens. On lui donne plus généralement le nom d'Hamoun, qui est cependant persan et presque inconnu dans le Seistan où il se trouve. Les gens du pays l'appellent Méchilèh-Sistan ou Méchilèh-Roustèm, lac du Seistan, lac de Roustèm.

Présentant une surface non moins accidentée que la Suisse et des montagnes plus élevées que les Alpes, ce pays réunit dans son climat et ses productions les extrêmes de la zone torride et des zones tempérées. Le froid est extrêmement rigoureux en hiver là où les chaleurs de l'été sont excessives. La température est sujette à de rapides variations qui occasionnent des maladies très dangereuses et souvent fatales. Néanmoins la taille élevée des indigènes, leur force musculaire et l'âge avancé où ils parviennent souvent, témoignent qu'ils n'en sont pas sensiblement affectés.

Les fruits abondent et sont délicieux. La vigne croît naturellement. Le pays est peu boisé. Les arbres les plus communs dans les montagnes sont les pins, les chênes, les cèdres, les cyprès, le noyer, l'olivier sauvage, le bouleau, le noisetier. Les plaines ont le mûrier, le tamarin, le saule, le platane et une foule d'arbres d'Europe. Les roses, les jasmins, les pavots, les narcisses, les hyacinthes et les giroflées se trouvent dans tous les jardins et à l'état sauvage.

Le coton, la canne à sucre et le tabac viennent admirablement dans les parties chaudes.

Les Afghans se nourrissent principalement de blé, de maïs et de riz. Il y a deux moissons par an dans la plus grande étendue du pays. Pour l'une on sème en automne et l'on récolte en été ; elle se compose de blé, d'orge, de lentilles, de pois, de haricots. Pour l'autre les semences se font au printemps et la récolte en automne ; elle se compose de riz, de millèt, de maïs. Dans le haut pays, les montagnes surtout, il n'y a qu'une récolte, en automne, dont la semence se fait au printemps. On cultive en outre les graines potagères, la garance et la luzerne.

Les lions, les léopards et les loups hantent

les hautes vallées de l'Hindou-Kouch. Les jungles des bords du Sindh abritent des tigres et des hyènes. Les parties froides du pays renferment des ours noirs et fauves. Les montagnes du nord nourrissent des brebis et des chèvres sauvages. Les chacals, les renards et les singes vont par troupes dans le nord-est. Le chat dit angora est originaire du Kaboul.

Les animaux domestiques sont le dromadaire, le chameau, le cheval, l'âne, la vache, le mouton, la chèvre, le chat et le chien. Les chevaux de race viennent du Héral. Les productions minérales sont l'or, l'argent, le cuivre, le cinabre, le plomb, l'antimoine, le zinc, le soufre, le fer, le sel gemme, le naphte et un peu de houille. Toutes ces richesses gisent à peine effleurées.

A ne considérer que la force de l'armée régulière, les Afghans semblent une proie facile. Ils ne paraissent pas avoir mis plus de 16,000 hommes en ligne dans la dernière guerre ; mais, sur son propre terrain, tout Afghan est soldat.

Leur costume consiste généralement en un large pantalon en toile de coton de couleur foncée ; une chemise en forme de blouse, mais à manches plus larges ; un bonnet composé d'une calotte en drap de couleur éblouissante ou en brocard d'or et de côtés relevés en soie ou en satin noir ; des demi-bottes de cuir brun boutonnées ou lacées jusqu'au mollet. Ils portent une grande partie de l'année un manteau de peaux de mouton ou de feutre moelleux. Dans les grandes villes on a adopté le costume persan. Les paysans sont vêtus d'étoffes grossières en laine confectionnées dans chaque famille par le procédé du feutrage.

Les Afghans sont d'une taille élégante. Leurs cheveux sont noirs, quelquefois bruns ; leur barbe est longue et épaisse. Ils ont des manières franches et ouvertes et l'humeur tellement hospitalière qu'ils prétendent que ceux qui ne pratiquent pas l'hospitalité ne sont pas Afghans.

Ils sont mahométans sunnites.

Les femmes, grandes et bien faites, portent une chemise plus longue que celle des hommes et brodée de fleurs de soie. Leurs pantalons sont plus étroits et en toile de couleur. Le bonnet est en soie de couleur brillante. Les jeunes filles se distinguent des femmes mariées par leurs cheveux épars et des pantalons blancs. Toutes dans les villes sont enveloppées d'un grand voile qui descend jusqu'aux pieds, et ont la tête entourée d'une espèce de masque en étoffe blanche au milieu duquel est pratiqué un trou pour leur permettre de voir. Dans les campagnes, la plupart ont le visage découvert.

Les Afghans exercent rarement une profession mécanique et ne s'occupent guère du commerce, qui est entre les mains des Hindous et des Persans. On peut diviser les paysans en deux catégories : les agriculteurs à l'est et les pasteurs à l'ouest.

Leurs pays n'est au total point de ceux dont l'extrême opulence attire les conquérants d'une façon irrésistible ; mais ils ont les clefs de l'Hindoustan, et les Russes pourraient les leur prendre. La conquête n'atteint jamais la limite de son rêve. Les points faibles, qui se révèlent tout à coup dans la frontière de la veille nécessitent celle du lendemain, puis un petit souffle venu d'en haut passe, et le colossal édifice mal cimenté qu'a construit la force s'écroule dans un immense effondrement.

J. CARLUS

La nation juive.

Le 56^e rapport annuel de la Société pour la propagation du christianisme parmi les juifs (1878), qui vient d'être publié à Berlin, contient sur la répartition des Israélites à la surface du globe, les détails suivants :

Le nombre total des personnes de race hébraïque est d'environ six à sept millions, dont cinq millions fixés en Europe, 200,000 en Asie, plus de 80,000 en Afrique, et en Amérique d'un million à un million et demi.

Plus de la moitié des Israélites d'Europe, (2,620,000) sont en Russie, 1,475,000 habitent l'Autriche, et sur ce nombre la province polonaise de Galicie en compte 575,000. En Allemagne, leur nombre est de 612,000 dont 61,000 pour la province polonaise de Posen. En Roumanie, la population juive est de 274,000 âmes ; en Turquie, de 100,000 ; en Hollande, de 70,000 ; en Angleterre, de 50,000 ; en France, de 49,000 ; en Italie, de 35,000 ; en Espagne et en Portugal, de 2,000 à 4,000 ; en Suède, de 1,800 ; et en Norvège de 79 seulement. La statistique ne mentionne ni le Danemark, ni la Suisse, ni la Grèce.

À Berlin seulement on ne compte pas moins de 45,000 habitants israélites, presque autant que la France entière, et plus que dans les trois péninsules italique, libérienne et scandinave réunies.

La plus grande partie des juifs d'Afrique habitent la province d'Alger ; mais on en trouve aussi en Abyssinie, tout le long de la côte nord, et jusque dans les oasis du Sahara. Dans cette partie du monde, ils remplissent généralement le rôle d'intermédiaires entre les musulmans et les chrétiens.

Parmi les Juifs d'Asie, 20,000 sont attribués à l'Inde et 25,000 à la Palestine. La population de Jérusalem comprend 7,000 mahométans, 5,000 chrétiens et 13,000 Juifs ; ceux-ci sont répartis entre les nationalités espagnole, allemande et arabe.

Le rapport ne donne pas de renseignement concernant l'Amérique, si ce n'est que New-York possède trente synagogues.

Histoire.

SACRIFICES.

Scenes de la Revolution Francaise.



Le 23 octobre 1794, onze religieuses ursulines de Valenciennes enfermées dans la prison de la ville, revenaient du tribunal révolutionnaire, où elles avaient entendu prononcer leur arrêt de mort. Rentrées dans une vaste salle, elles se réunirent pour faire la cène. Un prisonnier, qui se promenait lentement, s'approcha des religieuses. Malgré son déguisement, les sœurs reconnurent un prêtre de la ville et reçurent de ses mains la divine eucharistie.

Le géolier, entra tout à coup et, s'emparant du prisonnier, le conduisit devant les juges, qui se bornèrent à lui demander s'il était prêtre. Sur sa réponse affirmative, le tribunal le condamna à la peine de mort.

Rentré dans sa prison, il vit les religieuses se couper les cheveux les unes aux autres, en récitant des prières à haute voix. Tous les prisonniers, réunis autour des sœurs, admiraient leur courage et versait des larmes.

Le lendemain, à six heures du matin, lorsque le jour venait de paraître et que le brouillard de la nuit se dissipait, les portes de la prison s'ouvrirent, et les onze religieuses parurent, les mains liées derrière le dos, ayant pour tout vêtement une chemise et un jupon. Elles marchèrent nu-pieds, un peu tremblantes de froid.

Quelques spectateurs exprimèrent à voix basse leur vive sympathie et pour leur répondre les sœurs chantèrent le *Te Deum*. Le prêtre condamné la veille suivait, à peine couvert d'un vêtement sordide ; il se nommait l'abbé Berthaud. Soulevé par la brise, ses cheveux blancs flottaient sur ses épaules. Épuisé par la souffrance, il pouvait à peine se soutenir.

Lorsque le cortège fut arrêté au pied de l'échafaud, les religieuses et le prêtre sagenouillèrent pour la dernière prière, puis l'appel commença.

On vit alors les onze sœurs marcher les unes derrière les autres, comme si elles allaient à la sainte table, la supérieure en tête, toutes le visage éclairé d'une sainte joie, souriant à la mort. L'abbé Berthaud, vint le dernier ; ses pieds glissèrent dans le sang, et le bourreau dut le soutenir.

II

En 1792 les religieuses carmélites de Compiègne furent chassées de leur couvent ; quatorze d'entre elles et deux de leurs tourrières, au lieu de s'éloigner de la ville comme leurs compagnes, se retirèrent dans des maisons particulières ; elles vécurent dans l'ombre et le silence, étrangères à la société, continuant autant qu'elles le pouvaient l'existence du couvent.

Malgré le mystère qui les entourait, la municipalité fut avertie que les religieuses se réunissaient pour des prières en commun. Le 9 mai 1794, elles furent arrêtées, emprisonnées et subirent les traitements les plus cruels. Le 16 juin on les plaça sur des charrettes pour les transporter à Paris, où elles furent enfermées à la Conciergerie. Au moment de pénétrer dans cette prison, les religieuses eurent à supporter les injures d'une populace en furie. La mère prieure, qui se nommait Thérèse de Saint-Augustin, répondit aux insulteurs : " Nous allons prier pour vous et nous vous pardonnons."

La nuit qui suivit leur arrivée à la Conciergerie, on entendit les sœurs réciter ensemble leur office, à deux heures du matin. Jamais elles ne manquaient à ce devoir.

Les religieuses carmélites de Compiègne trouvèrent dans la prison une carmélite de Saint-Denis, nommée Mme de Chamborand. Celle-ci revint un jour du tribunal révolutionnaire qui venait de la condamner à mort.

La mère Thérèse réunit ses compagnes et leur dit : " Mes filles, nous avons plus de sujet de nous en réjouir que de nous en affliger. Ah ! si le Seigneur nous réservait un sort aussi beau ! Souvenons-nous que nous faisons dans notre sainte règle que nous sommes un spectacle au monde et aux anges ; il serait trop honteux qu'une épouse d'un Dieu crucifié ne sut pas souffrir et mourir."

Dans la matinée du 17 juillet 1794, des quatorze carmélites comparurent devant le tribunal, comme accusées de trois crimes : 1o d'avoir caché des armes pour des royalistes, dans les caves de leur couvent ; 2o d'avoir exposé le Saint-Sacrement les jours de fête, sous un pavillon qui rappelait le manteau royal ; 3o d'avoir des correspondances avec les émigrés.

La mère Thérèse se leva pour répondre aux questions du président.

— Des armes, dit-elle en montrant le crucifix de son chapelet, voilà la seule que nous ayons jamais eue. Quant au pavillon du Saint-Sacrement, c'est un ancien ornement de notre autel qui était dans la maison depuis un demi-siècle et qui n'a aucun rapport avec la politique, pour ce qui est de correspondre avec les émigrés, moi seule suis coupable, d'avoir écrit à l'ancien confesseur du couvent, qui est un prêtre déporté. Voici la copie de ma lettre, et la réponse du confes-

seur ; vous pouvez vous assurer que ces lettres se bornent à des avis purement spirituels. D'après la règle de la communauté, les religieuses n'ont pas de correspondance, mes filles sont donc innocentes.

—Tais-toi, s'écria le président, ces femmes sont tes complices.

La sous-prieure voulut prendre la parole : " En voilà assez ! " dit le président. Malgré cette colère du juge, la mère Thérèse dit à haute voix :—Ayez au moins pitié de ces deux tourrières, les pauvres filles sont innocentes. Elles ont été mes commissionnaires, ignorant le contenu des lettres et même leur adresse ; ce sont des femmes gagées, obligées à faire ce que je leur commandais.

—Tais-toi, cria de nouveau le président, ces femmes devaient prévenir la nation.

Alors devant les seize femmes, le président consulta le tribunal, qui les condamna toutes, même les deux tourières. Le président, se levant de son siège, prononça ces paroles :

" Vous êtes toutes convaincues de royalisme et de *fanatisme*, et le tribunal vous condamne à la peine de mort."

Reconduites dans leur prison, les religieuses prirent ensemble une dernière collation, puis récitèrent l'office des morts. On les vit monter sur la charette toutes vêtues de blanc. La foule immense qu'il fallut traverser se montra respectueuse, pas un cri ne s'éleva, et des fleurs furent jetées dans la charette par des mains inconnues.

Le trajet fut long, pour aller à la barrière du Trône, et les sœurs, après les prières des agonisants, chantèrent le *Te Deum*. Au pied de l'échafaud elles récitèrent le *Veni Creator* que le bourreau leur laissa achever. Une jeune sœur fit entendre ces paroles : " Mon Dieu, trop heureuse si ce léger sacrifice peut apaiser votre juste courroux, et vous rendre favorable à la France ! "

" Faites-moi la grâce, dit la mère Thérèse, de me faire mourir la dernière, afin d'épargner une souffrance à mes pauvres filles."

Sa prière fut exaucée par le bourreau.

III

La ville d'Orange vit arriver, le 2 mai 1794, un grand nombre de religieuses qui venaient des prisons d'Avignon, de Carpentras et de Cavailon. Ces religieuses appartenaient à des ordres différents. Quoique ne se connaissant pas entre elles, les sœurs se rassemblèrent dans la même salle.

Elles formèrent la résolution de se rallier à une seule règle et de ne suivre toutes qu'un même plan de vie, sacrifiant ainsi à l'esprit d'union et de charité toutes les différences qu'auraient pu mettre dans leurs pratiques les règles des divers ordres. Toutes savaient qu'elles allaient mourir et s'unissaient plus intimement, s'il était possible. Elles se choisirent une supérieure et adoptèrent une règle.

Dans leur prison, sous les yeux des géoliers, pendant que chaque jour le tribunal révolutionnaire prononçait ses arrêts de mort, ces religieuses se conformaient à leur nouvelle règle : lever à cinq heures du matin ; méditation d'une heure ; office de la Sainte-Vierge ; récitation des prières de la messe ; à sept heures, léger repas ; à huit, réunion pour réciter les litanies des saints et pour la préparation à la mort. Chaque religieuse s'accusait à haute voix de ses fautes.

Ces exercices se terminaient à neuf heures pour la séance du tribunal révolutionnaire. Lorsqu'une des religieuses était appelée, ses compagnes récitaient les prières de l'extrême-onction, et la supérieure prononçait ses paroles, répétées à haute voix par toutes ses filles : " Oui, mon Dieu, nous sommes religieuses, nous avons grande joie de l'être, nous vous remercions, Seigneur, de nous avoir accordé cette grâce."

A neuf heures, donc, elles attendaient, assises par terre, que le géolier appelât l'une d'elles. Quelquefois on ne la revoyait plus. L'exécution ayant lieu immédiatement après le prononcé du jugement.

Un jour, on appela en même temps les deux sœurs, Sylvie-Agnès et Jeanne-Marie Roumillon, religieuses ursulines. L'aînée fut condamnée à mort et la plus jeune renvoyée à une séance prochaine. Celle-ci dit au président : " Ne me séparez pas de ma sœur, je vous en supplie ; que ferai-je sans elle ? "

Tais-toi, s'écria le président. Alors la sœur condamnée se leva de son banc et s'adressant à sa sœur : " Soyez patiente, mon amie, et que la volonté de Dieu soit faite." Deux jours après, Jeanne-Marie Roumillon montait sur l'échafaud, où sa sœur l'avait précédée de quelques heures. " Nous n'avons pas terminé nos vêpres," dit une religieuse lorsque le géolier en appela quelques-unes. " Nous les finirons au ciel," répondit une de ses compagnes.

Les religieuses commencèrent à comparaître devant le tribunal révolutionnaire le 18 messidor (6 juillet 1794) ; chacune d'elles fut interrogée à son tour.

Suzanne-Agathe Deloye, religieuse bernardine, reçut la première la palme du martyr. Suzanne de Gaillard, religieuse du Saint-Sacrement, fut exécutée le lendemain.

Deux jours après, Magdeleine de Guilhaumier et Marguerite Rocher montèrent sur l'échafaud et baisèrent le couteau qui allait faire tomber leurs têtes.

Le 22 messidor, le tribunal condamna à la peine de mort Gertrude de Ripert d'Alauzier et Agnès Roumillon ; le 23, Marguerite d'Albarède, religieuse ursulines, et Rosalie Bez, Elisabeth Pelissier et Claire Blanc, religieuses du Saint-Sacrement de Bellène. Au moment même du prononcé du jugement, Rosalie Bez tira de sa poche une boîte remplie de dragées, qu'elle distribua à ses compagnes. " Ce sont, dit la sainte fille en sou-

riant, les friandises que j'avais réservées pour le jour de mes noces."

Le 24 messidor, Magdeleine Tailleu, Marie Cluze, Eléonore de Justamont et Jeanne-Marie Roumillon sont jugées et exécutées. Le surlendemain six religieuses s'entendirent condamner : Anastasie de Rocard, Marie-Anne Lambert, Marie Anne Peyre, Elisabeth Verchère, Anne Minuti et Henriette Faurie.

Sept autres religieuses furent exécutées le 28 messidor : Thérèse Charansol, Rose Gordon, Marie-Anne Béguin, Marie-Anne Doux, Marie Sage, deux religieuses du nom de Justamont, Dorothee Magdeleine et Françoise Magdeleine.

Le 9 thermidor, cinq religieuses furent condamnées : Anne Cartier, Marie-Claire Dubac, Thérèse Consolin, Marguerite Bonnet et Catherine-Magdeleine de Justamont, quatrième martyre du même nom et de la même famille. " Qui es-tu, avait demandé le président à Thérèse Consolin.—Je suis fille de l'Eglise catholique," avait répondu la religieuse.

La révolution du 9 thermidor sauva les autres religieuses.

IV

Il serait facile de multiplier les récits et de montrer, dans la plupart des provinces, aussi bien qu'à Paris, les religieuses de tous les ordres, en présence de l'échafaud. Le spectacle est navrant. Mais, quelque chose vient consoler l'âme désespérée, c'est l'héroïsme de toutes les religieuses.

On aurait pu supposer que parmi tant de victimes, un certain nombre eût succombé aux fatigues. Les forces humaines ont des limites, et les délicatesses de la femme ne permettent pas toujours une lutte opiniâtre, encore moins une victoire contre la persécution.

Eh bien, non ! elles n'ont pas cherché à laisser trace de leur passage en protestations énergiques ou en discours éloquentes. Elles ont su allier la grandeur à l'humilité, elles ont été partout les mêmes, surprenant leurs bourreaux par ce courage divin que le monde ne connaît pas.

Un grand littérateur pourra écrire le *Génie du christianisme*, un poète éminent aura la gloire de célébrer l'Eglise, des fidèles, des croyants élèveront des monuments à la foi catholique, mais rien ne prouvera la vérité autant que cette femme, le visage voilé, la main armée d'un crucifix, qui monte à l'échafaud, en disant simplement avec la religieuse Thérèse Consolin : " Je suis fille de l'Eglise catholique."

Général AMBERT.

Le Drapeau de Carillon

ET LA

MERE-PATRIE !



Il y a déjà plus d'un siècle et demi que le Canada a été cédé, et les Canadiens appellent toujours la France leur mère !

Ils ont un poète, Crémazie, qui a écrit un poème admirable, le *Drapeau de Carillon*—Carillon, victoire héroïque, gagnée par nos aïeux au bout du monde, et dont le

nom nous est même inconnu !

Dans ces vers, le poète Crémazie raconte que le drapeau français qui flottait à Carillon est conservé pieusement par un vieux soldat de Montcalm, au fond d'une chaumière où, en secret, la nuit, les vieux Canadiens conquis vont le soir le toucher, en parlant de Montcalm, le *marquis*, le vaincu, et de Lévis, le victorieux !

Un jour, le vieux soldat de Carillon se sent enflammé d'une idée sublime, et qui lui paraît toute simple. Il roulera sur sa poitrine ce drapeau sauvé des mains anglaises et, quittant le Saint-Laurent, il ira à Versailles le porter au roi, lui disant :

—Sire, voilà revenu en France notre drapeau criblé de balles et fleurdelysés d'or !

Et le soldat s'en va. Il débarque à Saint-Malo. Il fait à pied la route de Versailles. Il arrive dans la grande cité solennelle. Quel est ce bonhomme bronzé, cassé, poudreux ?

—Je veux voir le roi !

On lui rit au nez.

—Je veux voir le roi ! J'ai à lui remettre le drapeau de Carillon ! Le drapeau du Canada !

Carillon ! Le Canada ! Ah ! Sa Majesté a bien autre chose à faire ! Louis XV soupe ce soir avec la Dubarry. Il se moque bien du drapeau de Montcalm ; il s'est bien moqué de Duplex, aux Indes !

Après de vains efforts, ne pouvant voir son roi, Le pauvre Canadien perdit toute espérance. Seuls, quelques vieux soldats des jours de Fontenoi, En pleurant avec lui consolait sa souffrance. Ayant but jusqu'au bout la coupe de douleur, Enfin il s'éloigna de la France adorée ! Trompé dans son espoir, brisé par le malheur, Qui dira les tourments de son âme navrée ?

Il revient au pays.

Il ment aux compagnons. Il ne leur dit pas qu'on les oublie, que le Bourbon peut dormir, maintenant que le Canada ne le préoccupe plus.

Il leur dit :

— Les soldats français reviendront, et
Montcalm sera vengé !

Et il meurt, une nuit, sur la neige blanche,
avec son drapeau blanc pour lincol.

On sait par cœur ces vers de Crémazie, à
Québec et à Montréal.

Ne dites pas que ce sont là de vieilles
histoires. Le Canada de Louis XV, c'est
l'Alsace-Lorraine du siècle dernier.

JULES CLARETIE.

LA VIE DES CHAMPS.

CULTIVATEURS.

I

Ne méprisons jamais le sol qui nous vit naître,
Ni l'homme dont les bras, pour notre seul bien-être
S'usent à force de labours,
Ni ses robustes fils ployés sur leurs faucilles,
Ni son modeste toit, ni le chant de ses filles,
Qui reviennent, le soir, avec les travailleurs.

II

Ils moissonnent pour nous, et les fruits de leurs
Blonds épis, doux trésors des jaunissantes plaines,
Blanches et soyeuses toisons.
Larges troupeaux chassés de leurs oasis vertes,
Toutes ces choses-là par eux nous sont offertes,
Et c'est avec leur or que nous les leur payons.

III

Notre avenir est là ! nos champs gardent le germe
D'hommes propres à tout, au cœur changeant ou
Prenant un bon ou mauvais pli ;
Dirigeons vers le bien leur mâle intelligence,
Instruisons-les : savoir, c'est narguer l'indigence
Et peut-être sauver un peuple de l'oubli.

IV

Il n'est que ce moyen d'atteindre un long bien-être,
D'attacher à ce sol fécond qui les vit naître
Les hommes aimant les labours.
De voir leurs nombreux fils, ployés sur leurs fau-
Et d'entendre, le soir, le doux chant de leurs filles
Se mêler à celui des rudes travailleurs.

J. LEROIX.

Collaboration.

HOMMAGE

A

MGR. JOS. DAVID DEZIEL,

CURÉ DE N.-D. DE LÉVIS,

A L'OCCASION DE SON JUBILÉ SACERDOTAL.

(Stance du 30 août 1880 au Couvent des Sœurs
Grises, Lévis.)

STANCES

En l'honneur des "Nœuds d'Or" de Mgr J. D. DEZIEL,
fondateur du Couvent et de l'Hôpital de Lévis.

I

Solo et Chœur, par les élèves du Pensionnat.

SOLO.

Qu'en ce jour si beau toute la nature
À nos doux accents mêle son murmure ;
Que nos voix, enfants, s'élèvent en chœur
Et chantent le nom de notre pasteur.

CHŒUR.

C'est par lui qu'en ce saint lieu
La parole de Dieu
À notre âme tendre
Vient se faire entendre :
Il est le prêtre de Dieu.

II

Chœur et Prière, par les Orphelines.

Et nous, seules sur cette terre,
Si nous n'avions pas eu sa main
Pour secourir notre misère,
Nous serions mortes en chemin.
Aussi, prions pour notre père,
Pour le père de l'orphelin !

PRIÈRE.

Seigneur, si la voix des enfants
Mérite ta faveur divine,
Écoute la pauvre orpheline,
Prête l'oreille à ses accents.

Qu'à notre père ta main donne
Ici-bas son puissant secours,
Et, plus tard, la belle couronne
Qui ceindra son front pour toujours !

III

Une élève, au nom des Infirmes.

Je viens, au nom de la souffrance,
Mêler ma voix à vos doux chants,
Et dire la reconnaissance
Qui dans son cœur vitra longtemps.

CHŒUR.

C'est une prière
Qu'au Ciel nous offrons
Pour le tendre père
Que nous vénérons.

Plein de pitié pour la détresse,
Au malade il donne un abri,
Plus d'un cœur seignant s'est guéri
Sous les soins de sa tendresse

Que Dieu donne à ses cheveux blancs
La couronne la plus brillante.
Il a guidé nos pas tourmentés,
Soutenu notre âme souffrante

Et que ses nobles actions,
Jusqu'en la patrie éternelle
Suivo ce serviteur fidèle,
Avec nos bénédictions.

NAPOLÉON LEGENDRE.

(Soirée du 31 août au Collège de Lévis.)

CANTATE.

I

Salut à ce pasteur fidèle,
A ce vétéran de l'autel,
Dont pendant cinquante ans le zèle
Pour nous a fléchi l'Éternel.
Honneur à ses pleines années,
Que Dieu, dans ses desseins touchants
Lui-las même a couronnées :
A lui notre amour et nos chants !

CHŒUR.

Que nos voix retentissent.
En ce jour de bonheur,
Et que nos cœurs bénissent
Notre vénéré pasteur !

II

Pendant cinquante ans sa parole
Dans nos temples a retenti,
Et ce doux accent qui console,
Non, jamais, ne s'est ralenti.
On ne vit jamais la souffrance
A son cœur s'adresser en vain.
Et, pour secourir l'indigence,
N'ouvrit-il pas toujours sa main ?
Que nos voix, etc.

III

De tous côtés notre œil contemple
Les monuments de son labeur,
Depuis le majestueux temple,
Jusqu'à l'asile protecteur
Où grâce aux soins de sa tendresse,
Loin des dangers nous avons vu
Vivre et grandir notre jeunesse,
Dans la science et la vertu.
Que nos voix, etc.

IV

Pour la vieillesse et la souffrance,
A ta voix s'éleva un abri,
Où des pleurs de reconnaissance
Accueillent ce pasteur chéri ;
A l'œuvre de son Dieu fidèle,
Il honore le nom chrétien,
Et comme son divin Modèle,
Il passe ici faisant le bien !
Que nos voix, etc.

PRIÈRE.

O toi dont la bonté dispense,
Le bonheur à l'humanité,
Dieu, dont la douce Providence
Nous prépare l'éternité,
Sur ce front blanchi qui s'incline,
Que ta main descende aujourd'hui
Confirmer la grâce divine
Qu'autrefois tu plaças en lui.
Que nos voix, etc.

NAPOLÉON LEGENDRE,

Ancien élève du Collège fondé par Mgr. D'Azul.

COLONISATION.



Mous nous empressons de publier le Mandement de Sa Grâce Mgr. l'Archevêque de Québec, touchant la Colonisation, bien qu'il ait été lu aux prônes de toutes les églises de l'archidiocèse de Québec. Nul doute que les Canadiens-Français sauront mettre à profit les importants conseils qui leur sont donnés, et répondront à l'appel de leur premier Pasteur.

MANDEMENT

de Mgr. E. A. TASCHEREAU, archevêque de Québec, sur la Colonisation, 1er Septembre 1880.

À l'Église, séculier et régulier, et à tous les fidèles de l'Archidiocèse de Québec. Salut et Bénédiction en Notre Seigneur.

Depuis longtemps, Nos Très Chers Frères, on voit avec raison un certain nombre de familles canadiennes-françaises quitter cette province pour aller s'établir dans les États-Unis, où trop souvent elles perdant leur foi et ne trouvent que déception et misère.

Deux causes principales sont assignées à cet exil volontaire et funeste auquel se con-

damnent nos compatriotes. Les Pères de notre cinquième Concile (N. 26, 22 mai 1873) les signalent dans leur pastorale commune : " Une chose est certaine à nos yeux, disent-ils, c'est que l'émigration n'aurait plus de prétextes et s'arrêterait, si les parents employaient à préparer pour leurs enfants des établissements dans les terres nouvelles, l'argent qui se consume en pure perte pour le luxe et l'intempérance."

Oui, N. T. C. F., dirons-nous avec ces mêmes Pères, " C'est depuis qu'un luxe effrené a envahi nos campagnes que cette émigration a pris des proportions si alarmantes. On s'endette outre mesure pour se procurer des toilettes extravagantes, des ameublements trop riches pour les moyens dont on dispose, pour fêter des amis, pour paraître en public avec des équipages magnifiques; en un mot, l'orgueil de la vie, comme l'appelle l'apôtre Saint-Jean (I. Ep. II. 16), entrant en conspiration infernale avec la " concupiscence de la chair et la concupiscence des yeux," s'attaque avec acharnement à la fortune temporelle des familles pour arriver à la ruine éternelle des âmes."

" L'intempérance, ce vice dégradant, ce vice funeste à la fortune et au repos des familles, à la santé et à la vie de ses malheureuses victimes, ce vice enfin qu'on peut appeler avec vérité une des grandes portes de l'enfer, l'intempérance, disons-nous, en appauvrissant les familles, et en diminuant l'esprit de foi, pousse un certain nombre de nos compatriotes à aller aux Etats-Unis."

Voilà donc, N. T. C. F., trois grands maux qui désolent notre patrie, le luxe, l'intempérance et l'émigration. Or aujourd'hui comme toujours la religion vient vous proposer un remède facile et efficace à tous ces maux à la fois.

Nous établissons dans notre diocèse une société de colonisation dont la direction sera confiée à un conseil composé d'hommes dont le zèle, le désintéressement et le patriotisme sont connus de tous. Aidé de leurs sages conseils et de la connaissance parfaite qu'ils ont du territoire de ce vaste diocèse, nous comptons, avec l'aide de Dieu, pouvoir donner à la colonisation un élan tout nouveau, et dont les fruits abondants réjouiront les cœurs de tous ceux qui aiment notre patrie.

Mais, N. T. C. F., pour réussir dans cette grande entreprise, nous avons besoin de votre concours.

1o. Concours de votre zèle pour cette œuvre dont vous comprenez sans peine l'importance majeure et urgente. Notre nationalité, notre religion, et par conséquent, l'avenir spirituel et temporel de vos enfants et de vos compatriotes, y sont profondément intéressés.

Nous nommons pour *relateurs* de l'œuvre, tous les curés et supérieurs de séminaires, collèges et communautés. Ils nommeront,

chacun dans sa paroisse ou son établissement, des *collecteurs et collectrices* chargés de recueillir à domicile la contribution annuelle des membres, et le nom de ceux qui veulent se faire inscrire. Que chacun se prête volontiers à rendre ce service à la religion et à la patrie. Faites connaître cette œuvre à ceux qui l'ignorent; excitez le zèle et la générosité de ceux qui ne paraissent pas assez portés en sa faveur; donnez l'exemple, toujours plus efficace que les paroles.

2o. Concours de votre *générosité*, ou pour employer une expression plus chrétienne et plus divine, concours de votre *charité*, la première, la plus excellente de toutes les vertus, sans laquelle, au témoignage de l'apôtre St. Paul (I. Cor. XIII. 19) nous ne sommes rien devant Dieu. Oui, N. T. C. F., concours de votre *charité*, car il ne s'agit pas seulement d'aider à l'établissement d'un certain nombre de vos enfants et de vos compatriotes, ce qui est déjà un grand acte de charité, une aumône corporolle très efficace, mais aussi de procurer la gloire de votre Dieu en conservant dans le sentiers de la foi un grand nombre de familles, qui sans cela, iraient ailleurs s'exposer au danger de perdre la foi et de périr éternellement.

Nous vous demandons chaque année la petite aumône de dix centins par personne. Cette aumône vous donnera droit aux fruits d'une messe qui sera célébrée chaque mois pour attirer les bénédictions spirituelles et temporelles sur tous les membres de l'association. Vous aurez donc la bénédiction de la charité, de Dieu que vous glorifiez et du prochain que vous aidez; la bénédiction de la foi dont vous conservez et augmentez le règne dans notre chère patrie; la bénédiction de l'espérance par la grâce et la miséricorde que Dieu répand sur ceux qui l'aiment et le servent, et par la gloire éternelle qui récompense même un verre d'eau donné pour l'amour de Dieu. Fallût-il pour cela sacrifier quelque petite dépense, quelque plaisir, nous sommes certain que votre foi et votre patriotisme vous feront saisir avec bonheur une si belle occasion de bien mériter de l'un et de l'autre.

3o. Enfin, N. T. C. F., nous comptons sur le concours de tous les parents chrétiens, surtout des cultivateurs, afin que vous donniez vos enfants à la colonisation ou plutôt à la patrie, à la religion, à Dieu même.

Oui, N. T. C. F., ne vous contentez pas de donner à cette bonne œuvre votre zèle, votre contribution annuelle; donnez-y vos enfants, car c'est pour eux qu'elle est plus directement établie. Le plus souvent dans les familles tant soit peu nombreuses, l'héritage paternel tant soit peu partagé se réduit presque à rien. La colonisation vous offre un moyen facile pour assurer leur avenir. Vos fils iront dans la forêt arroser la terre d'une sueur qui la fécondera en peu d'années, et leur permettra de jeter bientôt la base de nouvelles familles, où vos filles trouveront

leur place à leur tour. Avec ce que vos fils auraient inutilement dépensé en voitures et en habillements de luxe, et peut-être, hélas ! en débauches, vous pourriez les aider facilement à se créer en peu d'années un établissement où ils trouveront un bonheur et une aisance que l'oisiveté, le luxe et le plaisir ne leur donneront certainement jamais. L'expérience est là pour prouver que ces courageux colons, qui n'ont pas eu peur des épreuves auxquelles leur condition, comme toutes les autres est exposée, ont fini par se créer une position infiniment préférable sous tous les rapports à cet exil et à cet esclavage que certaines familles sont allées chercher dans les manufactures des États-Unis.

Combien de ces pauvres exilés qui voudraient revenir au pays et qui n'en ont ni les moyens ni la force ! Combien de jeunes gens et de jeunes filles qui ont perdu la santé et même la vie, dans l'air empesté de ces manufactures où ils travaillent sans relâche comme des esclaves ! Et parmi ceux qui ont survécu, combien peu ont réussi à mettre leur vieillesse à l'abri de la misère ! Parcourez, au contraire, ces nouvelles colonies de défricheurs intrépides qui ont fondé des paroisses aujourd'hui florissantes ; vous y voyez partout régner la santé, les joies de la famille, la foi et la religion. C'est un spectacle dont nous avons été nous même témoin dans nos visites pastorales, et dont nous ne cessons de remercier Dieu.

Donnez vos enfants à la colonisation. La nouvelle société leur procurera les informations dont ils auront besoin ; elle les encouragera et leur facilitera leur rude tâche. Comme une tendre mère, elle essuiera leurs larmes et veillera surtout à ce que les secours et les consolations divines de la religion ne manquent point à ces chers enfants, dont le salut vous est si justement à cœur.

Profitant de l'expérience déjà acquise, la société laissera aux parents le soin de nourrir et d'entretenir leurs enfants jusqu'au moment où ceux-ci seront en état de se suffire à eux-mêmes ; car il est bien connu que les colons qui comptent pour cela sur d'autres ressources que sur celles de la famille, ne déploient pas toute l'énergie dont ils sont capables et trop souvent consomment dans l'oisiveté ou le plaisir les secours qui viennent d'ailleurs. Néanmoins la société se fera un bonheur et un devoir de venir en aide à ceux que des circonstances extraordinaires, mais non pas par leur paresse ou leur conduite, auraient réduits à la misère. La gelée, la grêle, le feu, l'inondation, une maladie prolongée et autres accidents, seront pris en sérieuse considération, et les victimes seront encouragées et secourues autant qu'elles permettront les ressources dont la société pourra disposer. Dans l'ouverture ou la réparation des chemins dont le gouvernement est chargé, il se présente parfois des petites dépenses imprévues et qui peuvent néanmoins servir beaucoup au progrès d'une nouvelle colonie ; l'association y

pourra avec promptitude, sauf à obtenir compensation du gouvernement, si celui-ci le juge à propos.

L'œuvre de la propagation de la foi suffit déjà à peine pour construire des chapelles et soutenir des missionnaires dans les nouveaux établissements ; la société de colonisation viendra à son secours pour procurer de suite aux nouveaux colons les encouragements et les consolations de la religion.

Voilà, N. T. C. F., tout le plan de cette organisation qui nous paraît à la fois simple et efficace, et qui, avec la grâce de Dieu et votre coopération, produira, nous l'espérons, des fruits de bénédiction pour le temps et pour l'éternité. Nous ne dissimulons pas les difficultés qu'il y aura à surmonter, surtout dans les commencements : toute œuvre chrétienne a besoin, pour réussir, d'être marquée du sceau de la croix ; mais c'est dans ce signe divin que réside la victoire. Vos prières et votre concours en assureront le succès.

A ces causes, et le saint nom de Dieu invoqué, nous réglons et ordonnons ce qui suit :

1o. Nous établissons une société de colonisation dans notre diocèse ; le conseil d'administration sera composé de l'Archevêque, président ex-officio, et de quatre membres nommés par lui, dont deux laïques et deux prêtres.

2o. Pour être membre de l'association, il suffira de se faire inscrire par un zéléteur, et de contribuer annuellement par dix centins pour l'œuvre.

3o. Messieurs les curés et supérieurs des séminaires, collèges et communautés seront *colateurs* ex-officio. Ils nommeront des *collecteurs* et *collectrices* chargés de recueillir à domicile les noms et les contributions des membres.

4o. Tous les ans, autant que chaque curé jugera plus opportun, une quête sera faite un dimanche ou fête d'obligation, dans toutes les églises de l'archidiocèse et le produit en sera immédiatement envoyé à l'archevêché, pour y être à la disposition du conseil d'administration de la société.

5o. Chaque mois, une messe sera célébrée dans la basilique de Québec, pour y attirer les bénédictions de Dieu sur tous les membres de l'association et sur les colons qu'elle assiste directement ou indirectement. Les membres défunts y auront aussi leur part.

Sera le présent Mandement lu et publié au prône de toutes les églises et chapelles de paroisses et de missions où se fait l'office public, le premier dimanche après sa réception et plus tard, chaque année, le dimanche qui précèdera la quête ordonnée pour la société.

Donné à Québec sous notre sceau, le sceau de l'archidiocèse et le contre sceau de notre secrétaire, le premier septembre mil huit cent quatre-vingt.

† E. A., ARCH. DE QUÉBEC.

DEUX DÉFRICHEURS.



Il y eut un an au mois d'octobre 1879, deux jeunes gens, deux frères, disaient adieu ! à leurs parents, aux amis qu'ils avaient dans leur paroisse. Ce n'était pas, comme tant d'autres malheureusement, pour s'en aller aux États-Unis. Non, ils avaient su résister à ces faux amis qui leur faisaient entrevoir, dans les villes manufacturières de

la Nouvelle Angleterre, une vie aisée, de beaux habits, le monde et les plaisirs ; mais cela au prix de l'exil et de l'esclavage. Eux, ils voulaient être libres, ils voulaient respirer l'air toujours si bon, si vivifiant de la patrie.

Quiconque connaît le beau comté de Wolfe, sait qu'il existe encore dans ce comté de vastes terrains qui n'attendent que la hache du défricheur. Ceci est vrai surtout pour la paroisse de St.-Joseph de Ham-Sud, chef-lieu du comté. C'est dans cette paroisse que vinrent s'établir ces deux jeunes gens que je dois nommer Euclide et Albini Gosselin : moi-même, je voulus les accompagner jusqu'au sein de la forêt, et être témoin de la chute du premier arbre qui soit tombé sous leur cognée. C'était aussi le premier arbre abattu sur leur lot dans un but de défrichement. Ces braves arrivaient là avec leurs haches, une paire de bœufs et quelques provisions. Mais ils avaient de plus leur courage et l'idée bien arrêtée de vivre dans leur patrie. Je suis retourné là, l'automne dernier : c'était à ne plus s'y connaître. Au moins dix arpents de terre avait été nettoyés et ensemencés. La récolte avait été enlevée depuis quelque temps, et le mil qu'on y avait semé était déjà long, de sorte que là où, une année auparavant, s'élevaient les arbres de la forêt, on voyait un magnifique champ de verdure. Une bonne maison avait été bâtie, ainsi qu'une grange assez spacieuse. Dans le cours de l'été, ces deux jeunes gens avaient trouvé le temps, malgré tout ce travail, de faire encore unè trentaine de cordes d'écorces de pruche. Ils comptaient beaucoup sur la récolte du sucre d'érable pour leur procurer les provisions nécessaires durant l'hiver : mais comme tant d'autres il ont été déçus de ce côté ; cette récolte ayant complètement manqué au printemps 1879. Ce contre temps ne les a pas rebutés toutefois. Ils travaillent avec plus de courage que jamais, et ils espèrent pouvoir ensemencer, le printemps prochain, une étendue de terre plus grande encore que celle ensemencée le printemps dernier.

Enfin, ce qui n'est pas le moindre fait à signaler, l'un d'eux amena dans la forêt.

vers la fin de l'été 1879, une compagne pleine de courage et de patriotisme comme son épouse ; et peu de temps après, l'autre qui ne voulait pas être en reste avec son frère, s'agenouillait aussi aux pieds des autels pour faire bénir son union avec la compagne qu'il s'était choisie.

Voici ce que ces jeunes gens ont fait dans l'espace d'un peu plus d'une année :

Puisse la patrie avoir beaucoup de tels enfants, et l'avenir est à nous !

J. A. CRAGNON.

AGRICULTURE.



U Canada, — dit le *Courrier du Canada*, — l'agriculture doit ses premiers succès aux pionniers de la foi catholique. Qu'auraient pu faire Hébert et Couillard s'il n'eussent eu à leurs côtés les pères Récollets qui firent les premiers défrichements dans la vallée de la rivière Saint-Charles ? Mgr. de

Laval était tellement pénétré de l'importance de l'art agricole qu'il fonda de ses propres deniers une ferme-modèle à Saint-Joachim.

Evêques et Curés, Jésuites et Récollets furent toujours en avant quand il s'agissait de donner l'exemple des grandes actions et des nobles dévouements. Aujourd'hui encore, s'il est question de donner l'impulsion à un mouvement, la même chose se répète. La colonisation de nos terres ne se fera que si le clergé prend à cœur cette cause aussi patriotique.

L'agriculture elle-même ne saurait fleurir qu'à l'ombre de cette influence bienfaisante. Qui mieux que le curé de campagne peut faire comprendre au cultivateur la noblesse de son art, et lui faire sentir que le bonheur et l'indépendance se rencontrent plus souvent au village qu'à la ville, et l'attacher par ces moyens à la culture du sol ?

Pour faire progresser l'agriculture, il ne suffit pas de gémir sur l'ignorance de ceux-là qui s'y livrent. A une théorie bien entendue il faudrait joindre une pratique raisonnée. Imbus de cet axiôme, que l'union fait la force, nous devrions organiser dans toutes les paroisses des cercles agricoles. Dans chaque centre, il serait indispensable de fonder une bibliothèque populaire, où naturellement une large place serait faite aux ouvrages d'agriculture, d'horticulture et d'arboriculture. La bibliothèque serait le centre d'action intellectuelle de la paroisse. On y passerait les

sonnes d'hiver, et l'on trouverait dans le curé ou à son défaut dans le médecin ou le député, des conférenciers qui traiteraient spécialement d'agriculture. Le cercle aurait à la disposition de ses membres les journaux canadiens qui s'occupent exclusivement d'agriculture, tels que la *Gazette des Campagnes* et le *Journal d'Agriculture*.

En résumé, donc, nous proposons comme moyens de remédier au mal que tout le monde déplore les suivants :

- 1o. Création de cercles agricoles sous la direction des curés.
- 2o. Fondation de bibliothèques spéciales.
- 3o. Conférences suivies sur l'art agricole, données durant l'hiver par le curé, le médecin ou par un agriculteur instruit ;
- 4o. Lecture des journaux d'agriculture.

Une curieuse Ephéméride.

Le 10 août 1803.—Il y a soixante-dix-sept ans—Fulton fit évoluer sur la Seine, à titre d'expérience et en présence d'un nombre immense de spectateurs, un bateau à vapeur qu'il venait de faire construire.

Ce premier essai de navigation à vapeur réussit à merveille ; tout fier de ce succès, Fulton fit demander au premier consul de vouloir bien faire examiner son bateau par l'Académie des sciences.

Mais Bonaparte accueillit fort mal cette demande.

—Toutes les cours de l'Europe, s'écria-t-il, sont assaillies par des prétendus inventeurs qui croient changer la face du monde. La plupart sont des aventuriers. Qu'on ne me parle plus de cet homme.

Fulton découragé, partit pour l'Amérique, et le 10 août 1807, il lançait le bateau à vapeur le *Clermont* sur une petite rivière près de Boston, puis il organisa un service régulier à vapeur, entre New-York et Albany. Le premier voyage se fit à vide, au retour il y eut un passager, un seulement !

Quinze jours après, la foule des voyageurs était si grande qu'il fallut construire en toute hâte de nouvelles embarcations. La navigation à vapeur venait d'être créée aux Etats-Unis. C'était l'événement le plus considérable qui se fût accompli depuis la guerre de l'Indépendance.

Ce ne fut qu'en 1846, le 28 mars, qu'un autre bateau à vapeur, l'*Elise*, se hasarda encore sur la Seine, après avoir traversé la Manche, car il venait de Londres. Cette fois, on lui fit grande fête ; on tira en son honneur une salve de vingt et un coups de canon, et Louis XVIII se montra au balcon des Tuilleries pour saluer son arrivée.

Archeologie.

LA MAISON DU CENTENAIRE

A POMPEÏ.



On vient de déterrer à Pompéï, l'une des villes ensevelies sous les cendres lors de l'éruption du Vésuve en l'an 79 de notre ère, une nouvelle maison qui a reçu le nom de "Maison du Centenaire," parce que le déblai en a été commencé l'année dernière, le jour de la célébration du Centenaire de Pompéï.

et qui est certainement la plus vaste et une des plus curieuses de toutes celles que l'on a découvertes jusqu'à ce jour au pied du Vésuve. Elle renferme deux atria, deux triclinia, quatre ailes, un cidatarium, un frigidarium, un tepidarium, et occupe tout l'espace qui s'étend entre trois rues dans la 9e région. Le vestibule est élégamment décoré, et son pavé en mosaïque est orné d'une figure représentant un dauphin poursuivi par un cheval marin.

Dans le premier atrium, dont les murs sont recouverts de dessins représentant des scènes de théâtre, le dallage est brisé comme par l'effet d'un tremblement de terre, et un grand trou laisse voir la cave. Le second atrium est très spacieux, avec un joli péristyle et vingt-six colonnes en stuc blanc et rouge. Au centre, on remarque un grand bassin en marbre. Mais la partie la plus curieuse de la Maison du Centenaire est une cour intérieure sur un des côtés de laquelle se trouve une niche avec de petites marches en marbre, et dont les murs sont recouverts de belles peintures à fresque.

Tout près du sol court une guirlande de feuillage au milieu duquel sont représentés alternativement un lézard et une cigogne. Au-dessus sont suspendues des branches de vigne et de lierre gracieusement dessinées, auxquelles s'attache un oiseau à chaque coin. A la partie supérieure on voit une peinture figurant un aquarium dont le fond est rempli de coquillages et de plantes aquatiques, et dans lequel nagent toutes sortes de poissons, des méduses, des sépias, des canards et des cygnes.

De chaque côté de la niche on remarque deux groupes intéressants : à gauche, un polype saisit une énorme lamproie ; à droite, une langouste traverse une murène de part en part avec ses pinces. Les couleurs et les mouvements sont rendus avec beaucoup de vérité. Sur le mur de gauche, au-dessus des poissons, sont représentés deux sphinx qui soutiennent sur leurs têtes des vasques car-

rees en marbre, sur le bord de chacune desquelles se pose une colombe. Derrière la niche à gauche s'étend une petite galerie éclairée par de petits trous carrés sur la bordure formée de branches pendantes.

La paroi de cette galerie est ornée d'un paysage où l'on voit un taureau fuyant avec un lion qui lui déchire les flancs, et un cheval qui renverse un léopard ; ces animaux sont à peu près de grandeur naturelle. De chaque côté de l'entrée sont peints un chevreuil et un sanglier. Les autres pièces de cette maison sont également très belles ; on remarque entre autre une fresque représentant un esclave qui verse du vin dans une grande coupe, et des figures de Naéchris ornées de pampres.

LA BASTILLE.

Primitivement on donnait le nom de bastille à tout château fortifié ; mais la Bastille proprement dite était un château fort construit à Paris sous les rois Charles V et Charles VI, sur la place qui sépare la rue Saint-Antoine du faubourg de ce nom.

Il servait à la fois de prison d'Etat, et de forteresse pour défendre ou pour gouverner la ville. Commencé en 1369, il ne fut achevé qu'en 1383.

Parmi ceux qui furent enfermés à la Bastille, on cite : Aubriot lui-même, Jacques d'Armagnac, Anne Dubourg, Biron, Bassompierre, Bussy-Rabutin, Fouquet, Péliasson, Voltaire, La Bourdonnais, Latude, Linget.

Comme place forte, la Bastille se composait de huit grosses tours rondes reliées par des massifs, d'une courtine flanquée de bastions, et de larges fossés.

Dans l'origine, elle était destinée à protéger la résidence royale, qui se trouvait alors de ce côté.

Les deux premières tours furent élevées en 1369, par Hugues Aubriot, prévôt des marchands ; deux autres tours furent élevées quelques années plus tard, et les quatre dernières sous Charles VI en 1383.

La Bastille servit de porte de ville jusqu'en 1553, époque à laquelle on compléta le système de défense, au moyen de bastions et de revêtements, qui furent achevés en 1559.

La hauteur des tours était de 24 mètres (26 verges) ; l'épaisseur des murs était d'environ 5 mètres ou verges pour les tours, et de 3 mètres pour les murs de liaisons.

Les fossés avaient une largeur de 13 mètres (14 verges) ; ils étaient à sec une grande partie de l'année, et ne recevaient d'eau qu'aux crues de la Seine.

Sur la contre-escarpe des fossés régnait un mur de 19 mètres et demi (21 verges et demie) de hauteur, couronné par une galerie

sur laquelle des sentinelles veillaient nuit et jour.

Les tours étaient armées de canons ; on tirait le canon aux occasions solennelles, comme signe de fête.

La garnison normale était de 100 invalides, mais l'effectif dépassait rarement 60. Le gouverneur ne recevait d'ordres que du Roi : Sully avait occupé ce poste, et y gardait les trésors de Henri IV.

Pensees diverses.

S'il vous survient une difficulté, réjouissez-vous tout bas : il y a là quelque chose à apprendre, et un acte de valeur à accomplir.

Ne perdez jamais l'occasion qui se présente de dire à votre prochain une parole gracieuse.

En rendant service à votre prochain, vous vous faites du bien à vous-même.

Voulez-vous être agréable aux autres, ne parlez pas de vous-même.

Si vous entendez louer quelqu'un ne vous pressez pas d'ajouter une parole de blâme.

Soyez heureux d'apprendre que telle personne est meilleure que vous ne le supposiez.

Pour dire du bien d'autrui, soyez toujours prêt : pour en dire du mal, hésitez vingt fois.

Porter envie à quelqu'un, s'est s'avouer son inférieur.

La douceur est une qualité qu'embellit toutes les autres, sans laquelle elles ne sont rien.

C'est le mérite de ceux qui louent qui fait le prix des louanges.

Que de gens resteraient muets s'ils leur étaient défendus de dire du bien d'eux-mêmes, et du mal d'autrui.

L'expérience est un médecin qui n'arrive jamais qu'après la maladie.

La fortune ne change pas les mœurs : elle les démasque.

Bibliographie.

Le *Livre de Famille*, par M. Charles de Ribbe. Un volume in-18 Jésus, sortant de l'imprimerie de MM. A. Mame et Fils, de Tours.—Prix: broché, 2 francs. En vente chez les principaux libraires du Canada



Les livres de M. Charles de Ribbe sur la famille n'ont plus besoin qu'on en signale l'intérêt, et plusieurs éditions qui s'en sont écoulées témoignent des sympathies qu'ils inspirent.

Au nombre des adhésions qui se sont manifestées au sujet de cet important livre, se trouve le témoignage puissant de Son Eminence le Cardinal DONNET, archevêque de Bordeaux, qui a cru devoir adresser à l'auteur la lettre qui suit

« Bordeaux, 23 février 1879.

« MONSIEUR,

« Vous avez attaché votre nom à des études qui sont devenues à l'heure présente un apostolat aussi opportun que fécond. C'est toujours avec un nouvel intérêt que je reçois et que je lis les pages qu'inspire à votre cœur de chrétien et de Français l'état actuel de la famille.

« La conférence (1) dont vous m'adressez l'hommage a eu pour moi des charmes tout particuliers. Vos études précédentes étaient blissantes les grands principes et en montraient la féconde application dans les siècles passés. Aujourd'hui vous entrez dans la pratique, et le *Livre de raison*, dont votre *Livre de famille* est un excellent modèle, portera les plus heureux fruits. Mes diocésains pourraient vous le dire, je leur parle souvent de ce culte religieux des souvenirs de la famille, et je rappelle sans cesse à notre jeunesse chrétienne le respect des gloires du passé, qui est la force du présent et l'espérance de l'avenir.

« Votre parole et vos écrits, Monsieur, ont

(1) Conférence faite par M. de Ribbe à l'assemblée des Catholiques de Bordeaux, le 12 juin 1878, touchant l'ancienne pratique du *Livre de raison* des familles, en France.

Ce livre de famille, autrement nommé *Livre de raison*, contenait sur des feuillets particuliers, outre les inscriptions de mariages, naissances et décès survenus dans la famille, ce que le chef de famille croyait devoir y marquer: événements religieux, histoire des ancêtres, conseils aux enfants sur leur conduite envers Dieu et envers les hommes, avis pour la gestion du patrimoine ou la profession, derniers vœux de l'auteur. Le tout était placé sous l'invocation de Dieu.

« reçu de la France entière des approbations qui doivent être pour vous la plus douce des récompenses et le plus chaleureux des encouragements. Je ferai mieux aujourd'hui que de vous donner des éloges, je vous assurerai un concours efficace pour la diffusion de votre *Livre de famille*.

« Recevez, Monsieur, avec mes meilleurs vœux et bénédiction, l'assurance de mes sentiments affectueux en Notre-Seigneur.

FERDINAND, cardinal DONNET,

Archevêque de Bordeaux.

Petit Vocabulaire à l'usage des Canadiens-Français, contenant les mots dont il faut répandre l'usage et signalant les barbarismes qu'il faut éviter, pour bien parler notre Langue, par M. l'abbé N. CAZOS. Prix: 15 centimes seulement: en vente chez tous les libraires.

Nous ne croyons mieux faire que de laisser l'auteur s'adresser lui-même à ses compatriotes, on reproduisant la première page de son importante brochure.

« Après notre sainte religion, la langue française est, sans contredit, le plus précieux héritage que nous aient légué nos ancêtres. Quel courage n'ont-ils pas déployé pour nous le conserver intact! Lorsqu'ils ont subi la conquête, ils n'étaient que soixante-dix mille âmes, pour garder le nom et les traditions de la France. Abandonnés et oubliés sur des rivages lointains, délaissés par cette France qu'ils avaient servi si fidèlement, nos pères ont passé par les jours sombres de la tyrannie et de l'oppression, mais rien ne put jamais ébranler leur constance, ils sont demeurés Français de religion, de mœurs et de langage. Il ont gardé jusqu'à cet accent de la Normandie, qui faisait aussi partie de l'héritage national.

« Un siècle a passé; le peuple canadien a grandi. Nos pères ne comptaient que soixante-dix mille âmes, nous en comptons maintenant un million cinq cent mille. Nous sommes plus d'un million d'âmes, s'écriera-t-on avec confiance: l'avenir des Canadiens français, comme peuple, est donc assuré!

« Il en devrait être ainsi; et cependant, nous n'avons qu'à jeter un coup d'œil sur notre pays pour comprendre que nous sommes toujours menacés, comme aux jours mêmes de la conquête. Hélas! disons-le, bien qu'en rougissant; notre douce et belle langue française menace de tomber et de disparaître, à cause de l'indifférence de nos compatriotes eux-mêmes! Si l'on est étonné de ces paroles, qu'on se souvienne qu'un peuple ne vit pas de flatteries ni d'erreurs. Nous sommes entrés dans le mouvement du commerce, des sciences, des arts, de l'industrie, et il s'est trouvé que la langue de nos aïeux ne répondait plus aux besoins nouveaux. Dès lors, chaque année, nous avons laissé les

mots anglais entrer par centaines dans notre langage.

“ Ce fléau n'a pas cessé, nous sommes les témoins affligés de ses ravages quotidiens. En écoutant cet informe mélange de français et d'anglais que parlent aujourd'hui nos ouvriers, nos travailleurs de toute sorte, nous nous demandons avec anxiété quelle langue la grande majorité du peuple canadien parlera dans dix ans. Si ce n'est plus qu'un patois, tiendrons-nous tant à le conserver? Ne préférons-nous pas parler un bon langage anglais? Voilà dans quel danger nous nous trouvons aujourd'hui. Ne comprendrons-nous pas enfin qu'il faut étudier notre langue, afin qu'elle réponde à tous nos besoins, et qu'elle ne cesse pas d'occuper la place d'honneur qui lui convient? Nous laisser angliciser, maintenant que nous comptons un million et demi de canadiens-français, c'est une honte que nous ne devons pas être décidés à porter. Nous ne sommes pas assez dégénérés pour cela. Il faut donc agir, il faut apprendre notre langue. Mais, ce bon langage français, où donc le prendrons-nous? Le Dictionnaire de l'Académie nous ouvre ses pages, mais quels sont ceux d'entre nous qui pourront aller y chercher notre langue? Quelques particuliers le feront, le peuple, jamais.

“ Mes compatriotes, je viens aujourd'hui, bien qu'avec crainte et tremblement, vous présenter un moyen facile d'apprendre les expressions qui vous manquent, de corriger les barbarismes qui déparent votre langage, sans être obligés de consulter des in-folios. J'ai feuilleté pour vous les quatre grands dictionnaires qui font autorité en France, j'en ai extrait, avec leur définition, les mots dont la connaissance vous est nécessaire, et je vous offre ce recueil en un petit volume qui sera à la portée de toutes les bourses, et que le plus occupé des hommes d'affaires trouvera le temps de parcourir. Recevez-le avec empressement, car un ouvrage de ce genre est *absolument nécessaire* au milieu de nous.

“ Jeunesse canadienne, jeunesse des écoles, c'est surtout à toi que je m'adresse; parcours ce petit volume, apprends toutes les bonnes expressions françaises qui y sont contenues, évite les anglicismes et les barbarismes qui y sont signalés, et tu ne rougiras pas de ton langage, même en présence de nos frères de la vieille France. O ma patrie, permets-moi d'espérer que dans dix ans, loin d'être anglicisée, tu paraîtras aux yeux de tout le monde, et tu seras vraiment la *France américaine*.”

Vertus et Défauts des jeunes filles, par le R. P. Champeau, deux jolis volumes in-18. Prix 2 fr., par volume.

Un ouvrage destiné aux femmes, aux jeunes filles, emporte d'avance plusieurs conditions de succès: avant tout, il doit flatter de

forme et d'aspect, affaire de l'éditeur; puis, charmer, captiver par la lecture, affaire de l'écrivain. Or, ici, l'éditeur a publié un livre gracieux, coquet, bijoux à l'œil, parure dans la main. Il y a plus de 500 pages à chaque volume, et pourtant c'est menu, petit, charmant à prendre comme un bouquet de roses, à manier comme un gracieux bracelet. L'auteur, de son côté, a merveilleusement préparé le succès: son style est doux, pénétrant; les mots se groupent dans la phrase comme les pétales autour de l'ovaire, et, ainsi réunis, il s'en exhale quelque chose que le cœur aspire et garde comme un baume. *Vertus et Défauts*! La réunion de ces deux mots vous semblent à la fois, au premier abord, agréable et sévère, il n'en est rien. Lisez les deux volumes, le premier consacré aux vertus, le second aux défauts de la jeune fille, et d'un bout à l'autre, de la première page à la dernière, vous n'éprouverez que du charme. L'auteur a semé son ouvrage d'exemples empruntés à l'histoire sacrée et profane ou à la vie des saints, mais le plus souvent tirés de son imagination et de son cœur. Rien de frais, comme ces tableaux pris dans la vie réelle, comme ces caractères saisis sur le fait et peints d'après nature. En un mot, c'est un livre tout à fait séduisant au point de vue typographique, et sous le rapport du but, de la pensée, du sentiment, du style, une œuvre hors ligne.

Guide de la jeune fille, par un prêtre du diocèse de Montréal, beau volume de 544 pages, prix: relié 75 cents, tranche dorée \$1.00 Montréal 1880. — Cadieux et Dérome, Libraires-Éditeurs.

Destiné aux jeunes personnes qui vivent dans le monde, ce livre renferme tout un cours d'instruction sur la vie chrétienne et sur les moyens à prendre pour pratiquer les vertus évangéliques. Empruntés à des ouvrages autorisés et approuvés, ces conseils sont de nature à développer dans toute âme chrétienne les sentiments d'une piété solide en même temps qu'ils la feront avancer rapidement dans les voies de la perfection. C'est on peut dire, la partie *théorique* du livre. La partie *pratique* consiste dans les prières, dont ce livre renferme un très beau choix. Nous y remarquons d'excellentes méthodes pour faire la méditation et entendre la sainte messe, pour la confession, et pour la communion; un grand nombre de litanies, des pratiques de dévotion au Saint-Sacrement, au Sacré-Cœur de Jésus et à la Ste. Vierge, etc., etc., ces différentes prières font du *Guide de la jeune Fille* un livre de piété, *complet*, et qui peut tenir lieu de presque tous les autres. Tous ces avantages réunis nous assurant que ce livre sera bientôt dans les mains de toutes les jeunes personnes.

Chronique.

[Pour l'Album des Familles]

REVUE

Des Intérêts Catholiques.

L'ÉDUCATION AILLEURS À OTTAWA.



OUS ce titre je veux désigner l'éducation qu'on donne au *Model School* de notre ville. D'abord j'ai droit d'en parler ici puisqu'on en a parlé ailleurs dans les journaux et d'une manière outrageante pour nous, catholiques.

Que les protestants d'Ontario envoient leurs enfants à leurs écoles protestantes, qu'ils fassent des programmes pour leurs écoles comme ils le jugeront à propos, c'est leur affaire. Que des maîtres catholiques acceptent des positions et enseignent dans ces écoles et même qu'ils les dirigent, je ne vois pas grand chose à reprendre : mais si des Prêches-mensonges, en redingotes noires et en cols blancs, viennent de leurs voix mielleuses féliciter les parents catholiques de ce qu'ils envoient leurs enfants à ces écoles protestantes, ou si des maîtres catholiques veulent attirer des enfants catholiques aux écoles protestantes qu'ils dirigent, je leur dis : arrièrè, prêcheurs de fausses doctrines, vous élevez la voix contre l'enseignement de l'Eglise, vous voulez nous arracher à la tutèlo de l'Eglise, vous voulez nous rendre infidèles à notre Mère, l'Eglise, vous nous outragez dans notre conscience.

L'enseignement de l'Eglise en matière d'éducation est connu. C'est à l'Eglise et à ceux qu'elle délègue qu'il appartient de donner l'éducation. C'est l'Eglise qui a reçu de Jésus-Christ mission pour enseigner. L'Eglise remplit sa mission par ses Ordres religieux d'hommes et de femmes et par les pieux fidèles qui reconnaissent son contrôle.

L'Eglise n'a jamais délègué des ennemis de ses croyances, des prêche-mensonges pour donner l'éducation à ses enfants. On sait bien que ces ennemis de l'Eglise veulent attirer les enfants catholiques dans leurs écoles pour empoisonner leur esprit ou au moins les détacher de l'Eglise, mais l'Eglise a les yeux ouverts sur les intérêts les plus sacrés de ses enfants, elle les prémunient contre les

tentations des ennemis, elle élève la voix sans relâche, et elle fait des sacrifices pour donner dans son sein, à ses enfants, tous les bienfaits de l'éducation, et avec les bénédictions du ciel, l'Eglise a si bien réussi qu'on ne trouve pas chez nos ennemis d'institutions qui valent les nôtres. Les protestants eux-mêmes le reconnaissent, puisque du Canada et des Etats-Unis, les mieux élevés d'entre eux confient leurs enfants à nos collèges et à nos convents.

A l'occasion de l'ouverture du *Model School* de cette ville, trois ou quatre révérends ont affirmé qu'il y avait un certain nombre d'enfants catholiques qui se proposent de fréquenter cette école. A ce propos, les mêmes prêches-mensonges ont félicité les catholiques d'Ottawa de ce qu'ils semblaient disposés à briser la barrière qui les sépare des protestants.

Cela veut dire que les ministres protestants ont fait une découverte qui les réjouit grandement, et ils ont l'impudente audace de le proclamer : les catholiques d'Ottawa, en certain nombre, disent-ils, tournent le dos à leurs institutions catholiques, ils viennent à nous : ils ne tiennent pas compte de l'enseignement de l'Eglise en matière d'éducation et des avertissements de leurs pasteurs, la barrière qui sépare leurs enfants du protestantisme baisse—elle sera bientôt franchie, nous les aurons.

Un nommé Waller, prétendu catholique, à cette annonce, tire son bonnet et s'avancant sur l'estrade il dit, sans rougir de son apostasie : *Je m'en glorifie.*

Que Waller en pense ce qu'il voudra, les catholiques d'Ottawa seront à peu près unanimes à dire que jamais les ministres protestants de cette ville ne se sont montrés plus audacieux, qu'on cette circonstance.

Ce n'est pas à Ottawa qu'on songe à trahir la religion et à tourner le dos aux pasteurs de l'Eglise pour se mettre à la remorque des Prédicants en cols blancs.

Quelles objections avons-nous à envoyer nos enfants au *Model School* ?

C'est parce que le *Model School* est une école protestante—et nous ne voulons pas que nos enfants soient élevés dans le protestantisme.

Mais on n'y enseigne pas de religion !

C'est précisément pour cela, parce qu'on n'y enseigne pas la religion, la religion véritable, que nous ne voulons pas confier nos enfants à cette école.

Que serviront à nos enfants toutes les autres connaissances s'ils n'ont pas la plus importante de toutes, la connaissance de la religion, de ses dogmes et de sa morale. C'est un travail long et délicat que celui de l'éducation de l'enfance. L'Eglise veut que l'enseignement religieux en forme la base, qu'il en soit la matière principale.

L'Eglise a raison. Le plus important dans l'éducation, c'est de former le cœur des enfants à la vertu, de leur apprendre à faire de

ous chrétiens. C'est ce qu'on fait dans nos institutions catholiques. Avec cela on ne néglige pas l'enseignement des sciences utiles ou des arts d'agrément.

Nous ne voulons pas, non plus, envoyer nos enfants dans des institutions où il rencontreront de petits camarades qui se moqueront de leurs croyances, et de leurs pratiques de piété. Nous savons que cela peut produire un effet désastreux sur les enfants. Mgr. Lynch, Archevêque de Toronto, parle d'un enfant catholique qui ne voulait plus faire le signe de la croix même dans sa famille— parce qu'étant à l'école, il avait vu ses condisciples protestants se moquer de cette pratique religieuse.

Non, nous ne voulons pas de vos écoles protestantes pour nos enfants. Nous sommes satisfaits de nos institutions catholiques, que vous nous enviez en secret ; nous leur avons donné notre confiance, et nous leur continuerons notre appui-dévoué.

CARA LIMPIA.

L'air National Anglais.

Sait-on que l'air national de l'Angleterre est d'origine française ?

Ouyrez les "mémoires de la marquise de Créquy," vous y apprendrez la vérité vraie sur l'origine du "God save the king." Toutes les fois que Louis XIV venait de visiter la maison de Saint-Cyr, au moment où il entrait dans la chapelle et paraissait à la tribune, tout le chœur des nobles demoiselles chantait à l'unisson une sorte de motet, ou plutôt de cantique national et religieux dont les paroles étaient de la supérieure, Mme de Brinon, et la musique du fameux Lulli." En voici les paroles :

Grand Dieu, sauvez le Roi !
 Grand Dieu, vengez le Roi !
 Vive le Roi !
 Que toujours glorieux !
 Louis victorieux,
 Voit ses ennemis,
 Toujours soumis,
 Grand Dieu, sauvez le Roi !
 Grand Dieu, vengez le Roi !
 Vive le Roi !

Mais comment ce chant est-il passé en Angleterre ? Le compositeur Handel, étant venu faire une visite à la supérieure de Saint-Cyr, l'entendit exécuter par toutes ces belles voix de jeunes filles.

Il demanda aussitôt la permission de copier l'air et les paroles, on la lui accorda, et, de retour en Angleterre, "il en fit hommage moyennant finance," au roi George 1er de Hanovre, qui l'en croit l'auteur.

C'est depuis cette époque que les Anglais l'ont adopté pour leur air national.

ENCOURAGEMENTS.

Nous remercions bien cordialement les quelques rares journalistes qui daignent porter intérêt à notre entreprise, en la recommandant à l'attention publique.

La *Patrie Nouvelle*, de Cohoes, Etats-Unis, s'exprime ainsi :

"L'*Album des Familles*, cette intéressante revue publiée à Ottawa par notre éminent compatriote, M. S. Drapeau, subira des changements très-importants le premier Janvier prochain, lesquels seront à l'avantage de ses lecteurs. M. Drapeau, ayant toujours en vue de rendre populaire parmi la jeunesse la saine littérature, nous annonce que l'*Album des Familles* sera publiée, le premier Janvier, avec de belles illustrations, ce qui la rendra doublement intéressante. Nous engageons les Canadiens des Etats-Unis, à s'abonner à l'*Album des Familles* et principalement ceux qui lisent ces *novels* de 10 sous. Ils y gagneront sous tous les rapports."

Le *Messenger*, de Lewiston, Etats-Unis, publie l'entreilet qui suit :

"L'*Album des Familles*, dont nous accusons réception, est une belle publication qui offre de bonnes et saines lectures. Nous connaissons nombre de jeunes gens et de jeunes demoiselles qui paient des abonnements élevés à des publications dont la morale est assez relâchée pour le simple plaisir de lire des feuilletons émouvants ; nous conseillons à ces personnes de s'abonner à l'*Album* qui leur fournira pour le moins autant d'amusements et dont la lecture ne laisse rien à désirer, tant sous le rapport de l'intérêt que sous celui de la morale.

Après le 1er Janvier l'*Album* paraîtra illustré."

Un ami de notre publication nous écrit :

"Je vois avec plaisir que loin de vous décourager, vous faites de nouvelles améliorations à votre journal, et que vous voilà en train d'en faire une Revue à laquelle aucun abonné ne résistera.....

"Tant mieux. Je suis tout à fait disposé à travailler dans votre sens et à aider à la propagation d'un des journaux les mieux faits du pays."

Le *Canadien*, le *Courrier du Canada*, et quelques autres feuilles françaises de la Province de Québec, ont également recommandé l'*Album des Familles* à la sympathie publique. Nous les remercions de tout cœur, et nous tâcherons de mériter de plus en plus leur suffrage, si utile à l'œuvre religieuse et morale que nous efforçons de rendre intéressante, afin qu'elle puisse porter d'heureux fruits.

Informations Spéciales.

Changements Importants.

A commencer du 1er janvier prochain l'*Album des Familles* sera publié en un cahier de 32 pages, triple colonne, avec de riches ILLUSTRATIONS dans le texte, et qui ne laisseront rien à désirer.

La quantité de lecture sera la même qu'aujourd'hui, de même que le prix de l'abonnement, malgré le surcroît de dépenses à rencontrer pour les Illustrations.

Au nombre des œuvres que l'*Album des Familles* publiera avec GRAVURES,—travaux tous remplis d'aventures et d'épisodes émouvants,—se trouvent la *Fille du Juif Errant*, par Paul FÉVAL;—les *Chevaliers de la Croix Blanche*, par Chas. BUER;—le *Château des Abysses*, par Raoul de NAVARY;—les *Piancés*, par MANZONI;—la *Fête de l'Aïeul*, par Louis ENAULT;—*Petit Jacques*, par Paul FÉVAL, ainsi que les *Couteaux d'Or* et les *Ouvriers de Londres*, par le même auteur.

Une PRIME SPÉCIALE, et de la plus haute importance pour les familles pieuses, viendra enrichir le domicile de nos abonnés, tant anciens que nouveaux. Cette PRIME consiste en une gravure chromo-lithographique de 20 pouces sur 30, comprenant une vue ancienne de Jérusalem, et les QUATORZE STATIONS du

CHEMIN DE LA CROIX,

que chaque famille sera heureuse de posséder dans sa demeure, pour stimuler ou soutenir l'esprit de piété de chacun de ses membres en particulier.

Cette gravure sera accompagnée d'un petit livret de seize pages renfermant les *Exercices du Chemin de la Croix*, spécialement imprimé pour nos abonnés actuels, ainsi que pour tous ceux qui s'abonneront à l'*Album des Familles* d'ici au 1er Décembre prochain, et payeront à l'avance le prix de l'abonnement annuel (\$2).

Nous invitons particulièrement ceux qui désirent s'abonner pour le 1er janvier prochain, de nous en informer le plus tôt possible, afin de déterminer le chiffre du tirage, tant de l'*Album* que de la *Prime*, qu'il nous faudra ordonner au 1er Décembre prochain.

L'abonnement est pour un an et ne se fractionne pas. Il est payable d'avance ou dans les trente jours qui suivent la réception de la première livraison, celle du 1er janvier prochain.

S'adresser à M. l'Administrateur de

L'Album des Familles,

B. P. Boite No. 1,012,
Ottawa.

Ottawa, 1er octobre 1880.

Aux Retardataires.

Nous prions de nouveau ceux qui n'ont pas encore payé l'abonnement de 1880, de le faire au plus tôt, s'ils tiennent à recevoir la PRIME offerte, car il n'en reste plus qu'une cinquantaine de copies à disposer.

A V I S.

Les nouveaux abonnés de l'*Album des Familles* peuvent se procurer toutes les livraisons du *Foyer Domestique* pour les années 1876—1877—1878. et 1879, au prix de \$2 pour chaque année. Cette dernière publication a été remplacée par l'*Album des Familles* le 1er janvier dernier.

A V I S A U X M A R C H A N D S.

CHEMIN DE LA CROIX

A L'USAGE DES

FAMILLES.

Vers le 1er novembre prochain, les marchands de la campagne pourront se procurer au bureau de l'*Album des Familles*, les 14 STATIONS DU CHEMIN DE LA CROIX, spécialement préparées comme PRIME aux abonnés de l'*Album* pour l'année 1881;—lesquelles Gravures pourront être encadrées en un seul grand cadre, ou en quatorze petits cadres de 4 pouces sur 6 pouces. Un petit livret de 16 pages, renfermant les *Exercices du Chemin de la Croix*, accompagnera chaque série des gravures chromo-lithographiques sus-mentionnées.

PRIX: \$1.00 PAR SÉRIE.

Une réduction considérable sera accordée aux Marchands qui feront une commande particulière d'au moins une douzaine de copies ou séries; et le paiement devra se faire dans les trente jours qui suivent la réception de l'article sus-mentionné.

S'adresser à M. l'Administrateur de

L'Album des Familles,

B. P. Boite 1,012,

Ottawa.

Ottawa, 1er octobre 1880.